NUNC COGNOSCO EX PARTE

THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/saintsulpiceetle0000rous

SAINT-SULPICE

ET

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Tous droits réservés, Canada, 1930.

SON EMINENCE LE CARDINAL JEAN VERDIER
Supérieur général de Saint-Sulpice.

PIERRE ROUSSEAU
Prêtre de Saint-Sulpice

SAINT-SULPICE

ET LES

MISSIONS CATHOLIQUES

PREFACE

de

OLIVIER MAURAULT, P. S. S.

EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-1425-1427, rue Sainte-Elisabeth
MONTREAL
1930

Trent University Library
PETERBOROUGH, Ont.

AVERTISSEMENT

On annonçait, pour septembre 1930, une Exposition-missionnaire à Montréal. On priait la Compagnie de Saint-Sulpice d'y prendre part et de faire connaître au public ce qu'elle avait fait pour les missions, au cours de son histoire.

Or, nous savions que, dans les archives de Notre-Dame, reposait un manuscrit de M. Pierre Rousseau, P.S.S., traitant précisément de ce sujet. Nous avons cru qu'il était temps de le publier.

M. Pierre-Joseph Rousseau, né à Nantes, en 1827, est venu au Canada en 1853. Tour à tour vicaire à Notre-Dame (1853-54, 1856-64, 1895-1912) et professeur de belles-lettres et de rhétorique au Collège de Montréal (1854-56, 1864-99), il a toujours été bibliothécaire ou archiviste dans les deux maisons où il a vécu. Membre de la Société Historique de Montréal et professeur d'Histoire

Universelle à l'Université, il a rédigé de nombreuses études, dont l'une a paru sous son nom: *la vie de M. de Maisonneuve,* et d'autres, sans nom d'auteur: *les biographies de M. Dominique Granet et de M. Pierre Billandèle,* deux supérieurs de Saint-Sulpice de Montréal. On lui attribue aussi des notes sur *Eulalie Petit* et une *Vie de saint Georges.*

M. Rousseau avait été à même de se documenter sur l'histoire de Saint-Sulpice au Canada et il en avait profité. Il a laissé, dans nos archives, quantité d'études manuscrites. Malheureusement il rédigeait hâtivement et sans indiquer ses sources. De plus, il se laissait souvent aller à des digressions qui étaient de véritables hors-d'oeuvre.

Cependant son travail sur *Saint-Sulpice et les missions catholiques* nous a paru digne de voir le jour. Nous nous sommes permis de supprimer certains passages, même un chapitre tout entier, qui avaient trop peu de relation avec le sujet. Nous avons fait quelques corrections et ajouté quelques notes, pour mettre l'ouvrage un peu plus au point. Ce livre est donc, dans sa presque totalité, de M. Pierre Rousseau, et nous sommes heureux de lui en laisser tout le mérite.

Olivier MAURAULT, p.s.s.

SAINT-SULPICE
ET
LES MISSIONS CATHOLIQUES

Le titre de ce travail peut paraître étrange à toute personne connaissant le genre de vie des Messieurs de Saint-Sulpice; nulle vie ne semble plus calme, plus tranquille, plus sédentaire que cette vie de silence, d'oraison, d'étude et d'enseignement, menée par Messieurs les Sulpiciens. Elle ne ressemble en rien à cette vie mouvementée, agitée, du missionnaire traversant les mers, abordant à des plages inconnues, s'enfonçant dans les forêts, remontant les fleuves, les rapides et les portages, frachissant les chaînes de montagnes, n'ayant souvent d'autre lit que la terre nue, d'autre abri que la voûte du ciel, d'autre nourriture que le «pemican» des tribus indiennes; toujours à la recherche des âmes errantes dans les ténèbres de l'erreur ou de l'infidélité, et n'ayant d'autres consolations que celles de réunir dans le bercail du

Pasteur Eternel les âmes étrangères à sa sainte épouse, à la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

Tel est l'effet du premier coup d'oeil sur la vie du prêtre sulpicien. Faut-il dire qu'il est vrai? —Oui, en partie. — Non, dans l'ensemble, si l'on considère le Sulpicien dans le monde entier, dans le cours des siècles, et dans toutes ses oeuvres. Au risque de troubler le repos sacré de nos vénérables Pères, j'oserai dire que la Maison de Saint-Sulpice a été une "Maison Apostolique" comme celle de M. Vincent et je vais essayer de montrer que, de coeur et de fait, le Sulpicien a été un véritable missionnaire dans les deux mondes. Pourquoi ne le dirais-je pas, puisque MM. Olier, de Bretonvilliers, Tronson, Leschassier, Le Peltier, Cousturier et Emery ont fondé des missions et qu'il s'en fonde encore de nos jours? C'est de l'histoire, et sans faire de théorie je ne raconte que de l'histoire.

LIVRE PREMIER

L'Ancien Monde — M. Olier.

L'idée que M. Olier se fit de sa vocation fut celle-ci : Il se crut appelé de Dieu, pour travailler « au renouvellement d'une église déjà vieille, et à l'établissement d'une église nouvelle, qui devait se former au Canada. » C'est ce qu'il écrit à son Directeur, le Père de Condren, supérieur de l'Oratoire, et par son ordre.

« Cette vue m'arrive, dit-il, après plusieurs mois de prières et de visites fréquentes que mon Directeur me fit faire à Notre-Dame, pour me mettre en état de connaître la volonté de Dieu. »

Ces deux pensées devinrent en effet la source de toutes ses aspirations, de ses désirs les plus ardents, de toutes ses démarches. Elles résument toute sa vie. M. Olier a travaillé au renouvellement de l'Eglise dans l'ancien monde et à l'établissement d'une Eglise dans le Nouveau-Monde.

Chapitre I

France.

A l'époque du relèvement de l'état religieux vivement sollicité par le Concile de Trente, M. Olier parut en France comme un de ces réformateurs miraculeusement suscités de Dieu pour renouveler l'esprit de foi dans le royaume de la Fille Aînée de l'Eglise, chez les peuples et dans le clergé; et ses premiers travaux commencèrent par les missions.

Il en fit donner un grand nombre à ses frais, et de l'avis du Père de Condren il y travailla en personne pendant six ou sept ans. L'Auvergne, le Vivarais, la Bretagne, les pays surtout où il possédait des bénéfices, furent les premiers théâtres de ses prédications, de son zèle et de sa charité. Il ne se contentait pas de nourrir les âmes du pain de la parole de Dieu, il nourrissait et soutenait les corps défaillants par d'abondantes aumônes.

Avant de fonder son séminaire, M. Olier, sortant transfiguré de son pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, se dépouilla de tout l'attirail de sa vie d'abbé de cour, de ses ambitions; se réduisit à la simplicité de la vie d'apôtre, sous la conduite de saint Vincent de Paul, fondateur de la Congréga-

tion de la Mission ; se donna aux Missions de l'Auvergne, où il entraîna les jeunes abbés ses amis, et se joignit, pour prendre l'expérience, aux missionnaires de Saint-Lazare.

N'était-il pas raisonnable qu'avant de former des prêtres au saint ministère il s'y exerçât lui-même? Lorsque le temps de la fondation des séminaires serait venu, l'épiscopat et le clergé prendraient plus aisément confiance au succès de ces établissements qui devaient «lui mériter un jour l'estime universelle des peuples. »

N'était-il pas évident que l'élan universel qui, au dix-septième siècle, éclata dans les ordres religieux et les communautés d'hommes et de femmes, se serait promptement ralenti, s'il n'avait pas été soutenu par une réforme générale du clergé? C'est pourquoi Dieu suscita diverses sociétés destinées à travailler dans les séminaires à la formation, à la sanctification de l'ordre sacerdotal. Voilà pourquoi M. Olier plus tard devra créer Saint-Sulpice.

A vrai dire, cette oeuvre n'était pas une école de philosophes, purement spéculative ; elle devait être pratique, pour connaître les besoins du prêtre dans le ministère paroissial et celui des missions. Ainsi, M. Olier commença par être missionnaire, puis curé, et enfin fondateur de séminaire ; et mê-

me on peut dire qu'il y a toujours eu des curés et des missionnaires dans la Société, et surtout il y eut toujours un esprit apostolique latent; si bien que tous les vieux théologiens, docteurs de Sorbonne, professeurs, écrivains dans tous les genres de littérature religieuse, dispersés par la révolution de 1789 sur la terre étrangère, et transportés dans les savanes et les forêts vierges du Nouveau-Monde, devinrent tout à coup d'intrépides missionnaires parcourant l'Amérique septentrionale, du Canada à la Louisiane, évangélisant les trappeurs européens, les tribus indiennes; les groupant en villages, transformés bientôt en villes, en paroisses, en sièges épiscopaux, comme jadis avaient fait, en Europe, les ordres monastiques, en évangélisant et transformant les barbares et les païens de ses campagnes.

Dans cette mission d'Auvergne, M. Olier se conduisit en véritable apôtre; il s'y réserva les fonctions les plus humbles et les plus pénibles, catéchisant de préférence les enfants, instruisant et confessant les pauvres, escaladant les montagnes les plus abruptes, pour aller chercher au fond de leurs cavernes ceux que la négligence, la pauvreté, ou la honte forçaient de négliger la mission.

Ses discours, ses exemples enflammaient le zèle de ses collaborateurs et la mission produisit des

fruits merveilleux. Saint Vincent de Paul, rompu à ces missions, cet homme si prudent et réservé dans ses paroles, en revoyant M. Olier, lui dit en l'embrassant: «Je ne sais comment vous faites, mais la bénédiction de Dieu vous suit partout où vous allez. »

Loin d'être détourné de sa véritable vocation, M. Olier trouva dans ses voyages les témoignages les plus authentiques de la volonté de Dieu, l'appelant à la fondation des séminaires. Quand un homme cherche en tout la volonté de Dieu, cette connaissance ne lui fait jamais défaut. Partout dans les visites qu'il dût faire à de saints personnages, il trouva les preuves et la certitude de sa vocation; son entrevue à Langeac avec la Mère Agnès fut décisive.

Au printemps de 1676, M. Olier partit pour Clermont. «Jours bienheureux!» s'écrie-t-il. Notre Seigneur, dans cette mission, fit de grands dons aux hommes. Il versa de telles bénédictions sur nos travaux que nous pouvions dire: le doigt de Dieu est là. «Les peuples accouraient de huit lieues, ils passaient les nuits dans l'église, couchaient sur le seuil de la porte et attendaient jusqu'à quatre jours avant de pouvoir se confesser, c'étaient des foules incroyables. »

Non content d'accueillir ces foules avec ten-

dresse, dès qu'il était libre, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, il franchissait les rochers, et courait instruire les malades, leur rendant les services les plus répugnants, les traitant avec la tendresse d'une mère, leur donnant à manger et se nourrissant ensuite de leurs restes, imitant ce qu'il avait vu pratiquer à M. Vincent, reproduisant son humilité, son désintéressement, son zèle et la charité des apôtres et du Sauveur du monde.

Les loisirs que lui laissaient libres la prédication, la confession, le soin des malades, il les consacrait à l'oraison, à la récitation du bréviaire, à la prière qui féconde les saints travaux d'un ministère.

Vers 1635, M. Olier passa sous la direction du Père de Condren, sous l'impulsion d'une inspiration divine qui l'assurait que le Père de Condren «le mettrait en paix.» C'était lui en effet qui devait former M. Olier dans sa vocation pour la conduite des séminaires. Il le forma à la dévotion au très Saint Sacrement et à celle de la très sainte Vierge, il le fit renoncer au doctorat, à l'épiscopat, et, comme saint Vincent de Paul, l'envoya au ministère si laborieux des missions.

M. Olier retourna en Auvergne, malgré les murmures de sa famille. La mission s'ouvrit encore dans le diocèse de Clermont. Il se préparait à la

La bannière des Cinq-Nations donnée à M. Picquet en 1749 et conservée à Oka.

prédication en priant, et il y puisait une « onction qui embaumait son âme et le fortifiait pour annoncer la sainte parole aux fidèles; et les peuples vivement émus par les missionnaires jetaient des larmes en abondance. » Ces grâces furent en si grand nombre qu'il ne pouvait se souvenir de toutes. A la prière, à ses travaux, il joignait des mortifications très rudes et de rigoureuses disciplines; et cette vie apostolique,de l'avis des contemporains, fut pour les contrées la plus efficace des prédications. Son exemple excita le zèle des six missionnaires qui l'assistaient et attira auprès de lui plusieurs prêtres des environs, entre autres M. de Foix et M. Meyster, un des plus célèbres missionnaires de cette époque. M. Olier se dévoua également aux diocèses du Puy et de Viviers et avec le même succès. Il y confondit un des ministres protestants, qui avait jeté un défi aux missionnaires, et son zèle s'en accrut pour la conversion de ces hérétiques dont le pays était rempli. Il en ramena beaucoup à la vraie foi, en même temps qu'il affermissait les catholiques dans la pratique de leurs devoirs.

La quatrième de ces missions amena plus de mille confessions générales. Partout, dans les granges, on entendait les paysans conférer ensemble des vérités prêchées dans les conférences et aux ca-

téchismes. La mission se faisait dans chaque famille; les bergers, les laboureurs chantaient les commandements de Dieu dans les champs ou s'interrogeaient sur ce qu'ils apprenaient dans la mission. Enfin la noblesse ne put laisser partir les missionnaires sans verser des larmes de reconnaissance.

Une fonction à laquelle M. Olier s'attacha de préférence fut l'instruction des enfants. Il communiqua ce zèle au clergé de ces provinces et jamais on ne vit les curés plus assidus à catéchiser l'enfance et la jeunesse. Pour soutenir la ferveur de ces ecclésiastiques il fonda dans le diocèse du Puy des conférences semblables à celles de Saint-Lazare de Paris. Le chapitre du Puy devint un modèle fort régulier pour tous ceux du royaume.

Les fruits de ces missions furent la réformation des maisons religieuses du pays, des chapitres, la conversion des paroisses, et quelques années plus tard la fondation des grands séminaires de Viviers, du Puy, de Clermont; ici encore M. Olier se retrouvait dans son oeuvre principale.

Pour éloigner ces jeunes abbés de leurs familles et les tenir toujours occupés, le Père de Condren les envoya exercer leur zèle dans les environs de la Capitale, jusqu'au-delà de Saint-Germain. La mission d'Amiens fut la première qui se donna dans une grande ville. Le fruit le plus écla-

tant, outre la conversion de la Cité, fut celle d'un colonel suédois et de ses huit cents cavaliers.

D'autres villes sollicitèrent la même faveur: Mont-Didier en Picardie, Mantes, Chartres, au pays des Druides.

La mission au monastère de la Regripière, au diocèse de Nantes, fut un des miracles les plus étonnants de la grâce.

Enfin cette première série de missions se termina au Faubourg Saint-Germain, le plus décrié de la capitale. M. Olier la fit prêcher par le vénérable Père Eudes, fondateur de la Société des Eudistes. L'effet le plus durable de cette prédication à Saint-Sulpice fut la création d'une association de charité, à laquelle une multitude de malheureux durent la santé du corps, et le salut de l'âme.

Quand le vénérable fondateur de Saint-Sulpice, lié par les devoirs de sa vocation et brisé par l'infirmité avant l'âge, se sentit incapable de se livrer au travail des missions, il ne cessa de les favoriser, car ni son zèle, ni son coeur faiblissaient; mais alors il comptait sur deux de ses enfants, qui lui étaient infiniment chers et étaient des collaborateurs d'élite et de premier choix.

Le premier était M. de Bretonvilliers, qui devint l'héritier de son esprit, de ses traditions, de

ses écrits et de ses charges en France et en Amérique. Lui surtout était par son immense fortune le soutien de toutes les oeuvres de M. Olier: il lui donna « sa personne et ses biens ».

Le second était membre de la grande maison de Lévi, de celle des Barons de Queylus, alliée aux familles royales et princières de la France et de l'Espagne, abbé de l'illustre abbaye de Loc-Dieu, grand par sa naissance, ses talents, sa fortune, ses vertus; le favori du Cardinal Mazarin, destiné, s'il restait à la cour, aux honneurs de l'épiscopat; si favorisé, qu'on l'a supposé créé Vicaire Général et Délégué au Canada, avant d'être prêtre. Il ne fut ordonné que le 15 avril 1645, et dès le 26 juillet, il quitta tout et se donna à M. Olier pour ne plus faire que la volonté de son supérieur. Dès lors, on le suit année par année à Saint-Sulpice; Supérieur de la communauté de la paroisse; à Alet, où M. Olier l'envoie aider M. Pavillon; à Villefranche, où il réforme le chapitre et en accepte la Prévôté; à Nantes, à Viviers, où il fonde les grands Séminaires. De là son Supérieur l'envoie dans les Cévennes, où il ouvre une mission dont il paie les frais avec M. de Bretonvilliers. Là il accepte la cure de Privas: il n'y a là, depuis trente ans, presque plus de catholiques, plus de culte public; tous les ministres des Cévennes y accourent

à la défense de la Réforme, les missionnaires les confondent, les mettent en fuite, Privas se repeuple de catholiques et le curé y intronise le Culte public par une solennelle procession, à laquelle prennent part tous les prêtres, tous les religieux, tous les convertis de la province. En rendant Privas à Dieu, M. de Queylus la rend au Roi de France. La fondation du Séminaire de Clermont est le fruit précieux de cette mission. C'est alors que le Clergé de France, publiquement assemblé à Paris, fait deux fois son éloge et le propose au Cardinal pour être le successeur de Mgr Le Gaufre et évêque du Canada. M. Olier à son tour le choisit pour tenir sa place, accomplir ses voeux en l'envoyant au Canada pour la première fois, fonder le Séminaire de Montréal, en 1657.

M. Olier meurt en 1657 et son successeur, M. de Bretonvilliers, « demande à Dieu que le Séminaire demeure toujours une maison apostolique.» Il soutient les missions du Levant, leur envoie de ses prêtres; il encourage le Séminaire des Missions étrangères et lui envoie des élèves; il devient Seigneur de Montréal et, comme nous le dirons, assure l'existence de l'oeuvre admirable de M. Olier.

M. Tronson (1676), succède à M. de Bretonvilliers et à son esprit apostolique: il poursuit

les missions du royaume, et le 21 août 1685 écrit à M. Coudère, le grand missionnaire sulpicien du midi : «Je vous ai déjà écrit pour huit de nos Messieurs, qui vont travailler dans les missions du Languedoc. On nous a accordé la grâce que nous avons demandée qu'ils travaillent dans le Vivarais et sous votre conduite.»

Parmi les missionnaires, se trouve M. Beaudoin, qui veut aller à la Chine; mais le jeune *mousquetaire* ira mourir à l'Acadie.

Chapitre II

MM. Bourret et Latil — Chapelle Royale de France 1791

Pendant la révolution française, un prêtre sulpicien jeté par l'exil en Angleterre, M. Bourret, vint s'établir à Londres, vers la fin de l'année 1791; il avait prévenu le décret de déportation. Ses faibles ressources furent bientôt épuisées et dès le milieu de 1794 il dût se faire inscrire sur la liste du comité de bienfaisance organisé par Mgr de la Marche, évêque de Saint-Pol-de-Léon. La confiance de l'Evêque le fit distributeur des fonds

votés aux émigrés, et ses vertus lui valurent l'attention de Mgr Boisgelin, Archevêque d'Aix.

Sous le patronage de ces éminents prélats, il conçut le projet de fonder une mission et une chapelle sous le vocable de Notre-Dame-de-l'Annonciation, qui faciliterait au clergé émigré la célébration des Saints-Mystères.

D'ailleurs le besoin d'un sanctuaire catholique se faisait sentir dans le quartier de Porman confié au zèle de Mgr Douglas, vicaire apostolique de Londres; c'était rendre un service immense aux émigrés français, et aux catholiques anglais et irlandais de Londres.

La difficulté était sérieuse, les réfugiés ne vivaient que des aumônes de la charité anglaise, et les préjugés anti-catholiques étaient encore profondément enracinés dans le coeur de la nation.

Le zèle et l'activité de M. Bourret ne se laissèrent point intimider: il se mit à l'oeuvre. Dans une ruelle de Londres appelée de nos jours *Dorset-East,* une chapelle fut improvisée: c'était une sorte de cave appartenant à un marchand de volaille, où l'on descendait par un escalier de six ou sept marches. Elle servit une année, signalée par le mariage de Mademoiselle d'Osmond, fille d'un futur ambassadeur français.

Pendant ce temps, se construisait la chapelle

de *King - Street;* une souscription était ouverte, les Français de toutes les classes de la société émigrée, les familles catholiques anglaises, même les protestants tinrent à honneur d'apporter leur pierre au nouveau sanctuaire. Les Seigneurs de Montréal, et M. Roux, supérieur du Séminaire, voulurent contribuer à l'oeuvre de leur confrère, qu'ils inscrivirent au catalogue de leur maison. Avec l'argent, ils envoyèrent des ornements sacerdotaux qui se conservent encore dans la chapelle anglaise.

On vit des prêtres émigrés, des seigneurs, des princes même du sang royal de France, « venir en aide aux ouvriers,» ce qui excitait l'admiration des journalistes anglais. *The Universe* nous apprend que la Chapelle fut terminée le 15 mars 1799, et fut consacrée par Mgr de Boisgelin.

Seize évêques, des abbés mitrés, un clergé séculier et régulier fort nombreux, des princes, des princesses et des seigneurs français assistèrent à la cérémonie, et sortirent très édifiés et touchés du discours du prélat orateur.

L'ouverture officielle fut annoncée pour l'année 1800: mais de fait dès le 15 mars de l'année précédente, M. Bourret ouvrait le régistre des Baptêmes, Mariages et Sépultures pour les Français de l'arrondissement de la Chapelle Catholi-

que de *King - Street*. Le procès - verbal de la Consécration était signé de par NN. SS. de Boisgelin, archevêque d'Aix; Dillon, primat de Narbonne; de Malide, évêque de Montpellier, de H. de Béthisy, évêque d'Uzès.

Quatre autels dressés dans le sanctuaire permettaient de célébrer chaque jour quatre messes à la fois, de six heures du matin à une heure du soir.

Plusieurs ecclésiastiques distingués prêtèrent au curé un précieux concours; M. de Cussy, vicaire général de Langres, prit les catéchismes de premières communions; l'abbé Châtelier, vicaire général du Mans, aidé de plusieurs autres, se chargea de la prédication du dimanche; les abbés Pons et Gazel, tous deux docteurs en théologie,ouvrirent des conférences sur la morale et l'Ecriture sainte: dans les circonstances solennelles, extraordinaires, des prédicateurs de renom, tels que l'abbé de Beauregard, venaient rehausser l'éclat des cérémonies par le charme et l'onction de l'éloquence chrétienne, et produire les fruits les plus abondants, par de ferventes retraites données soit au clergé soit aux fidèles. Jamais curé au monde n'eut dans l'exil de plus illustres vicaires.

L'office divin dans cette chapelle se célébrait avec la plus grande pompe. Aux grandes fêtes de

l'Eglise, un prélat pontifiait et Nettement nous raconte qu'une fois, il compta, sur le banc des prélats, quatorze archevêques ou évêques; en face, à droite, sur un autre banc, le Comte d'Artois, le Duc de Berry, le Duc d'Angoulême et la fille de Louis XVI, les Ducs de Bourbon, d'Orléans: et devant eux, sur un fauteuil, le futur Roi Louis XVIII trônait avec la Cour de France.

L'effet sur les protestants fut prodigieux: «Se rappelant le culte de leurs ancêtres, les émigrés commencent, dit un illustre écrivain, à déployer une grande pompe dans leurs fêtes religieuses, ils ornent leurs temples de tableaux, ils sentent qu'une religion sans culte n'est que le songe d'un froid enthousiasme et que l'imagination de l'homme est une faculté qu'il faut nourrir comme la raison.»

Ainsi commençait ce retour vers Rome, pour lequel M. Olier a tant prié et qu'il cherchait à amener, en priant et travaillant à la conversion de Charles II roi d'Angleterre et « en lui offrant dix mille hommes de troupes s'il voulait rétablir la religion catholique dans ses états. » (*Vie de M. Olier.*)

Ce fut par cette mission que la France paya la généreuse hospitalité de l'Angleterre.

En fréquentant la chapelle française, les protestants subissaient l'entraînement naturel que pro-

duit le spectacle des grands événements qui, en ce temps, bouleversaient le monde et qui ont amené ceux qui aujourd'hui agitent l'Angleterre. Dieu ne passe pas vainement à travers le monde sans que la terre tremble, sans que les montagnes ne prennent feu, sans que le ciel ne soit sillonné de prodiges.

Le succès de l'oeuvre poussa M. Bourret à créer un comité central de charité pour atteindre les misères qui se dérobaient à tous les yeux. Ce comité ouvrit des listes de souscription, chaque chapelle catholique devint une commission, présidée par les évêques, de secours et de distributions; charité héroïque de la pauvreté, versant son obole pour les pauvres honteux: l'on vit de vénérables prêtres se transformer en infirmiers et soignant les émigrés malades dans leurs galetas.

Mgr Douglas éleva le curé de l'Annonciation de Londres au titre de Grand-Vicaire; son influence s'étendit à toutes les autres chapelles d'émigrés; et quand elles se fermèrent à la suite du retour des réfugiés en France, *seule* la chapelle de *King - Street* deviendra la dépositaire des régistres des autres sanctuaires catholiques, comme témoignage de la reconnaissance de la France.

M. Bourret entra en relation avec M. Roux,

Seigneur de Montréal, lorsqu'il vint à Londres, défendre les droits de son Séminaire. Il s'établit entre les deux Sulpiciens une amitié profonde. M. Roux, riche de son patrimoine, prit l'exilé à sa charge, voulut fournir à son entretien, et chaque fois l'exilé lui envoyait un compte détaillé de ses dépenses avec une simplicité charmante.

Lorsqu'il mourut il nomma M. l'abbé Latil son exécuteur testamentaire et celui-ci devint curé de King-Street. Le nouveau curé, Sulpicien lui aussi, porta à la connaissance du Supérieur de Montréal la nouvelle du décès de son ami, lui exposa la situation de la chapelle de King-Street, et lui demanda s'il désirait que cette chapelle royale vécût encore? M. Roux promit de soutenir l'oeuvre et la soutint jusqu'à sa mort. A cette église, les princes français, remontés sur le trône, accordèrent une subvention jusqu'en 1830. En 1844, le Comte de Chambord visita la chapelle où était venue prier la Cour de France; le Comte de Paris y fit sa première communion le 20 janvier 1850; enfin le Prince impérial vint s'y confesser avant de partir pour cette expédition du Sud-africain, d'où il ne devait pas revenir.

A M. Latil succéda l'abbé Chesné, qui devint premier aumônier de la chapelle royale de France.

De nos jours, l'abbé Tourzel a continué la prédication française dans cette chapelle de King-Street, où tous les aumôniers sont Français; les archives y perpétuent les grands souvenirs du passé et la tradition a laissé au chapelain le titre glorieux de *père* et de soutien des pauvres catholiques anglais. — La France par lui y perpétue sa mission.

Chapitre III

Monsieur Quiblier. Sainte Anne de Spitalfield. Le Couvent de la Vierge Fidele

L'année 1847 vit s'installer à Londres un nouveau missionnaire que lui envoyait M. de Courson, Supérieur Général de Saint-Sulpice à Paris: c'était M. Joseph-Vincent Quiblier, grand-vicaire de Mgr Bourget, ancien Seigneur de Montréal, de Saint-Sulpice, et du Lac-des-Deux-Montagnes, Supérieur du Séminaire de Ville-Marie, qui après avoir rempli pendant 21 ans les plus grandes charges de la Maison, venait par obéissance et par charité répondre aux voeux de Mgr Wiseman, et reprendre la vie de pauvre missionnaire dans un des quartiers les plus abandonnés de la capitale de la riche Angleterre.

Il s'établit à Spitalfield de Norwood, près de Londres.

Nous lisons dans les annales du couvent de la Vierge-Fidèle: « Lorsqu'en 1848 il fut question de trouver un asile en Angleterre, dans le cas d'une nouvelle révolution en France, le Supérieur ecclésiastique du Couvent de la Vierge-Fidèle-de-la-Délivrance, au diocèse de Bayeux, le Rév. Père Paulet, consulta plusieurs personnes distinguées à Paris. Il vint à Saint-Sulpice, exposa ses embarras au Supérieur Général de la Compagnie. M. de Courson lui désigna un de ses confrères, résidant à Norwood, ville des environs de Londres, et cherchant les moyens d'y fonder une mission catholique et en même temps une congrégation religieuse pour les pauvres orphelines irlandaises, réfugiées dans ce district en grand nombre. Le Père Paulet écrivit une lettre à M. Quiblier; elle est reçue par lui, comme une réponse du Ciel à ses instantes et ferventes prières. Il communiqua à Mgr Wiseman, Vicaire Apostolique de Londres, la lettre du Père Paulet. Le prélat ne demandait pas autre chose qu'un pareil établissement, il l'accueillit avec un vif empressement. »

Sur l'appel du prélat, le P. Paulet accourut à Londres, accompagné de deux religieuses. «Rien de plus touchant que la sainte et pieuse joie avec

laquelle le Père Quiblier reçut les pèlerins à Saint-Catharine's-Docks, et les conduisit dans une grande école catholique allemande, qui venait de se fermer; le vieux prêtre germain demeurait encore avec le curé, à Castle-House. »

M. Quiblier présenta les religieuses et leur Supérieur à Mgr Wiseman qui insista pour que la fondation se fît.

Le curé eût bientôt trouvé un couvent. Il fut aidé par le zèle dévoué d'un nouveau converti, M. James Pursele, qui demeurait dans les environs, et dont la soeur entra plus tard dans la Congrégation de la Vierge-Fidèle.

Le 14 septembre 1849, M. Quiblier, au comble de ses voeux, reçut la première colonie des religieuses de la Délivrance. Elles étaient dix-huit, conduites par la Supérieure, la Rév. Mère Sainte-Marie. Il les installa à Sydenham-Grove, et là, il fit ce qu'il avait fait à Montréal, il favorisa leurs écoles, avec un dévouement sans bornes, et désintéressé. Pendant les vacances du chapelain, il s'offrait à le remplacer près des religieuses, leur donnant les exemples les plus édifiants de piété, faisant tous les matins une heure d'oraison à genoux devant le très Saint-Sacrement, et cherchant toutes les occasions de faire valoir leur établissement, se tenant toujours à l'écart, quand il voyait une oeu-

vre réussir, pour en laisser la gloire aux autres. Il fit toutes les démarches possibles pour retirer les enfants catholiques des *Work - Houses* protestantes, mais là, il essuya un refus formel; il offrit alors de leur distribuer l'éducation religieuse, mais le fanatisme puritain ne put accéder à pareille concession.

Au mois d'octobre 1851, M. Quiblier vint visiter son Orphelinat à Norwood. Il fut heureux d'y trouver environ quatre-vingts orphelines. Le 19 mars 1852, il y assista pour la dernière fois à la fête de saint Joseph, son patron; il y fit ses adieux avant de se rendre à Paris.

La mission de Sainte-Anne de Spitalfield fut une autre fondation de M. Quiblier, en Angleterre.

En 1843, Mgr Wiseman, consulté par les Pères Maristes de Lyon sur un projet d'établissement dans le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne, en vue de missions diocésaines, leur conseilla de fonder à Londres une maison de missionnaires.

Quelques années plus tard, M. Quiblier, informé de l'état d'abandon religieux où se trouvaient environ six mille catholiques irlandais établis sur les bords de la Tamise pour y gagner leur vie, alla s'établir au milieu de ces pauvres gens. Ils

avaient loué une chambre, dans la partie orientale de Londres à Spitalfield, où ils s'assemblaient pour prier : un des anciens récitait le chapelet, un second plus instruit y faisait une lecture de piété.

M. Quiblier, dès son arrivée à Londres, s'était attaché à cette intéressante colonie et Mgr Wiseman promit de lui donner un prêtre, dès qu'on aurait trouvé une maison convenable pour y dire la messe.

Dans le voisinage se trouvait l'école allemande dont nous avons parlé; M. Quiblier en fit l'acquisition, la transforma à la fois en presbytère et en chapelle; l'autel fut dressé dans la salle la plus vaste, et l'évêque y députa deux jeunes prêtres pour y exercer le ministère sous la direction de l'abbé Quiblier, M. de Courson, supérieur général de Saint-Sulpice, lui ayant accordé l'autorisation de se dévouer à cette mission de charité.

Les trois prêtres multiplièrent les catéchismes, les instructions; organisèrent des groupes de femmes dévouées qui s'en allaient deux à deux par les quartiers de Spitalfield, de White Chapel, de Bethnal-Green, cherchant au milieu d'une population de soixante mille protestants, les catholiques : hommes, femmes et enfants, pour les préparer à leur première communion, ou les ramener à la pratique de la religion.

Le zèle des missionnaires obtint de premiers résultats satisfaisants. En peu de temps, ils comptèrent plus de deux cents personnes fréquentant les sacrements. Bientôt les exercices religieux furent suivis par un nombre toujours croissant de fidèles irlandais et cette année les communions pascales devinrent fort nombreuses.

Le chant des litanies de Lorette, qui avait lieu les dimanches, les lundis et les jeudis soirs de chaque semaine, attiraient beaucoup de fidèles. Le lundi de la Semaine Sainte, Mgr Wiseman vint visiter cette pauvre mission et félicita le directeur, les auxiliaires et les fidèles de s'être «placés en si peu de temps à la tête de toutes les missions de Londres. »

L'élan était donné. Après Pâques, on compta trois cents premières communions et cinq cents confirmations, cinq mille communions en cinq mois et des retours nombreux à la pratique de la religion: ce qui englobait la population irlandaise, presque en son entier. Ce n'était que la réalisation d'un succès prévu: l'Irlandais ne demande que des prêtres pour ne pas rougir de sa foi.

La mission cependant était fort pauvre, si pauvre que le très Saint Sacrement reposait dans un tabernacle sans garniture et sans lampe; que le missionnaire, portant le Saint Viatique aux ma-

lades, était parfois obligé de le déposer à terre, ne trouvant dans la chambre du mourant pas même un escabeau pour l'y recevoir.

A la vue de cette détresse qui déchirait son coeur, M. Quiblier comprit et sentit qu'il n'y avait qu'une communauté d'hommes apostoliques, et décidés à se contenter du nécessaire à la vie et à l'entretien, qui pût seule sauver cette mission.

Il s'ouvrit de son projet à Mgr Wiseman qui laissa toute liberté à sa charité de faire ce qui lui semblerait le mieux.

M. Quiblier partit pour Lyon, y demanda au supérieur des Pères Maristes, un de ses anciens amis, des missionnaires pour l'Angleterre. Le Supérieur, apprenant qu'il s'agissait de catholiques pauvres et délaissés, accepta immédiatement la mission, et, au mois d'août 1850, la Société des Maristes vint s'établir à Spitalfield.

En introduisant ces nouveaux ouvriers dans sa mission, le fondateur s'écria : « Ce n'est plus mon affaire, mais celle des Pères Maristes; je n'ai plus qu'à jouir du bonheur de savoir que chacun de mes pauvres sera désormais instruit, spirituellement assisté, que mes fautes seront réparées, que l'oeuvre à laquelle Notre-Seigneur a bien voulu vous employer, mes pères, grandira, prospérera, et deviendra une source de grâces pour Londres et pour

l'Angleterre. Cependant, ajouta-t-il, il me reste un désir, celui de voir ici une église bâtie, une communauté de frères et une communauté de soeurs pour les écoles. » C'était l'oeuvre de prédilection établie dans sa paroisse de Montréal, qu'il transportait en Angleterre. Peu d'années après, son désir était réalisé. M. Quiblier avait donné à la mission de Spitalfield une impulsion pleine de vie, et quoiqu'elle soit la plus pauvre de Londres, on peut assurer qu'elle est la plus féconde en fruits de salut et la plus riche en espérances. Le progrès tient aux causes suivantes signalées par les RR. Pères Maristes. « D'abord notre chapelle est ouverte constamment à la dévotion des fidèles.

« Ensuite les prêtres y disent la Sainte Messe tous les jours.

« Les prêtres y mènent la vie commune et sont toujours au milieu de leur troupeau.

« Enfin les Pères y entendent les confessions tous les jours.

« Les missionnaires y prêchent plusieurs fois la semaine; il y a tous les soirs, le samedi excepté, des exercices religieux. »

(4 septembre 1850.)

Tout s'y fait selon les principes de Saint-Sulpice et les usages de Ville-Marie au Canada.

A partir de ce jour, M. Quiblier ne se considéra que comme l'un des membres les plus humbles de la maison; il n'entreprit rien sans l'avis du père supérieur; toute la conduite de ce vénérable père à l'égard de la Société des Maristes fut empreinte de cette parfaite délicatesse, de ce zèle, de ce dévouement qui, à Montréal, lui avait gagné l'estime et l'affection publique. Grâce à son concours, à son influence, à ses relations, M. Quiblier parvint à édifier l'église qu'il demandait. Après sa mort, en 1852, les Pères reconnaissants placèrent un vitrail représentant le mystère de la résurrection de Notre-Seigneur et, au-dessous, cette inscription: « En mémoire de feu le très Rév. Père J. V. Quiblier, p.s.s., aimé, vénéré par tous ceux qui l'ont connu. Avec succès il exerça son zèle ardent pour la conversion des âmes, en France, dans le Nord de l'Amérique et en Angleterre, où il perdit sa santé en travaillant à établir cette mission. » Ce vitrail qui rappelle son souvenir est le fruit des offrandes de Son Eminence le Cardinal Wiseman, des Pères Maristes et d'autres amis.

Requiescat in pace!

Chapitre IV

Missions Etrangeres de L'Indo-Chine.

On voit jusqu'à combien de siècles se sont étendus l'exemple et l'influence de l'esprit apostolique de M. Olier en Europe: il nous reste à dire ce qu'il fit pour les missions étrangères de l'Asie.

M. Olier prit un intérêt très grand aux missions du Levant en Asie; sur elles, en effet, reposait l'influence de la France et de la religion catholique.

Obligé de s'occuper de la jeunesse ecclésiastique, enfermé dans l'enceinte du Séminaire, ne pouvant se répandre partout, il demandait avec instance à Dieu des missionnaires, pour les envoyer dans tout l'univers, pour faire connaître Notre-Seigneur au très Saint Sacrement, et opérer par eux ce qu'il aurait souhaité faire par lui-même.

Son zèle apostolique lui fit désirer de pouvoir quitter sa paroisse et son séminaire et d'aller en Perse, travailler à la propagation de la foi catholique en ce pays.

Ce sont de ces désirs que Dieu n'exauce pas, mais il en garde le mérite à ses saints.

Quand le Père Alexandre de Rhodes, missionnaire au Tonkin, vint en France organiser un

clergé pour desservir les deux cent mille infidèles qu'il y avait convertis, M. Olier sentit se rallumer en son coeur toute l'ardeur de son zèle pour les missions; ne prenant conseil que de sa charité, il voulut s'offrir pour travailler à cette oeuvre. « Ce qui me fait soupirer, écrivait-il, c'est l'absence des ouvriers dans la Chine, le Tonkin, et la Cochinchine. Dans un royaume entier il n'y a que neuf ouvriers pour trois cent mille personnes; dans un autre il y a quatre cent mille âmes qui n'ont pas un prêtre ni un évêque. On vient chercher en France des ouvriers... Mais je n'ai que des larmes de douleur, craignant que l'infidélité à la grâce ne me rende indigne de ce bonheur. »

M. Olier s'offrit au Père de Rhodes lorsqu'il reçut sa visite, mais le Père le refusa, le voyant lié à une autre mission plus importante dans l'Eglise. Le serviteur de Dieu, tout criblé d'infirmités qu'il était, se jeta à ses genoux et le conjura de l'accepter par tous les motifs que pouvait lui inspirer son grand amour pour le salut des âmes. Le Père de Rhodes resta inébranlable.

Pour le consoler, Dieu donna à M. Olier comme un pressentiment de ce qu'il voulait opérer en faveur des nations infidèles. Un jour, se plaignant à Dieu de son incapacité, il lui sembla « voir ici comme un commencement de séminaire pour les

nations étrangères, auxquelles quelques personnes zélées ayant vocation pour ces peuples pourront contribuer. »

Le fruit le plus sûr, le plus fécond, que Saint-Sulpice retira de tout ce mouvement apostolique fut de se voir affermi à jamais dans la connaissance de sa vocation; ce fut en même temps de voir le zèle de M. Olier se communiquer à ses successeurs; jamais ils ne se sont montrés indifférents à l'oeuvre des missions catholiques, et ils ont de tout temps profité des occasions de leur être utiles; ils ont fortement encouragé les fondateurs de sociétés de missionnaires, les ont aidés, car plusieurs sont sortis de leurs séminaires. Si l'on veut jeter un coup d'oeil sur l'Annuaire des *Anciens Elèves de Saint-Sulpice,* on les trouvera répandus dans au moins dix-sept communautés religieuses presque toutes dévouées à l'oeuvre des missions, on les retrouvera dans toutes les sociétés de missionnaires des diocèses de France.

Ce serait bien long de citer les noms des missionnaires qui, depuis M. Olier, sont sortis des séminaires de France, et ont évangélisé et évangélisent encore l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Ancien et le Nouveau-Monde; mais ce serait un témoignage de trois siècles et demi du zèle apostolique de Saint-Sulpice et de son attachement à la foi de

saint Pierre, se perpétuant indéfectible dans l'Eglise Catholique.

Si M. Olier n'a pu se rendre au Tonkin, il était réservé à son successeur, M. Jean Verdier, devenu bientôt cardinal-archevêque de Paris, d'y envoyer trois de ses fils, en 1929. *Après quelques mois consacrés à étudier l'état du pays, ces messieurs ont décidé de construire leur séminaire dans la banlieue de Hanoï, à Lieu-Grai. Il n'est pas douteux que cette nouvelle maison soit appelée à y faire beaucoup de bien.* — (Note de l'éditeur).

LIVRE SECOND

Le Nouveau-Monde

Chapitre I

Ville-Marie

La Societe de Notre-Dame de Montreal 1639-1663.

Le dix-huit mai 1642, le quatrième dimanche après Pâques, jour où l'Eglise Romaine célébrait alors la fête du grand apôtre de l'Allemagne, saint Boniface, une troupe de quarante-trois colons français, montés sur trois grandes barques, abordait à la Pointe-à-Callière, presqu'île formée par la petite rivière Saint-Pierre et par le grand fleuve Saint-Laurent. Jacques Cartier l'avait reconnue en 1535, et Champlain, en 1608, y avait fait quelque culture.

A la tête de cette troupe d'élite, on reconnaissait le Chevalier de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France; Monsieur de Chomedey de

Maisonneuve, lieutenant-gouverneur de la nouvelle colonie de Montréal; le R. P. Vincent, grand-vicaire de l'archevêque de Rouen; M. de Puiseaux, Madame de la Peltrie et Mademoiselle Mance, associés de la Société de Notre-Dame de Montréal.

Par les soins de ces Dames, un autel rustique fut dressé et orné de feuillage naissant et de fleurs, que, la veille, elles avaient admirées en longeant l'île de Montréal.

Tout est prêt pour l'auguste sacrifice, le grand vicaire, revêtu des ornements sacerdotaux, monte à l'autel, offre la Sainte Victime du Salut, bénit les colons recueillis, agenouillés, qui lui forment une couronne, et leur annonce les destinées du grain de sénevé de l'Evangile, « qui par de merveilleux progrès se multiplie et s'étend de toutes parts. » Les salves des colons applaudissent à ses paroles.

Tout le jour, le Très Saint Sacrement demeura exposé, adoré par la troupe des apôtres et futurs martyrs de la foi. Le premier jour de Ville-Marie fut donc un jour d'exposition et d'adoration du Dieu de l'Eucharistie. Les démons frémirent et s'enfuirent de cette île, où, des milliers de siècles, ils avaient régné sans rivaux. Mais d'où venait cette troupe héroïque, et que signifiait cette prise de possession?

Ce fait n'est qu'une application nouvelle de la loi de l'histoire, loi proclamée par la création d'Adam, par la vocation du peuple de Dieu, annoncée par Daniel dans le tableau des grands empires du monde ancien ; loi se répercutant dans le monde moderne, par l'établissement de l'empire du Christ, de la fondation de l'Eglise catholique ; loi magnifiquement interprétée par le génie philosophique et chrétien de Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire Universelle.*

A part celle du peuple de Dieu et celle de l'Eglise Catholique, nulle histoire ne prouve mieux, peut-être, l'intervention de Dieu, dans l'histoire, que celle de la *fondation de Ville-Marie* dans l'île de Montréal, au Canada.

Les ouvriers de ce grand oeuvre, de cette mission, sont un pieux laïque et un jeune prêtre.

Le premier en date est Paul le Royer de la Dauversière, d'une famille bretonne remontant aux Croisades, receveur-général de la Flèche, en Anjou.

Le 2 février de l'an de grâce 1630, pendant son action de grâces, en plein jour, il entendit une voix, comme celle qu'entendit le jeune Samuel dans le temple. Cette voix lui commandait deux choses : « d'abord d'instituer un nouvel ordre de Soeurs hospitalières, sous le patronage de saint

Joseph, chef de la sainte Famille » ; en second lieu, d'envoyer dans l'île de Montréal « une troupe de colons » pour l'habiter.

Le plus étrange dans ce fait, c'est que M. le Royer a une famille à élever, qu'il est officier du roi, que, depuis 1629, le Canada appartient à l'Angleterre, et que Ville-Marie n'existe pas.

L'ecclésiastique n'eut révélation de ce dessein que le 2 février 1636, pendant qu'à la procession de la Chandeleur, se chante le verset du vieillard Siméon : *Lumen ad revelationem gentium.* Il se crut appelé à devenir l'apôtre des gentils, il vit l'île dans toutes ses parties, en connut les rivages et l'intérieur, et toutes les personnes, prêtres et laïques, messieurs et dames qui travailleraient à fonder cette oeuvre de salut ; la part qu'y prendrait la Société qu'il fonderait. Le Séminaire et la paroisse de Saint-Sulpice, tout était de l'avenir, et comme tous les hommes de Dieu il attendit sans empressement les ordres de la Divine Providence, fortement convaincu que le plan se réaliserait ; c'était le plan de Dieu.

M. de la Dauversière et M. Olier de Verneuil ne se connaissaient pas et ne s'étaient jamais communiqué le dessein du Seigneur.

Vers la fin de 1639, l'Ordre des Hospitalières de Saint-Joseph de la Flèche est fondé comme par

miracle. Reste à fonder Ville-Marie et à y transporter les filles de Saint-Joseph.

Les directeurs de M. le Royer ne veulent pas le suivre plus loin: à la Flèche, nul espoir de réussir. Ils conseillent l'inspiré de se rendre à Paris. Ils n'y voient qu'une chimère et « une folle entreprise. » Pour lui « l'oeuvre est voulue de Dieu, et il affirme qu'elle se fera. » Il part, il se rend à Notre-Dame de Paris, il trouve la solution de ses angoisses; une nouvelle apparition de la sainte Famille, un anneau que lui donne l'Enfant Jésus, dont le châton porte les armes de sa communauté, le confirme dans son dessein.

Le receveur de la Flèche a besoin de voir le Garde-des-Sceaux; il se dirige vers le château de Meudon. M. Olier est l'aumônier et le parent du ministre, il y arrive en même temps pour y dire la messe. En pénétrant dans la galerie, il aperçoit M. le Royer, court à lui, l'embrasse et lui dit à brûle-pourpoint: « Monsieur, je sais votre dessein, je vais le recommander à Dieu au saint Autel. » Il lui remet une bourse de cent louis d'or: « Voilà, dit-il, pour commencer l'Oeuvre de Dieu.» Bon gré, mal gré, il y fallait bien croire. Dès lors tout obstacle disparaît. Après la messe, la communion, l'action de grâces, trois heures d'entretien dans le parc, les deux fondateurs conviennent de

créer une société, qui sera « La Société des Messieurs et des Dames de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France. »

Par ses relations de famille avec la Cour, et celles dans lesquelles il entra avec le Faubourg Saint-Germain, M. Olier, dans sa royale fondation, engage la Reine régente, les princesses, les grandes dames, les princes du sang, les seigneurs et les gentilshommes, les abbés de cour convertis dont il compose son séminaire et qu'il entraîne à une vie sérieuse et apostolique. L'appui des cardinaux de Richelieu et Mazarin et celui des rois ne lui manqueront pas. Tous ces jeunes abbés étaient pourvus de riches abbayes. Ils vinrent en déposer l'offre aux pieds de M. Olier, qui, plus prudent, leur conseilla de les garder pour les grandes oeuvres qu'ils auraient à conduire.

Avant de coloniser Montréal, il fallait en acquérir la propriété. M. de la Dauversière, procureur de la Société de Montréal, avec son ami le baron de Fancamp, obtinrent de la Compagnie des *Cent Associés* la concession de la Seigneurie de Montréal et de celle de Saint-Sulpice, au nom de la Société.

Déjà M. de Fancamp dans l'Anjou, M. le Marquis de Renty sur ses terres assemblaient des

colons; ceux de M. de Renty s'acheminèrent sur Dieppe, les autres sur la Rochelle.

M. de la Dauversière et M. Olier étaient si sûrs du succès, que dès 1640, avant de posséder l'île, avant d'avoir assemblé des colons, ils avaient expédié vingt tonneaux de vivres, d'outils et de toutes les choses nécessaires à la fondation de la Colonie.

Au printemps de 1641, tout est prêt, il ne manque qu'un chef pour conduire la Colonie au Canada; il était prêt, cependant, la Providence l'avait préparé en Champagne et conduit à Paris au temps voulu. M. de la Dauversière, qui l'a longtemps demandé dans ses prières, le trouve dans un hôtel, l'instruit de ses désirs, trouve en lui l'homme intelligent, courageux, dévoué et désintéressé, le présente à la Société de Montréal, qui lui confie les cinquante-trois personnes qui vont partir pour le Canada.

Il manque encore une fille de dévouement pour soigner les blessés et les malades, en attendant les hospitalières de la Flèche, Dieu encore y a pensé et envoie de la Champagne une vierge de 23 ans qui accourt à la Rochelle, à la veille du départ, envoyée par ses directeurs, comme Jeanne d'Arc envoyée à Orléans par ses voix. C'est une angélique personne, que M. le Royer reconnaît en sor-

Les deux monuments de Port-Dover, commémorant le passage et l'hivernement de M. Dollier de Casson, au lac Erié, en 1668-69

tant de l'église, et qu'il salue par son nom quoiqu'il ne l'eût jamais vue. Elle sera de la Société, et elle sera du voyage. On aurait bien besoin d'un charpentier; attendez, il part sur un navire qui va être désemparé, et il viendra s'offrir à la Colonie. Tout vient à temps, et des extrémités du Royaume, pour coopérer à l'oeuvre de Dieu; de la Bretagne, de la Normandie, de l'Anjou, de la Champagne, de Paris, c'est-à-dire de toutes les provinces, et forment une Colonie, où tous s'aiment comme des « frères ». Voilà le miracle!

On part, on arrive à Québec, on y passe l'hiver entier, chez le seigneur de Puiseaux qui, avec Madame de la Peltrie, entre dans la société et, avec la Colonie, vient prendre possession de Montréal, le 18 mai 1642: jour béni pour Ville-Marie.

Pendant ce temps, M. Olier, devenu curé, fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice, a recruté dans ses oeuvres, dans les maisons seigneuriales de son faubourg, dans tout Paris, trente-cinq membres de la Société de Montréal; il les réunit le 2 février au pied de l'autel de la Sainte-Vierge; ceux qui ne célèbrent pas communient à sa messe et de sa main; tous, ils se consacrent à la sainte Famille, ils lui consacrent la Colonie de Montréal. Elle ira bien et les démons iroquois ne pourront la détruire.

Oh! ce fut bien une émotion à Paris, à Québec, quand on comprit l'entreprise. M. Le Royer, en revenant de la Rochelle, composa un mémoire, où il exposait les « motifs » de la Société dans la fondation de son oeuvre; il en exposa « le plan », réfuta « les objections », assura que s'il fallait « des miracles » pour assurer le succès de l'oeuvre, ils se faisaient déjà, ils se feraient encore, car c'était bien l'Oeuvre de Dieu et de la Vierge Marie.

De fait Ville-Marie était fondée, et cette première expédition avait coûté quatre cent vingt mille francs. Le deux février, on vota un million deux cent mille francs, et on fréta trois vaisseaux pour l'année 1643; et pendant vingt et un ans, la Société de Notre-Dame de Montréal persévéra généreusement à défrayer la Colonie de Ville-Marie. Cette société s'accrut encore: en 1663, elle avait compté jusqu'à 75 membres. Elle dut sacrifier à cette oeuvre, pendant vingt et une années, avec ses dettes, guère moins de 24 millions sept cent quatre-vingt mille francs. Je ne parle pas des dons privés appliqués à des oeuvres particulières, comme ceux de Madame de Bullion, de MM. de Queylus, Souart, de Gallinée, de Monsieur Dollier de Casson, de Fénelon, Cicé, de Renty et autres... tous payant leur pension et ayant leurs oeuvres particulières, comme M. de Belmont qui fonda la

mission de la Montagne et celle du Sault-au-Récollet.

M. de Maisonneuve

Le lendemain de l'arrivée, M. de Maisonneuve abattit le premier chêne et fit élever la chapelle, et aussitôt les cabanes d'écorces des colons se groupèrent autour de la maison de la « Prière » comme les pavillons d'Israël autour du Tabernacle.

Le nouveau village fut entouré d'une palissade et d'un large fossé, c'était assez pour échapper aux surprises des Sauvages dépourvus d'artillerie. Dieu permit d'ailleurs que les dix-huit premiers mois, l'existence du fort fût ignorée des Iroquois.

La Société de Montréal n'oublia pas ses enfants exilés. A l'automne, l'amiral de Repentigny amena à Ville-Marie une recrue de douze hommes vaillants, de l'artillerie, des armes, des munitions, des vivres; et pour la chapelle des ornements, des vases sacrés et un riche tabernacle. La Société donnait tout; le prix de l'engagement, du voyage, les gages, les vivres, la terre et les outils aux défri-

cheurs, et pendant vingt et un ans, n'en retira pas une seule peau de castor.

Pendant un quart de siècle, le plus héroïque et l'âge d'or de cette histoire, M. de Maisonneuve se maintiendra dans ce poste avancé, sur les bords du Saint-Laurent, infesté par les flotilles des cinq nations iroquoises, contre tous les assauts de la barbarie. Il est bien loin de la France, à douze mille kilomètres de Terre-Neuve, à soixante lieues de Québec, séparé du monde entier par la banquise du grand fleuve pendant six mois de l'année, mais son coeur ne faillira pas. Il compte sur Dieu, plus que sur ses canons et « tous les arbres de l'immense forêt se changeraient en Iroquois qu'il y resterait avec ses héroïques colons. »

La troisième colonie arriva en 1643, conduite par un officier du génie qui se donnait à l'oeuvre de Montréal. Il venait avec toute sa famille, son épouse avec laquelle il traitait comme sa soeur, et Mademoiselle Philippine de Boullongne, sa belle-soeur. Toute cette colonie était comme un peuple de Vierges, dont les seuls plaisirs au milieu de leurs travaux étaient les bonnes fêtes de l'Eglise; les prières, les processions, les pèlerinages à la Croix de la Montagne.

« Les colons, dit la Soeur Morin, vivent dans le fort, en commun, se traitant de frères et de

soeurs; semblables aux premiers chrétiens de Jérusalem, ils ne sont qu'un en Jésus-Christ, n'ayant qu'un coeur et qu'une âme. S'il leur échappe une vivacité ils en demandent pardon avant de prendre leur repos de la nuit. » — « Ils vivent comme dans le cloître, dit le Père Le Clercq, pleins de régularité et de ferveur: le zèle, la dévotion, la charité des Associés de Paris semblent s'être communiqués à tous ceux qui demeurent dans leur habitation, et « ce séjour des démons est devenu le délicieux séjour des Anges. » On n'y voyait ni péché public, ni haine, ni rancunes, la plupart communiaient tous les huit jours, quand les Pères étaient à Ville-Marie; ils vivaient pleins d'estime et d'affection les uns pour les autres, prêts à se servir en toutes occasions. »

Cette ferveur était naturelle aux chefs de l'expédition et s'était facilement communiquée aux colons. La plupart, en émigrant au Canada, n'avaient eu d'autre but que de travailler à la conversion des Sauvages.

Les Associés de Paris jugèrent bon, ces premiers essais entrepris, de demander la bénédiction d'Urbain VII; elle leur vint, cette bénédiction du Saint Père, avec des indulgences plénières à gagner dans certains jours de fêtes et le privilège de deux autels privilégiés par semaine.

Les dons réitérés de Madame de Bullion permirent au Gouverneur de construire l'Hôtel-Dieu, terminé en 1644 et placé sous le canon du fort. Mademoiselle Mance s'y enferma aussitôt, et prépara les lits pour les blessés, car la guerre ne pouvait tarder à éclater.

La guerre indienne ne se pratiquait pas en bataille rangée, on n'y voyait nul ordre et aucun ensemble: chaque nation, chaque groupe (des jeunes guerriers ou des vieux) suivait sa fantaisie, allait en guerre, ou faisait la paix selon son caprice. Ils partaient en expédition par groupe de vingt, de cinquante, de cent, au plus de huit à neuf cents, rarement de mille, puisqu'il leur fallait cheminer silencieux sous les bois, par d'étroits sentiers et toujours couverts. Ils ne s'attaquaient jamais aux forts, mais ils s'embusquaient derrière les arbres, sous les troncs couchés à terre,derrière les faisceaux de brouissailles ou « frédoches », et là, des jours et des nuits entières, ils demeuraient aux aguets, guettant le moment favorable où l'ennemi sortirait, pour se jeter sur lui et l'enlever, ou le tuer, le scalper et se faire un trophée de sa chevelure.

Un Algonquin poursuivi et se sauvant vers le fort découvrit le poste aux Iroquois étonnés.

Dès lors les guet-apens devinrent journaliers, les travailleurs des champs, surpris, furent tués et

scalpés : mais la fête n'était complète que lorsqu'on avait fait des prisonniers ; les Iroquois alors retournaient à leurs villages avec eux ; hommes, femmes, enfants, les y recevaient avec des huées effrayantes, les fustigeaient et les conduisaient au bûcher, les attachaient au poteau, et pendant plusieurs jours les tourmentaient de toutes les façons, les criblaient de coups de bâtons, leur brûlaient les yeux avec des charbons ardents ; on leur arrachait les ongles, on leur coupait avec les dents les phalanges des doigts, on leur enlevait des lanières de chair sanglante pour les dévorer, on les brûlait à petit feu et si les martyrs demeuraient impassibles, on leur ouvrait la poitrine, pour en arracher le coeur et le dévorer « afin de se donner plus de courage, » noble sentiment, au sein d'une barbarie atroce.

Durant ces horribles supplices, nos Français élevaient les yeux au Ciel, demandaient pardon à Dieu des fautes de leur vie, offraient le sang et les mérites du Sauveur pour obtenir la palme du martyre, exhalaient leur dernier soupir en priant pour leurs bourreaux et demandaient la conversion de ces peuples en invoquant les noms sacrés de Jésus, Marie, Joseph.

La terreur dès ce jour entra dans la vie heureuse des colons. Six des leurs avaient été surpris ;

un seul s'était échappé, deux avaient été tués, deux faits prisonniers, brûlés et mangés.

Le Gouverneur devint plus vigilant; les colons à tout prix voulaient venger leurs compagnons. Une chienne nommée *Pilote,* sortait tous les jours du fort et faisait le guet avec ses dogues; sitôt qu'elle dépistait les Iroquois, elle donnait l'alarme par ses aboiements; les colons sautaient sur leurs mousquets et demandaient à aller au feu. Le Gouverneur, prudent, qui ne les savait pas faits à cette guerre des bois dans les neiges, et à la marche en raquettes, leur répondait: « Patience, mes enfants, attendons quelque temps. » Mais Pilote hurlait tous les jours, et les colons tressaillaient... toujours retenus; ils s'imaginèrent que le Gouverneur avait peur, et ils murmuraient.

Le 30 mars 1644, les hurlements prolongés de Pilote, les lamentations de ses dogues annoncèrent un danger formidable: les colons frémissaient: « n'irons-nous donc jamais au feu? » disaient-ils au Gouverneur — « Oui! s'écrie brusquement M. de Chomedey, oui vous verrez le feu, mais qu'on soit brave, je vais à votre tête. » Et il partit avec trente hommes sur le chemin de traîne qui allait à l'Hôtel-Dieu. Le bois descendait jusqu'au rivage. Il y avait deux ou trois pieds de neige sous la

forêt. Deux cents Iroquois étaient là embusqués derrière les arbres.

Dès que les Français apparurent sur le chemin, les barbares firent feu. Les nôtres répondirent et la fusillade pétilla assez longtemps sans beaucoup de succès. Ses gens étant trop à découvert, le Gouverneur ordonna d'entrer dans le bois. Dans les neiges, ils perdirent de leur assurance, l'ennemi en nombre chercha à envelopper la petite troupe. M. de Maisonneuve commanda la retraite, mais toujours en combattant. Arrivée sur le chemin du fort, la panique saisit la troupe, elle s'enfuit. Le Gouverneur la suit les mains armées de ses pistolets, faisant face au Grand Chef, qui le veut prendre vivant, et le talonne; le Gouverneur sent son haleine sur ses épaules, il se retourne et fait feu : le coup rate. L'Iroquois lui saute à la gorge, le gouverneur glisse son second pistolet sur la nuque du barbare, fait feu et lui brise le crâne, jette à terre le cadavre, et se retire devant les Iroquois consternés qui enlèvent promptement le cadavre, pendant que M. de Chomedey rentre modestement au fort.

Pâles de honte et de frayeur, les colons lui jurent qu'ils ne le laisseront plus s'exposer. Telle fut dès lors la vie journalière des colons, où désormais ils se montrèrent des héros.

M. de Maisonneuve se garda bien de se rendre au serment de ses braves; la Soeur Morin qui sonnait le tocsin au clocher de l'Hôpital, lorsque les Iroquois étaient signalés, le vit toujours à son devoir et surveillant toutes les alertes, il comptait plus sur Dieu, que sur son étoile, il savait que Dieu le conserverait tant qu'il voudrait se servir de lui; cela lui suffisait.

Ses affaires de famille l'appelèrent en France, il y traita avec les associés de l'érection d'un évêché au Canada: le clergé de France jugea le temps opportun, accepta les offres de la Société qui dotait richement l'évêque et son chapitre et présenta l'abbé Le Gauffre: il fut le premier évêque nommé du Canada; malheureusement il mourut avant son sacre. (1646.)

M. de Maisonneuve rentra à Montréal au printemps, fit construire le « moulin du fort et la brasserie » qui servirent d'ouvrages avancés pour couvrir le « Château ». Ainsi désormais s'appela la demeure du Gouverneur; toute construction devenait une fortification.

M. d'Ailleboust, que M. de Chomedey avait fait nommer Gouverneur général, augmenta la garnison des forts, créa un « camp volant » pour purger le fleuve des Iroquois, visita Ville-Marie et lui apporta des nouvelles de la Société de Mont-

réal. Le baron de Renty étant mort (1649), M. Olier devenait président de la société à sa place; le nombre des Associés était bien réduit. Mademoiselle Mance en fut alarmée et partit pour la France. Elle vit M. de la Dauversière et M. de Fancamp, seuls propriétaires en titre au nom de la Société de Notre-Dame; elle obtint d'eux un acte de donation mutuelle, qui rendait tous les membres de la Société propriétaires de la Seigneurie de Montréal, à l'exclusion de tous leurs héritiers naturels. Les membres du Séminaire étaient à cette époque au nombre de quinze ou vingt, les autres Associés réduits à peu près au nombre de onze; le Séminaire devenait le principal soutien de l'Oeuvre; il n'était pas difficile de prévoir que la Société se déchargerait sur lui de ses obligations.

Les Iroquois changèrent de tactique, et avant de s'attaquer aux Français ils s'acharnèrent à exterminer leurs alliés; pendant les années 1649-1650, il attaquèrent les six missions huronnes du haut Canada, brûlèrent leurs villages, massacrèrent leurs habitants, martyrisèrent les missionnaires: les Algonquins ne leur échappèrent qu'en se dispersant dans les bois.

Mademoiselle Mance ramena de France une recrue de défricheurs que lui avait donnée Mada-

me de Bullion et plusieurs filles courageuses capables de l'assister près des malades et des blessés.

Modeste, humble, réservée, intrépide, travaillante et zélée, elle avait l'intuition de tout ce qui pouvait contribuer au développement de la Colonie; elle y mettait tout en mouvement, les idées, les hommes; le Gouverneur qui ne décidait de rien sans avoir pris son sentiment, les colons, les Indiens étaient à ses ordres. Plus d'une fois elle avait failli être prise, brûlée et dévorée par les Iroquois rôdant autour de l'Hôpital; elle n'en avait nul souci. Le Gouverneur fit fortifier l'Hôtel-Dieu, y mit une garnison qui, un jour, soutint un siège de vingt-quatre heures. La vierge héroïque n'en fut pas plus effrayée, comme Marie aux premiers jour de l'Eglise, elle soutenait les courageux apôtres de cette première Mission de Ville-Marie, aux prises avec la barbarie qui l'environnait de toutes parts.

Survint un nouveau gouverneur général, M. de Lauzon. Sous son gouvernement indécis, les Iroquois prirent de nouvelles audaces, imposèrent leur volonté à qui aurait dû imposer la sienne. Epuisée par ses combats journaliers, la Colonie de Montréal ne pouvait plus espérer de triompher du nombre, et de l'inertie. M. de Maisonneuve retourna en France demander une recrue d'une centaine de braves. Il l'obtint, et revint. Le *Te Deum*

éclata dans l'allégresse universelle et la confiance qui se releva dans la Nouvelle-France entière. Elle le nomma le Sauveur de la Patrie. (1653).

Organisation de Ville-Marie

Assez fort pour en imposer aux Iroquois, M. de Maisonneuve sort de sa position de Commandant de poste militaire, pour devenir fondateur de ville et Commandant d'un Gouvernement. Il reste au Château avec la famille d'Ailleboust, mais il fait des concessions au nom des Seigneurs de Montréal, sur la commune d'abord, puis sur le Sillon de Notre-Dame,où se tracent les premières rues de Montréal, la rue Saint-Paul, et la rue Notre-Dame. Les maisons se groupent et toutes doivent être fortifiées et fermées à l'ennemi: pour assurer la culture des champs, des redoutes sont construites autour de la nouvelle cité.

La recrue de 1653 ne se composait pas uniquement de miliciens, elle comptait en même temps des ouvriers et des artisans nécessaires à la vie d'une jeune cité; tous y pouvaient trouver du travail, tous l'aimaient et y faisaient honneur. Dans cette ruche laborieuse, il n'y avait pas de

frêlons inutiles; et de cette application des premiers colons à toutes sortes de travaux, puisqu'ils avaient à se pourvoir de tout, il est resté au peuple une certaine adresse pour toutes sortes d'ouvrages.

Une centaine de concessions se firent, avec une avance accordée par les Seigneurs, de cinq cents, de six cents et même de mille livres. Le roi de France ne faisait pas d'avances plus considérables.

Ayant le droit de s'ériger en Cité, dès 1644, Ville-Marie se donna ses procureurs-syndics pour veiller à ses intérêts, son receveur public, un directeur des bâtiments pour surveiller la construction de l'église paroissiale.

Les mariages commencèrent en 1654, et dès lors la population prit un accroissement régulier par les naissances.

Tant qu'il le pût, le Gouverneur, par de sages ordonnances, conserva les moeurs simples et pures de la première époque. « Rien dans ce temps, dit la Soeur Morin, ne fermait à clef, ni les maisons, ni les coffres, ni les caves, tout demeurait ouvert, sans que personne n'eût à se repentir de sa confiance. Ceux qui jouissaient de quelque aisance, s'empressaient d'aider les autres et leur donnaient spontanément, sans attendre qu'ils réclamassent leur secours, se faisant au contraire un

plaisir de les prévenir et de leur donner cette marque d'affection et d'estime. C'est ainsi que la charité de Ville-Marie se fit connaître au loin, et lui attira plus tard beaucoup d'étrangers.

« Les fervents colons n'étaient pas moins pieux que charitables: quand les Pères missionnaires étaient présents, ils célébraient deux messes chaque jour; une à quatre heures, en été, pour les hommes; ils y assistaient tous; c'était un spectacle bien édifiant de voir tous ces colons aussi modestes et recueillis pendant le Saint Sacrifice, que pourraient l'être les plus dévots religieux.

« La seconde messe se célébrait à huit heures pour les femmes, et elles ne le cédaient à leurs maris ni en vertus, ni en dévotion. » (Soeur Morin.)

Le commandant marchait en tête de la Colonie, donnant, comme au feu, l'exemple de toute vertu, surtout du désintéressement. Il lui eût été facile de devenir millionnaire, comme un agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson; il eût pu exploiter Indiens et colons, il fit le contraire: il ne retint rien des dons qu'on lui offrait et donnait à ses soldats les rideaux de son lit pour leur faciliter les moyens de faire la traite avec les Indiens.

Simple dans sa tenue, hors les jours de présensation, il ne portait que le « capot bleu » des ha-

bitants du pays. La frugalité régnait à sa table, et, au métier des armes, il sut allier les pratiques de la perfection chrétienne.

Le voyage de 1653 avait doté la Colonie d'une sainte femme, venue pour fonder les écoles de filles de Ville-Marie. En attendant le temps propice de les ouvrir, la vénérable Marguerite Bourgeoys devint par sa charité la mère de tous, de la garnison dont elle soignait le linge,des colons qu'elle soulageait dans leurs infirmités, des morts même qu'elle ensevelissait de ses propres mains. L'héroïsme de la vertu lui était devenue chose familière, et ses prières étaient considérées comme le salut de la colonie; le peuple qui s'y connaît l'appelait « La petite Geneviève du Canada. »

Saint-Sulpice a Montreal

En grandissant, en s'organisant, la mission de Montréal sentait de plus en plus le besoin d'un clergé résidant au milieu d'elle et uniquement dévoué à ses intérêts. Les Pères Jésuites étaient surtout dévoués aux missions indiennes; ils ne résidaient à Ville-Marie qu'en passant et souhaitaient d'être déchargés de ce ministère mixte.

M. Olier n'avait cessé de soupirer après le jour où il se donnerait à Ville-Marie, au moins par ses disciples; en 1657 le moment sembla venu. M. de Maisonneuve, pressé par les infirmités du vénérable Seigneur, par les sollicitations de Mademoiselle Mance et des principaux colons de Ville-Marie, pour la troisième fois reprit la mer, se proposant d'amener de France des prêtres et des hospitalières, dont le besoin se faisait sentir vivement à Montréal.

Uni aux Associés de Paris, il pressa vivement M. Olier d'accomplir ses désirs et sa promesse et d'envoyer les prêtres de sa Compagnie le remplacer à Ville-Marie. Nulles instances ne pouvaient être plus agréables à son zèle. Il pria, il délibéra, enfin se décida, et nomma quatre de ses ecclésiastiques, choisis entre tous ses disciples se présentant à son appel et demandant à partir.

Les élus furent MM. de Queylus, Souart, Galinier et d'Allet.

Les Associés pensèrent de nouveau à l'érection d'un évêché; la question se traita dans l'assemblée du Clergé de France, qui fut unanime à faire l'éloge de M. de Queylus et à le nommer à la place de M. Le Gauffre. Les bulles ne purent être obtenues à temps. M. Olier pressa les missionnaires de partir; la Société demanda les pouvoirs ordinaires

à l'Archevêque de Rouen, qui les envoya, et de son propre mouvement y ajouta des lettres de grand-vicaire pour M. de Queylus, qui ne les avait point demandées: il ne les reçut qu'à Nantes.

Pendant ce temps, M. Olier mourait, plein de mérites, et son enfant de prédilection, M. Le Ragois de Bretonvilliers, lui succédait dans la charge de supérieur du Séminaire de Paris, et de président de la Société de Notre-Dame de Montréal.

Arrivé à Québec, M. de Queylus fut reçu par le Père de Quen, qui le pria courtoisement d'exercer ses pouvoirs de grand-vicaire de la Nouvelle France, les siens cessant d'exister. M. de Queylus se contenta de confirmer le Père Poncet dans la cure de Québec où l'avait placé son supérieur; et monta immédiatement à Montréal, où la population, dans la joie et l'allégresse, l'attendait avec ses compagnons.

Ils se retirèrent à l'Hôpital, en attendant que le premier Séminaire fût construit rue Saint-Paul, vis-à-vis l'Hôtel-Dieu.

M. de Queylus était un habile administrateur. M. Olier, nous l'avons vu, s'en était servi dans les missions du Languedoc et pour la fondation des Séminaires de Nantes, de Viviers, de Clermont; il avait voulu s'en servir de nouveau pour fonder le Séminaire de Ville-Marie et la Cure de

Notre-Dame, sur le modèle qu'il avait eu sous les yeux à Paris, étant persuadé de son zèle, de son désintéressement et du bon ordre qu'il mettrait en toute chose. M. Olier n'ignorait pas les difficultés qu'il rencontrerait; déjà elles étaient commencées, il ne les lui avait pas cachées. « L'oeuvre réussira, lui dit-il en le bénissant, mais l'ouvrier sera brisé. » Il savait à qui il parlait, et celui qui avait exposé sa vie chez les calvinistes du Languedoc, ne reculerait pas devant des chicanes de sacristie. Il savait qu'il était homme de communauté, qu'il n'agirait pas en aventurier, qu'il n'entreprendrait rien sans consulter et son Supérieur et les Seigneurs de Montréal; c'est le milieu dans lequel il faut le placer pour le bien comprendre à Montréal. C'est ce qu'ont parfaitement saisi ses contemporains, M. d'Argenson, gouverneur de Québec, Colbert, Louis XIV, qui n'ont point tari d'éloges sur tout ce qu'il a fait à Montréal. Ces témoignages peuvent dispenser de beaucoup d'autres, et suffisent aux âmes droites et désintéressées.

En arrivant à Montréal, le Grand-Vicaire se mit à l'oeuvre, donna l'ordre d'entreprendre la construction de l'église et du séminaire: en vertu de ses pouvoirs il organisa la paroisse, nomma M. Souart curé, et fit élire par les tenanciers des marguilliers choisis parmi les plus honorables citoyens

de la petite cité. Cette oeuvre de la fabrique de Notre-Dame est une des plus anciennes et des plus respectables de Montréal.

M. de Galinier s'occupa le premier des quelques sauvages alliés établis à la Montagne; et M. d'Allet, simple diacre, demeura comme secrétaire, attaché à la personne de l'abbé de Loc-Dieu et du supérieur du Séminaire. Témoin des faits qui se sont accomplis, il en a été le narrateur fidèle et exact, et c'est parce qu'il connaissait cette exactitude, que M. Arnauld, à son insu, a conservé sa narration dans ses oeuvres Il y a eu, du reste, au moins deux versions de ses mémoires, la sienne et celle d'un des ermites du Mont-Valérien, exacte comme la première, parce que M. d'Allet l'avait corrigée lui-même. Cette copie a circulé dans le public, a été connue dans plusieurs communautés de Paris. C'est cette copie que se procura M. Arnauld, et la seule véridique. (Archives du Séminaire.)

Ayant mis l'ordre dans le gouvernement de l'Eglise, il voulut contribuer au progrès de Ville-Marie, aider le Gouverneur dans la défense de la place, par l'usage de sa grande fortune. Il acheta des Seigneurs deux grands fiefs, l'un à l'extrémité orientale de la ville, l'autre à l'extrémité occidentale; il y construisit deux grandes fermes, y éta-

blit une vingtaine de travailleurs, amenés et entretenus à ses frais. Solidement construites, elles servirent de forts avancés qui rompirent les plans des Iroquois et les empêchèrent de pénétrer dans la ville. De nombreux combats et de brillants faits d'armes illustrèrent ces deux points de la Colonie, en lui assurant la sécurité.

Vers cette époque, la Soeur Marguerite Bourgeoys ouvrit, dans une étable, ses petites écoles, et jeta les fondements du pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours, devenu aujourd'hui un pèlerinage national, et dont l'histoire est le récit de la vie de Ville-Marie, de ses jours prospères et de ses années de deuil et de tristesse. Le besoin de maîtresses se faisait sentir. La Soeur partit pour la Champagne, où elle trouva parmi ses compagnes de Troyes de bonnes et courageuses ouvrières.

Le curé de Québec étant entré en difficulté avec ses supérieurs, M. de Queylus, pour ne point intervenir dans les démêlés des Pères, se chargea de la cure de Québec. Pendant un an, il l'administra avec succès.

Il releva le pèlerinage de Sainte-Anne-de-Beaupré, devenu depuis si fréquenté de tout le Canada et des diocèses voisins des Etats-Unis.

Le Supérieur de la Compagnie de Jésus ayant obtenu pour le gouvernement de Québec de nou-

velles lettres de grand-vicaire de l'Archevêque de Rouen, M de Queylus rentra à Montréal accompagné par trois chaloupes montées par les honorables citoyens de Québec, qui lui firent une conduite digne de son mérite et de ses vertus.

Sa vie au Canada fut ce qu'avait été sa vie en France, vie inspirée par l'amour du devoir, de l'obéissance à ses supérieurs, à l'Ordinaire de la Nouvelle-France, à l'assemblée du Séminaire de Paris, aux règles canoniques et aux dispositions de ses lettres de grand-vicaire; vie de zèle religieux, de sagesse, de prudence, que la Cour, les ministres et la Société de Montréal admiraient en lui. « Il faisait bien toutes choses et l'on ne pouvait rien désirer de mieux. » (Le Gouverneur d'Argenson.)

Il fallait bien pourtant que les prévisions de M. Olier s'accomplissent. Il eut donc à souffrir la contradiction. Au moment où l'oeuvre prenait de la force, l'ouvrier fut brisé et broyé au-delà de tout ce qui peut se concevoir; enlevé de force, du milieu d'un peuple qui le bénissait et obligé de rentrer en France. Ces épreuves sont communes aux missions; on les a vuest en Asie, comme en Amérique.

Cependant on vit se réaliser, en 1659, au Canada, deux desseins que la Société de Montréal avaient prémédités: l'arrivée d'un évêque, comme

Vicaire apostolique, et celle des Hospitalières de la Flèche, pour la conduite de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie. L'oeuvre de M. Le Royer de la Dauversière, celle de M. Olier étaient accomplies, et les deux fondateurs étaient disparus de la scène du monde. Il y a, dans l'histoire, des coïncidences que l'on admire, mais dont on ne doit pas chercher les causes ici-bas: Dieu, en effet, arrive toujours à ses fins, et quand la mission de ses ouvriers est accomplie, il les appelle à la récompense de leurs peines et de leurs travaux.

En France, la présence de M. de Queylus fut plus utile qu'elle ne l'eût été au Canada, et, par son ministère, de grands événements s'accomplirent, qui devaient fixer le sort de la Mission de Ville-Marie.

Une grande gloire, en 1660, couvrit Montréal, qui se trouva assez forte pour ne plus attendre l'ennemi derrière ses murs, et pût même aller au-devant des hordes vagabondes pour les briser. Une concentration générale des nations iroquoises se faisait à la *Roche-Fendue,* à l'abri d'un sault de l'Ottawa. Un jeune homme de vingt et quelques années, Dollard des Ormeaux, résolut de la faire échouer. Avec l'ordre de M. de Maisonneuve, il choisit seize compagnons de son âge; leurs dévotions faites à Notre-Dame et leur testa-

ment signé, ils partent et vont s'embusquer sur l'Ottawa, au pied du Long-Sault de Carillon, dans un vieux fort de pieux qu'ils réhabillent. Trois cents Iroquois apparaissent dès le lendemain de leur arrivée. L'assaut commence et recommence durant trois jours. L'ennemi est si maltraité qu'il perd tout espoir de réussir et envoie demander du secours à une autre bande. Cinq cents Iroquois accourent de Sorel, les voilà presque huit cents. Les assiégés souffrent de la faim, de la soif, mais pendant cette trève, à genoux, ils prient le Dieu des batailles.

Soudain de grands cris sauvages retentissent sur la rive, mêlés aux gémissements des rapides et des cascades! La masse sombre et désordonnée s'avance avec fureur contre la palissade restaurée, mais les Français sont à l'affût. Au signal donné par Dollard, la fusillade crépite sans relâche; des monceaux de cadavres s'entassent autour de la palissade. Repoussé, l'ennemi se retire, et revient pour être de plus en plus maltraité.

Les Iroquois imaginent d'abattre les arbres de la forêt pour écraser le fort, la ruse ne réussit pas mieux que l'assaut, et cela dure depuis sept jours.

Enfin exaspérés, sachant bien, par les lâches Hurons déserteurs, que les Français ne sont que dix-sept, les plus braves guerriers font le serment

de vaincre ou de mourir. Ils se lient en une masse, se couvrent d'immenses boucliers de bois, et d'une poussée énorme, comme un bélier, vont se heurter contre la palissade: mais la fusillade décime la masse. Dollard, alors, charge un mousquet jusqu'à la gueule, allume la mêche, et le jette pardessus la barricade, l'effet en sera terrible et peut-être décisif?

Malheureusement une branche d'arbre le rejette dans le fort, il éclate et blesse la plupart des défenseurs. Les Iroquois ont compris... ils font un dernier effort et ouvrent une brèche. Le flot des Iroquois vient la franchir, mais il y a là un Français dont la hâche ou le sabre ou le pistolet déciment les têtes, comme la faux les épis de blé. Ce défenseur tombe à la fin, un autre le remplace, et tout ce qu'il y a de défenseurs y passe jusqu'au dernier.

Alors... un silence se fait dans le fort. La vague iroquoise l'envahit, mais il n'y a plus que des mourants; à peine reste-t-il un ou deux blessés qui, faits prisonniers, s'échapperont pour venir raconter à Québec et à Montréal les merveilles de cette résistance.

Cet exploit sauva le Canada de l'invasion générale. Les Iroquois raisonnèrent ainsi: « Quoi, dix-sept braves ont tué, massacré des centaines de

nos guerriers! et que ferons-nous, en les attaquant en grand nombre derrière leurs murailles de pierre, derrière leurs tonnerres de bronze! » Et ils se retirèrent honteux dans leurs cantons, pour reprendre la guerre de surprise et d'embuscade.

Ils s'en vengèrent en 1661 et 1662 en massacrant deux prêtres de Saint-Sulpice: à Saint-Gabriel, M. Lemaître; à l'Ile-à-la-Pierre, M. Vignal avec M. Brigeac, le secrétaire du Gouverneur, qui moururent comme des héros chrétiens.

Au malheur de la guerre, vint se joindre le fléau d'un horrible tremblement de terre, qui dura six mois et bouleversa l'Amérique sur vingt lieues de pays, de l'embouchure du Saint-Laurent jusque dans l'intérieur du continent. Heureusement il n'y eut point de perte de vie, mais il se fit beaucoup de conversions.

M. Souart avait remplacé M. de Queylus à la tête du Séminaire de Montréal. M. de Bretonvilliers travaillait à remédier au triste état où se trouvait alors la Colonie. Plusieurs fois il assembla son conseil, et après avoir longtemps réfléchi et prié, il se décida, avec les Associés de Montréal, à envoyer M. de Queylus à Rome, solliciter l'érection canonique de la paroisse de Notre-Dame.

Ce voyage répugnait à l'abbé de Loc-Dieu. Il

partit par obéissance. Dieu bénit son voyage de Rome. L'ancien Nonce à Paris, le Cardinal Bagni, l'accueillit gracieusement, le présenta à Alexandre VII, avec les lettres du duc de Longueville et du supérieur de Saint-Lazare; le Pontife le reçut avec une grande bonté, écouta sa demande et l'adressa à la Propagande. Le préfet de cette congrégation l'envoya à la Daterie, que ces sortes d'affaires et de privilèges regardaient.

Les bulles d'érection furent accordées.

L'Ordinaire de Rouen les reçut, les transmit à Québec, à M. de Bretonvilliers et, par la Société, à M. de Queylus, qu'on fit repasser au Canada.

M. de Queylus poussa jusqu'à Montréal après avoir remis les lettres de Rome à Mgr de Laval; il mit ordre aux affaires du Séminaire et aux siennes, et pour ne point gêner ses confrères, la même année, il retourna en France.

Madame d'Ailleboust établissait, vers ce temps, la dévotion à la sainte Famille, qui fleurit d'abord dans les trois communautés de Montréal, le Séminaire, la Congrégation de Notre-Dame et l'Hôtel-Dieu et de là se répandit dans les paroisses, dans les familles, et dans les missions indiennes.

La Société de Notre-Dame de Montréal songea à se dissoudre. Ses Associés, en partie décédés,

en partie détournés par d'autres oeuvres, ne pouvaient plus soutenir les dépenses de l'Oeuvre de Ville-Marie; toutes les charges retombaient sur ceux des Associés ecclésiastiques qui faisaient partie du Séminaire de Saint-Sulpice. En conséquence, la Société pria M. de Bretonvilliers et ses confrères de se charger de continuer l'oeuvre. M. de Bretonvilliers assembla plusieurs fois son conseil, fit beaucoup prier, et manda à Paris M. de Queylus, ne voulant rien décider avant d'avoir pris son avis: c'était sage, car il connaissait bien le pays, et sans le secours de sa fortune, il pouvait être difficile de poursuivre une pareille entreprise.

M. de Queylus, oublieux du passé, sincèrement dévoué à l'oeuvre de M. Olier, n'hésita pas un instant, et conseilla de ne point l'abandonner. M. de Bretonvilliers, les douze consulteurs, les prêtres associés furent unamimes pour conserver cette mission fondée par leur *père,* et, comme lui, comptant sur la Providence Divine, ils acceptèrent le domaine, la propriété, la seigneurie de l'île de Montréal, avec ses dettes et obligations. La cession se fit, le domaine et la propriété des biens passèrent au Séminaire de Paris, sans pouvoir en être jamais séparés, pour quelque raison que ce fût. (1663.)

Les dettes de la Société se montaient à neuf

cent quatre-vingt mille francs. M. de Bretonvilliers les paya toutes de ses revenus.

Le Séminaire devenait propriétaire et seigneur, comme tout autre seigneur du Canada, au même titre que l'avait été la Société de Montréal. Il en prit bravement et loyalement toutes les charges. Il ne tint pas compte des avantages qui lui étaient réservés: tous les revenus de la Seigneurie furent employés au maintien de la Colonie (ils ne s'élevaient pas à cent écus par an). Ils ne suffisaient pas, mais M. de Bretonvilliers, M. de Queylus, M. de Bois et d'autres aidèrent à cette oeuvre, et chaque année le Séminaire de Paris envoya jusqu'à soixante-douze mille francs, pour payer les dépenses du Séminaire de Montréal.

Plusieurs des Associés anciens, comme M. de Fancamp, les deux Messieurs Le Prêtre et d'autres, ne cessèrent pas de s'intéresser à l'oeuvre et de lui rendre des services, et M. Tronson écrivit à M. de Belmont qu'on pouvait compter sur ces Messieurs qui étaient toujours à la disposition des missionnaires de Montréal. Ils firent des dons et soutinrent plusieurs familles de colons dans le besoin. D'un autre côté, les Associés du Séminaire s'accrurent au moins jusqu'à vingt, peut-être plus; car beaucoup donnaient leurs souscriptions sans faire connaître leurs noms. Les Associés de Ville-Marie,

M. de Maisonneuve, Madame d'Ailleboust, Mademoiselle de Boullongne, Mademoiselle Mance et la Soeur Bourgeoys continuèrent de faire partie de la société; M. de Maisonneuve eut son avenir assuré jusqu'à sa mort.

Une autre révolution eut lieu la même année dans le gouvernement civil de la colonie: la compagnie des Cent-Associés fut supprimée et le Roi de France prit le gouvernement de tout le Canada. Ce nouvel ordre de choses amena la retraite du gouverneur de Montréal. M. de Maisonneuve, au grand regret des seigneurs et de la colonie, rentra en France.

Ce nouvel état de la Nouvelle-France assurait l'existence de la Colonie de Montréal comme celle de tout le pays.

Dans l'histoire des nations, il ne se trouve rien de comparable à la fondation de Ville-Marie. Les Associés n'y apportèrent aucune vue d'intérêt, d'ambition, ou de gloire; l'amour de l'Eglise, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, seuls soutinrent leur générosité à la hauteur de leur désintéressement parfait et de leur humilité inimitable.

Ils prirent le « plan de Dieu », tel que le leur révélèrent les deux premiers fondateurs, et l'exécutèrent avec conscience et religion. Ils fondèrent

Ville-Marie et soutinrent pendant vingt et un ans cette cité par des sacrifices qui ne peuvent se compter. Ils y établirent trois communautés qui furent le soutien et l'honneur de sa vie, qui vivent encore et étendent au loin leur salutaire influence.

Leur admirable gouverneur en organisa la défense, au péril journalier de ses jours. Les forts, les redoutes, la milice de la Sainte-Famille, rien ne fut oublié. Le courage et les exploits brillants y ont répondu, avec la réputation d'une bravoure sans égale. Dans cette Société nouvelle, M. de Maisonneuve, sous l'inspiration des Associés, a jeté tous les éléments de prospérité possibles: la religion, un clergé, une loi morale et une justice qui défendait les droits de Dieu et les droits de l'humanité.

Il y a établi le plan de colonisation que voulaient Colbert et Louis XIV: « fonder solidement avant de s'étendre, et fondre les barbares dans la civilisation chrétienne et française par les missions, doucement et sans violence. » On a parlé naguère, en France, des « villages de liberté. » Il y a deux siècles et demi que les Récollets, les Jésuites, et Saint-Sulpice les ont fondés à Québec, à Montréal et dans la vallée des grands Lacs et du Mississipi.

Dès cette première époque il y eut, à Ville-Marie, des associations de secours mutuels, des refuges naturels dans les familles pour les orphelins des martyrs de la guerre et des Iroquois. Des arts et métiers faisant bien vivre les ouvriers, les charges du système féodal sulpicien furent les plus légères de toutes celles qu'imposaient les seigneurs du Canada. Il y avait les magasins des seigneurs qui sauvaient les colons des horreurs de la famine, trop fréquente pendant les guerres incessantes, où le laboureur ne pouvait ensemencer ses terres, ou en faire la récolte. La chasse, la pêche, à l'origine très abondantes, suppléaient en partie à la disette des magasins.

Le plan suivi dans l'organisation de la colonie et tracé par les seigneurs fut le plus simple, le plus complet, le plus sûr et le plus désintéressé qui puisse se concevoir pour l'organisation d'une société chrétienne. M. de Maisonneuve l'exécuta avec la conscience d'un gentilhomme et d'un chevalier de Malte. On veut dès son arrivée l'arrêter à l'Ile d'Orléans, par crainte des Iroquois : il se rend à l'assemblée des habitants présidée par le gouverneur, et il leur jette cette fière réponse :

— « Je ne suis pas venu pour délibérer, mais pour agir ; tous les arbres de Montréal se change-

LES DEUX FONDATEURS SULPICIENS DU SEMINAIRE DE HANOI, 1929

raient en Iroquois, je n'en poursuivrai pas moins mon entreprise. »

Que ceux qui prétendent que le Français ne sait pas coloniser viennent visiter le Canada, qu'ils nous disent s'ils ont trouvé un peuple mieux assis, plus attaché à son sol, mieux réglé, de moeurs plus douces, plus intelligent des choses de la vie morale, plus facile à conduire par la justice et la religion, plus hospitalier et plus doux pour les Indiens. On ne trouvera pas chez lui cette ignorance naïve et païenne, ni cette rudesse de vie que l'on rencontre chez certains peuples voisins, peuples en apparence matériellement plus développés, mais intérieurement moins sociables, parce que l'enseignement de la foi, que reçoit toute l'année, de ses prêtres, le peuple canadien, est le code le plus civilisateur qui soit au monde. Il ne lui laisse rien ignorer des règles essentielles de la vie présente et de la vie future. Il sait les origines de son existence, la destinée que la Providence lui a préparée, et les moyens les plus sûrs pour l'atteindre.

L'Indien du Canada ne s'y est point trompé; il aimait le Français qui, à Montréal, lui faisait la vie douce et le recevait comme un frère à son foyer, lui apprenait à cesser de vivre en bête, et à vivre en homme raisonnable, en chrétien appelé au-delà de cette vie à une vie heureuse et immortelle, dans

le sein d'Abraham et du « Grand Esprit ». Fort de ces principes éternels, le Canadien, abandonné de la France, est resté fort au milieu de toutes les séductions de l'apostasie, de toutes les souffrances de la persécution, uni à son clergé, fidèle à sa langue, à sa foi, fidèle à ses moeurs chrétiennes, fidèle à son Eglise catholique et à son Dieu. Voilà ce que sait faire, sinon un Français, au moins un missionnaire français et catholique. Voyez ce qu'en 1642 était Ville-Marie. Voyez ce qu'est aujourd'hui Montréal: « la petite Rome de l'Amérique du Nord et la Métropole commerciale de la Puissance du Canada. »

Telle est l'Oeuvre de la « Société des Messieurs et des Dames de Notre-Dame de Montréal, pour la Conversion des Sauvages. »

Saint-Sulpice de Paris

Seigneur de Montreal

Le trois mai 1664, M. Souart, procureur du Séminaire de Paris, reçut de M. de Bretonvilliers la procuration des Seigneurs et l'ordre de prendre possession de la Seigneurie de Montréal. Il descendit à Québec et, au Château Saint-Louis, le

19 août, rendit entre les mains du Gouverneur foi et hommage au nom des Messieurs de Paris, selon toutes les formalités d'usage.

Au fond la Société de Montréal n'est pas dissoute, elle n'est que transformée. Elle se compose d'une vingtaine de Sulpiciens de Paris qui fourniront les fonds et de tous les missionnaires de Montréal inscrits au catalogue comme « Associés », qui perpétueront la Société jusqu'à nos jours et au-delà.

Etablie avec ses principaux éléments de constitution et d'organisation religieuse et civile, Ville-Marie cesse à peu près d'être mission et va se développer selon les lois ordinaires des gouvernements humains.

Elle possède une population de 524 habitants. Sans les difficultés qui durèrent de 1657 à 1668, la population, en neuf années, se serait accrue de près de trois cents ouvriers, serviteurs ou « engagés » que M. de Queylus eût pu faire venir chaque année.

La guerre que M. de Courcelles et M. de Tracy firent aux Iroquois à la vérité donna une paix assez longue au pays, mais elle retarda le mouvement de la population et le développement de la Colonie. La marche fut donc lente. La guerre contre les Colonies de la Nouvelle-Angleterre, qui suivit bientôt, et ne vit de fin qu'après la conquête du pays, ne put pas favoriser le progrès de Mont-

réal, qui ne prit véritablement son élan que dans la seconde moitié de ce siècle; mais autant il avait été tardif, autant il fut rapide et prodigieux. Depuis 1853, on a pu voir la Ville quadrupler son étendue et sa population atteindre les proportions des plus grandes villes d'Amérique. Nous la laisserons donc croître et se développer sous l'oeil de la Providence qui toujours veille sur elle et la protège.

Une épreuve imprévue fut, en 1665, imposée à Ville-Marie, par le départ de M. de Maisonneuve. Ce n'était pas un Gouverneur seulement, c'était un père qui quittait sa famille et fut pleuré comme tel. La Société de Montréal dissoute, sa mission pouvait être considérée comme terminée.

Quoique les nouveaux seigneurs lui eussent continué ses pouvoirs, et lui eussent réservé ses appartements dans leur nouveau manoir, il ne put jouir de cette situation nouvelle qu'il avait créée lui-même. Dieu l'appela à recevoir la récompense qu'il donne à ses apôtres sur cette terre d'exil: l'apothéose de l'humiliation et de l'immolation pour achever de le préparer à la gloire de l'immortalité. Il rentra en France, vécut onze ans retiré à Paris, dans une petite maison des fossés de la rue Saint-Victor, ensevelissant dans le silence de sa retraite ses faits d'armes et les Mémoires de son gou-

vernement, autant par esprit de charité, que par esprit d'humilité. Le 3 du mois de septembre 1676, il rendit à Dieu sa belle âme et entra dans son repos éternel. Ville-Marie reconnaissante ne pourra l'oublier, depuis que sur la Place d'Armes, dominant toute la terre qu'il a arrosée de son sang, et les institutions qu'il a fondées, sa statue, entourée de Mademoiselle Mance et de ses compagnons d'armes, s'élève comme le monument le plus artistique de la Cité.

M. Le Ragois de Bretonvilliers se fit l'imitateur de M. Olier, le conservateur de ses traditions. Chaque jour il demandait à Dieu que le Séminaire fût toujours une maison apostolique. Lui et ses deux frères, associés à l'Oeuvre de Montréal, construisirent le nouvel hôpital de M. de Dauversière à la Flèche et se dévouèrent à l'oeuvre de Ville-Marie.

Le régime paternel qui jusqu'ici avait gouverné la Colonie s'accentua davantage avec les nouveaux seigneurs. S'il y eut quelques violences, elles n'originèrent que du régime militaire qui s'y était implanté, et le gouvernement du roi ne put pas à cette distance réprimer les abus de pouvoir des particuliers.

Louis XIV et Colbert se firent les protecteurs

de la religion et donnèrent la liberté civile et religieuse; les gouverneurs, les intendants, le conseil souverain reçurent l'ordre formel de soutenir le clergé, de favoriser l'oeuvre des missions comme l'oeuvre civilisatrice par excellence et, chaque année, le Roi accorda des allocations de trente-six mille francs aux Jésuites, aux Sulpiciens pour l'entretien et le progrès des missions du Canada.

La Colonie manquant de prêtres séculiers pour l'établissement des cures, le Roi, Colbert et le ministère de la Marine, s'adressèrent personnellement à M. de Bretonvilliers, qui, de 1659 à 1676, envoya vingt et un Sulpiciens à Montréal. C'est alors que M. de Queylus, sur l'ordre même du Roi, justifié et triomphant, rentra à Ville-Marie, aux acclamations joyeuses de toute la Colonie.

Mgr de Laval reçut avec honneur son cousin, allié lui aussi aux Montmorency, lui donna des pouvoirs de grand-vicaire, et le signala, lui et tous les prêtres de Saint-Sulpice, comme dignes des éloges publics, « toujours recommandables par la pureté de leur foi, le désintéressement de leur zèle, dignes d'être proposés comme modèles à tout le clergé, et à qui l'on confie pour toujours les cures de l'île de Montréal. » (Arch. de la Propagande.)

Chapitre II

Missions Indiennes

Simple poste militaire sur les bords du Saint-Laurent, Ville-Marie au berceau, encore à l'état de mission, n'avait pas négligé le principal de sa vocation et la fin de l'établissement de la Société de Montréal: « la Conversion des Indiens. » Naturellement elle s'occupa des familles indiennes, qui venaient chasser dans l'île de Montréal. Dès que celles-ci virent s'élever le fort de la Pointe-à-Callières, elles transportèrent leurs tentes dans cette vaste prairie au sud de la Rivière Saint-Pierre, qui s'étend jusqu'à la Pointe Saint-Charles. Là, il y avait de bonnes terres reconnues par Champlain, et qui autrefois avaient été exploitées par une des anciennes tribus que Jacques Cartier y avait visitées dans son troisième voyage.

Sous le canon du fort, ces familles algonquines et huronnes se trouvaient en sûreté. Les colons, qui ne souhaitaient rien tant que leur conversion, entraient en relation avec elles, les secouraient dans leurs besoins, les accueillaient dans leurs maisons et, le jour, les laissaient circuler dans les allées du fort.

Le gouverneur se montrait bienveillant; la

famille d'Ailleboust, Mademoiselle Mance s'efforçaient d'apprendre leur langue, pour les instruire; et bientôt ils purent s'entendre et se comprendre.

On leur fit connaître les desseins de la Société de Montréal; peu à peu, une légende se forma parmi ces pauvres Indiens, « c'est que la Colonie de Montréal n'avait été fondée que pour eux; » et de fait M. de Maisonneuve, Mademoiselle Mance, les principaux colons invitèrent avec instances les familles de nos alliés à se fixer autour du fort: on leur montrerait à cultiver la terre, on leur procurerait une habitation et des champs, ils apprendraient à vivre, à se nourrir, à s'habiller comme les Français, le gouverneur serait leur père, ils seraient ses enfants, ils n'auraient rien à craindre de l'Iroquois, ils ne seraient privés ni de la pêche, ni de la chasse, ils apprendraient la « Prière » comme les Français et deviendraient *agréables au Grand-Esprit*.

Enchanté d'être reçus au fort à bras ouverts, un des chefs algonquins présenta son enfant au baptême. M. de Maisonneuve et Mademoiselle Mance se firent un bonheur de relever cet enfant des fonts baptismaux, au nom des Messieurs et des Dames Associés, et lui donnèrent le nom de Joseph, chef de la sainte Famille.

En véritable apôtre et père, M. de Maison-

neuve combla les Algonquins et les Hurons de caresses, les attira par ses libéralités, leur distribua des vivres et, dès la seconde année, ils accoururent en grand nombre. Ils laissèrent avec confiance à Ville-Marie leurs vieillards, leurs infirmes, leurs femmes et leurs enfants pour aller guerroyer plus librement contre les Iroquois, ou chasser le gibier, qui pullulait dans toute l'île, ou pêcher le poisson qui remplissait les eaux et venait se masser en bancs serrés aux pieds des rapides et des chutes du Saint-Laurent.

A la première nouvelle de cet *Eldorado* créé à Montréal pour les sauvages, le neveu du Borgne-de-l'Ile, un des plus brillants orateurs de la famille algonquine, accourut des Trois-Rivières pour se faire instruire de la « Prière », être baptisé et marié, se faire recevoir dans l'Eglise avec toute sa famille; déjà sans doute il avait été en rapport avec les Pères.

Le grand-oncle, le grand-chef, vint à son tour vérifier la réalité de ces faits qu'on lui racontait. Convaincu par tout ce qu'il vit, il demanda lui-même le baptême; il comprenait bien ce qu'il faisait. Le gouverneur fut son parrain et lui donna son nom, et après le festin qui suivit la cérémonie, il lui fit cadeau d'une belle arquebuse et

d'une habitation près du fort, dont il devint la sentinelle fidèle.

L'effet de la grâce fut immédiat. L'Indien le plus orgueilleux, le plus féroce devint l'homme le plus humble et le plus doux, un loup converti en agneau, l'apôtre le plus zélé pour le salut de ses frères. Il dépêcha des messagers dans les bois, pour les appeler à la prière. Il instruisit les siens, les présenta au baptême; près de quatre-vingts furent ainsi régénérés dans les eaux de la grâce. Quand on sait combien, chez les Peaux-Rouges, les adultes répugnent à se convertir, on ne peut pas se refuser à considérer ce fait comme un prodige.

Les personnes de condition se donnaient volontiers le plaisir religieux de répondre des engagements de ces âmes primitives et sincères comme la nature; ainsi firent Le Gardeur de Répentigny, amiral de la flotte royale, l'ingénieur d'Ailleboust, David de la Tour, et les Dames de la Peltrie et d'Ailleboust, Mesdemoiselles Mance et de Boullongne, Barri et Lezeau.

De leur côté, les artisans s'offraient de construire leurs cabanes, de leur apprendre à cultiver la terre.

Un grand mouvement s'opéra alors au milieu des tribus huronnes et algonquines. Les Pères Jé-

suites des missions des grands Lacs et du haut Ottawa en vinrent à se demander si ces nations n'allaient point émigrer à Ville-Marie.

En 1643, le Père Vimont, témoin de cette agitation, écrivait de ses Pères: « Ils ont reconnu par expérience que Montréal peut beaucoup contribuer à la conversion des sauvages. La croyance s'établit chez toutes ces nations que Montréal n'est fondée que pour le bien de ces nations. »

Le jour de l'Assomption, les Algonquins avaient, le matin, assisté à la messe, et le soir à la procession du voeu de Louis XIII. Après le salut, ils montèrent avec les colons prier au pied de la « Croix de la Montagne ». Les prières terminées, tous se relèvent pour admirer le paysage qui s'y déroule aux yeux: les pentes boisées de la montagne s'étendant jusqu'aux rives, les eaux du fleuve reflétant à ce moment les feux du soleil, bas sur l'horizon, les plaines fertiles et, au-delà, les volcans éteints, la chaîne des Adirondacks et leurs sommets dorés.

Ravi de ce spectacle, un guerrier élève la voix et s'écrie:

— « Voilà les prairies où jadis s'élevaient des villages remplis d'un grand nombre d'Indiens. Nos ennemis en ont chassé nos pères et c'est ainsi que cette île est devenue déserte. »

— « Mon grand-père, ajouta un vieillard, a cultivé la terre en ces lieux : les blés-d'Inde y venaient à merveille. »

Et prenant une poignée de cette terre : « Regardez, dit-il, cette bonne terre, sa bonté est excellente ! »

— « Revenez, s'écrièrent ensemble et gouverneur et colons. Revenez, vous serez traités comme des frères ! »

Les Iroquois même étaient plus tard reçus avec affabilité par cette population apostolique, quand ils venaient demander la paix. On n'épargnait rien pour rendre le séjour de la pieuse Cité attrayant à ces faux parlementaires qui, souvent, ne venaient que pour espionner le pays. Les Pères Jésuites versés dans la connaissance des langues indiennes ouvrirent des catéchismes pour l'instruction des femmes, des enfants et des adultes de bonne volonté, ils les assemblaient dans les salles de l'Hôtel-Dieu.

Ce ministère souriait à Mademoiselle Mance, elle était ravie de les voir accourir en foule et, pour les attirer, elle ne manquait jamais de tenir « chaudière » et de préparer un « festin à tout manger » : c'était de toutes les péroraisons la mieux comprise et la plus persuasive pour ces enfants de la nature.

Le jour de Pâques 1646 eut lieu la communion

générale des convertis; leur piété inspira de la dévotion aux colons eux-mêmes.

Le jour de la Fête-Dieu les païens voulurent marcher en procession, ils suivaient en bon ordre, deux à deux, les arquebusiers, avec une grande modestie; l'Indien comprend sérieusement la tenue religieuse.

Le premier janvier 1647, dès l'aurore, les canons du fort annoncèrent la fête et l'ouverture de l'année nouvelle. Surpris dans leur sommeil profond, les sauvages, réveillés par les « tonnerres des blancs, » sortirent en armes de leurs cabanes et demandèrent ce que ce bruit signifiait. Le Gouverneur leur répondit: « A pareil jour, le Fils de Dieu a été nommé Jésus ou Sauveur, et le canon nous avertit de l'honorer.

—Oh! s'écrièrent les Indiens, nous aussi rendons-lui le même honneur. » Et ils ouvrirent avec entrain « une fantasia » et des décharges d'arquebuses qui n'avaient plus de fin.

Un Iroquois, bon enfant, se glissa dans l'église pendant la messe. Le Père l'ayant aperçu voulut le faire sortir. Le sauvage répondit: « Je crois en Dieu » et montra un chapelet — « Es-tu baptisé?—quel nom as-tu reçu? » L'Iroquois répondit: « Je ne sais; » et entendant parler de l'eau du baptême, il s"écria: « Ah! oui! les Hollandais m'en

ont souvent donné de l'*eau de feu,* j'en ai tant bu qu'on m'a lié pieds et mains pour m'empêcher de tuer mes frères. » Voilà dans la réalité et dans les effets, la différence entre les deux civilisations: la civilisation protestante et la civilisation catholique.

Parmi les baptisés de 1646, il y en eut qui, pendant trois ans, se firent admirer par leur constance et leur ardeur à mériter le baptême.

« Hélas, disait l'un d'eux, avant d'entendre parler de Celui qui a fait toute chose, je commettais toutes sortes de péchés; depuis que je sais que cela lui déplaît, je ne suis plus retombé. Il y a trois ans que je demande le baptême, je me fâche contre moi-même, car j'ai beaucoup offensé Dieu. »

L'hiver, à la chasse, il pensa mourir de froid; à peine était-il vêtu contre 30 ou 40 degrés de froidure. Dans cette extrémité, il dit à Dieu: — « Mon Père, secoure-moi!—si tu le veux, tu le peux; mais sache que tu ne me fâcheras pas, si tu ne le fais pas. Si j'étais baptisé je ne serais pas marri d'être malade, je ne crains pas la mort; fais-moi baptiser avant que je meure. »

Ces détails suffisent pour montrer avec quelle prudence, avec quelle sévérité même, on éprouvait les catéchumènes avant le baptême. Le 24 juin, celui-ci fut admis au sacrement de la régéné-

ration et devint un modèle pour tous ses compatriotes.

Les conversions en peu d'années auraient été nombreuses à Montréal, si la guerre des Iroquois contre nos alliés n'avait pas exterminé les Hurons et dispersé les Algonquins dans les bois.

Pour poursuivre leur but, les Seigneurs désirèrent que la Soeur Bourgeoys se chargeât de l'éducation des petites filles indiennes. M. de Maisonneuve lui en donna une de neuf mois que M. Souart avait achetée à sa mère, pour un collier de porcelaine; elle fut baptisée, tenue sur les fonts par le Gouverneur et l'épouse du major Closse, qui lui donnèrent le nom de Marie des Neiges: elle ne vécut que six ans et Dieu la prit au ciel.

Mission de Kente

De retour au Canada, en 1668, M. de Queylus ouvrit l'ère des missions lointaines, sur la demande des Iroquois Oioguoins établis à la baie de Kenté, sur le côté nord du lac Ontario, vingt lieues au-dessus de Kingston.

Il choisit M. l'abbé Trouvé et M. l'abbé de Salignac-Fénelon, frère puiné du grand archevêque de Cambrai, pour fonder cette mission.

Ces Iroquois étaient fort pauvres, ils vivaient de pêche pendant l'été, l'hiver ils se retiraient dans les bois et y vivaient de chasse. Leurs courses s'étendaient fort loin, au nord, jusqu'au lac Simcoe; à l'ouest jusqu'à la chute du Niagara. La mission embrassait tout le territoire de la province actuelle d'Ontario, et pouvait s'étendre à l'ouest jusqu'aux lacs Erié et Michigan.

M. de Bretonvilliers approuva cette mission et en fit tous les frais. A travers tous les rapides du Saint-Laurent, à travers tous les portages de l'immense forêt qui s'étendait sur soixante-dix lieues, de Montréal à Kenté, on transporta les vivres, les matériaux pour construire une résidence et une ferme, les animaux, les meubles et tous les instruments nécessaires pour fonder un village indien: il n'y avait aucune voie carrossable. Les dépenses furent énormes, la mission dura près de quatorze ans et occupa au moins six missionnaires, car MM. d'Urfé, Barthélemy, de Ciré et Mariet se joignirent bientôt aux deux fondateurs de la Mission.

Les missionnaires s'appliquèrent d'abord à préparer les enfants au baptême, après en avoir demandé la permission aux parents. A la fin de l'automne, fut annoncée aux sauvages la cérémonie qui devait couronner cette préparation: elle

produisit sur toute la tribu un effet salutaire; mais vint l'hiver, il fallut ouvrir la chasse, les missionnaires durent se séparer; M. Trouvé garda la résidence, M. de Fénelon les suivit dans les bois.

Pendant six années de travaux, de peines, de grandes fatigues et de misères, il parcourut toute la province d'Ontario, jusqu'au lac Erié et ne revint à Montréal que vers 1674. Les sauvages ont conservé le souvenir de son zèle et de sa charité et ont donné son nom à une rivière et aux chutes de cette rivière dans le voisinage du lac Simcoe.

Bientôt son cousin Lascaris d'Urfé vint partager ses travaux, puis l'abbé de Cicé, qui plus tard devint vicaire apostolique de Siam, MM. Barthélemy et Mariet qui évangélisèrent toute la contrée, de Kingston à Toronto, de Toronto à Niagara.

Ces courses étant très fatigantes, les missionnaires auraient voulu fonder une nouvelle résidence plus centrale, au milieu des grands lacs, près de la chute de Niagara, poste très fréquenté par les tribus de l'Ouest, mais le Séminaire de Montréal ne pouvait entreprendre cette dépense. La mission de la Montagne s'étant fondée, M. de Bretonvilliers ayant été appelé à une vie plus heureuse, la mission de Kenté, commença à décliner, fau-

te de pouvoir suivre les Indiens errants et dispersés de tous les côtés.

Beaucoup d'âmes, pendant les quatorze années, avaient reçu la bonne nouvelle du salut et avaient été amenées à la foi. Les infirmes, les vieillards, sédentaires consolés par les sacrements de l'Eglise, avaient vu s'ouvrir devant eux la porte du Ciel.

Les femmes, les enfants toujours plus dociles, avaient donné aux missionnaires de sérieuses consolations; les adultes retenus par leurs passions d'ivrognerie, de débauches, de vengeances politiques, avaient résisté tant que l'âge ou les infirmités ne les avaient pas cloués dans l'inaction. Mais le sort général des missions soit des Récollets, soit des Jésuites, n'avait pas eu plus de succès.

Cependant M. Olier, du haut du Ciel, avait souri à cette mission. Un jour que M. d'Urfé, faisant son action de grâces, s'était égaré dans la forêt et était demeuré deux jours et une nuit sans secours et sans vivres, il s'était adressé avec ferveur à son Père, et, par son intercession, il avait retrouvée la voie qui conduisait au campement où il était venu exercer son charitable ministère.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait, depuis sa mort, éveillé la piété des missionnaires et des colons de Ville-Marie; déjà, en 1657, il avait

guéri le bras de Mademoiselle Mance, brisé et paralysé au service de l'hôpital.

Et ce ne sera pas la dernière fois qu'il mettra sa puissante intercession au service des communautés et de la Colonie de Montréal; leurs annales racontent et gardent le souvenir reconnaissant de plusieurs de ces assistances arrivées de nos jours.

Voyage aux Illinois

Une tentative de mission, dont M. de Queylus eut toute l'initiative, fut celle qu'il confia à M. Dollier de Casson et à M. Bréhan de Galinée, jeune diacre très intelligent et dont la science devait assurer, au besoin, le retour des deux missionnaires.

Cette mission fut conçue à l'occasion du voyage de découverte que M. Cavelier de La Salle commençait dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi, que M. Olier voulait un jour voir évangelisées par Saint-Sulpice. Ce désir, M. Queylus avait dû le recueillir sur les lèvres de son supérieur mourant. M. de Bretontvilliers ne le désapprouva pas, M. Tronson eut l'intention de le reprendre

quand il verrait le séminaire solidement fondé, et M. Emery, dans une de ses lettres, nous apprend que ce fait avait été dans la tradition des supérieurs de Saint-Sulpice jusqu'à lui, et se laissa guider par cette lumière, dans la direction qu'il donna aux premiers missionnaires qu'il envoya aux Etats-Unis.

Ayant entendu un jeune esclave illinois parler des douces dispositions de ces peuples pour *la Prière,* du bonheur qu'ils auraient de voir des *robes noires* s'établir dans leurs villages, M. de Queylus fit venir M. Dollier, alors chez les Nippissingues, pour en apprendre la langue, et lui proposa ce voyage, qui du reste répondait parfaitement aux aspirations de son zèle apostolique.

De La Salle étant prêt à quitter Lachine, MM. Dollier et de Galinée, avec deux canots et leurs rameurs, accompagnèrent de la Salle jusqu'au lac Erié.

Là, le découvreur fut pris des fièvres, et les abandonna. Les deux missionnaires poursuivirent leur voyage, à travers mille aventures, mille soucis, fatigues et dangers, jusqu'à l'entrée du lac Michigan.

Une tempête, la nuit, envahit leur campement trop près des eaux; la vague, énorme et violente, enleva leurs caisses de vivres,de vêtements et de muni-

tions, et les plongea dans le lac. La perte de leur chapelle, la privation de la célébration du Saint Sacrifice, leur seule consolation dans ces vastes solitudes, les força de revenir à Montréal faire d'autres provisions; car M. Dollier paraissait bien décidé de s'établir aux Illinois. Mais avant de se remettre en route, ne sachant pas si jamais ils pourraient reprendre le même voyage, se voyant au centre de cette merveilleuse vallée des lacs, grands comme des mers, ils pensèrent à la France: le pied de l'étranger n'avait pas encore foulé cette terre, nouvel empire dans un nouveau monde: ils s'arrêtèrent, plantèrent la croix du salut, y attachèrent l'écu de France aux armes du Roi, et prirent possession de ces contrées, au nom de la religion et du Roi Louis XIV.

La relation de ce voyage, de cette prise de possession rédigée par M. de Bréhan, fut envoyée et déposée aux Archives de Versailles; et au jour donné, elle servit de témoignage contre les empiètements de Messieurs les Anglais. Si le voyage n'avait pas servi au bien de la religion, il servit au moins à étendre le domaine de la Fille aînée de l'Eglise. Quand ce voyage n'aurait point eu d'autre résultat, il restait aussi grand que les autres découvertes de ce temps.

La protection que M. de Queylus accorda au jeune de La Salle, à son arrivée au Canada, le fief noble qu'il lui donna sur la rive nord du Sault Saint-Louis, et que lui-même par reconnaissance nomma « fief Saint-Sulpice », font grand honneur aux Seigneurs de Montréal, qui commencèrent sa fortune, le recommandèrent à M. de Frontenac, qui l'établit au fort Frontenac, construit à l'entrée du lac Ontario, et lui ouvrit l'empire des lacs, la fortune et la gloire de la découverte de toute la vallée du Mississipi.

Il est constant par les ouvrages de M. Margry que nul Européen n'avait pénétré avant La Salle dans la vallée du Mississipi, qui joint les lacs canadiens au golfe du Mexique. Jolliet, auquel on a voulu accorder cet honneur, n'avait pas dépassé les chutes Saint-Sulpice sur l'Ohio; il l'a lui-même avoué. Il ne signerait pas aujourd'hui la relation qui a été donnée sous son nom, et qui le fait descendre jusqu'à l'Arkansas. En tout cas, il ne vit jamais le delta du Mississipi, tandis que le premier, Cavelier de La Salle eut cet honneur, le 9 avril 1682.

M. Tronson prit à cette époque un singulier intérêt à cette découverte; et quand, avec les vais-

seaux du Roi, La Salle reprit sa découverte par le Golfe du Mexique, à sa demande, M. Tronson lui donna trois ecclésiastiques pour l'accompagner : son frère, l'abbé Cavelier de La Salle, Sulpicien de Montréal, et ses deux neveux sortant de Saint-Sulpice de Paris. Il y avait peut-être une mission à fonder à la Louisianne.

L'entreprise échoua ; La Salle fut assassiné par ses compagnons.

M. Margy a fort bien relevé l'importance de cette découverte telle que Frontenac et La Salle l'avaient conçue. Elle ouvrait aux missions, au commerce et à la civilisation, de vastes contrées situées au centre du Nouveau-Monde, où l'on pouvait concentrer par le moyen des lacs et des rivières navigables sur deux ou trois cents lieues de cours, des tribus guerrières, qui auraient aimé la France et auraient été fières de s'en dire les alliées. Là devait se fonder cet empire sur les terres duquel le soleil ne se serait jamais couché, jouissant des charmes et des richesses de tous les climats, appartenant à la France ; il eut été le plus beau joyau de la Couronne et de l'Eglise.

Telle avait été l'importance de la protection que M. de Bretonvilliers et M. de Queylus avaient donnée au découvreur. Peut-être ne l'ont-ils pas comprise aussi étendue, mais l'histoire qui

en voit les résultats ne peut s'empêcher de leur en savoir gré.

Mission de la Montagne, de la petite Lorette, et du lac des Deux-Montagnes

Si quelques essais, quoique importants, de mission échouèrent, il n'en fut pas ainsi de tous, et ceux tentés dans le voisinage des blancs, furent encore ceux qui réussirent le mieux: c'étaient ceux que le Roi et Colbert recommandaient en premier lieu et ceux surtout pour lesquels ils faisaient des sacrifices et accordaient des allocations. Le but était de fondre la race sauvage avec la race civilisée, et le moyen le plus propre était de lui apprendre à vivre au milieu des Français; ce moyen seul aurait réussi. Mais la conscience des missionnaires s'alarma des inconvénients que comportait le voisinage des blancs. Et les missionnaires depuis ont toujours travaillé à isoler les Indiens de tout commerce avec les blancs. Que s'en est-il suivi? Les Indiens sont restés sauvages, en sont-ils devenus plus chrétiens? Pour la forme, oui, mais pour le fond? Les apostasies qui ont eu lieu en ces derniers temps répondent clairement. Tandis que si le

plan de la cour avait été rigoureusement suivi, ces désordres n'auraient point eu lieu, parce que fondues depuis un siècle au moins, les deux races eussent été soumises à une législation commune, les vices et les désordres auraient disparu ou auraient facilement été supprimés. On a oublié la fin principale pour suivre une voie détournée qui n'est pas arrivée au but. Les Sauvages sont restés sauvages et ont été depuis, sinon un danger, au moins un embarras pour la société au milieu de laquelle ils vivent: le Gouvernement et le Séminaire connaissent ces difficultés.

Quoi qu'il en soit de la théorie, M. de Bretonvilliers et M. de Queylus purent réparer les échecs de l'Illinois et celui du Mississipi, en fondant sur les flancs de la Montagne, à une demi-lieue de Montréal, une mission sauvage d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins et de divers autres Indiens, le plus souvent prisonniers de guerre que l'on arrachait à une mort cruelle pour les instruire et les amener à la vraie foi.

Une forte palissade fut construite et protégea le village; les Indiens se construisirent des cabanes; on leur distribua des terres sur lesquelles ils s'essayèrent à cultiver; on leur apprit à se vêtir, à se nourrir *à la française,* et on leur enseigna divers métiers pour assurer leur avenir.

Une chapelle fut construite dans le fort, et les catéchismes et les instructions des dimanches et des fêtes furent introduits.

Deux écoles furent fondées, une pour les garçons où s'enseignait la lecture, l'écriture, la grammaire, l'histoire, le calcul, le chant et les cérémonies pour que les enfants pussent aider le prêtre dans la pratique du culte public.

Une autre, pour les filles, fut l'oeuvre de Soeur Bourgeoys; le cours d'étude était le même, mais les travaux manuels étaient différents: elles apprenaient le tricot, la couture et à faire de la dentelle, sous la direction de deux ouvrières que le Roi lui-même leur avait envoyées de France.

MM. Galinier, Bailly et Barthélemy furent les fondateurs de la mission, mais, en 1680, M. Tronson leur envoya un magistrat du Dauphiné, M. Vachon de Belmont, savant en plusieurs langues, riche autant que noble, qui devint le « Roi de la Montagne » et donna aux Indiens sa personne et sa fortune.

En 1694, un incendie détruisit le village de bois; M. de Belmont fit reconstruire le fort en pierre. Il était aussi défendu par quatre tours dont deux subsistent encore avec la courtille qui ferme le jardin du Grand Séminaire.

A l'intérieur du fort, M. de Belmont fit construire une jolie chapelle qu'il décora lui-même de brillantes peintures. Là, se célébraient les saints offices; les Indiens chantaient eux-mêmes de leur voix éclatante les parties que le peuple avait coutume de chanter; le chant des femmes répondait à celui des hommes, et M. de Belmont les accompagnait de la guitare, et plus tard avec les orgues.

La résidence des missionnaires fut construite, et là se faisait l'école des garçons.

L'école des filles se faisait dans la tour de l'est; celle de l'ouest servait de demeure aux religieuses.

Autour du fort, M. de Belmont fit de grandes améliorations. Il fit planter un verger et une vigne; puis il dressa un pressoir pour y faire du vin pour le saint Sacrifice, du cidre et de la bière, pour la santé des missionnaires. Les « pommes fameuses » du verger devinrent célèbres dans la contrée.

Derrière le pressoir, il fit creuser un étang pour le service de la basse-cour où l'on vit bientôt s'ébattre la troupe bruyante des animaux et des oiseaux domestiques. M. Tronson plaisantait son « roi » de la Montagne sur la splendeur de son domaine, et le priait de prendre garde à ce qu'at-

tirées par ses charmes, les dames de la Cité n'en fissent pas le lieu de leurs promenades.

C'étaient les beaux jours de la Montagne, où le Huron vivait en paix près de l'Iroquois et de l'Algonquin, où l'on n'entendait tout le jour que le chant des prières, des cantiques traduits dans les trois langues; ils les chantaient le matin allant aux champs et le soir revenant au fort, reproduisant la vie des premiers colons de Ville-Marie.

M. de Belmont nous a conservé quelques vies édifiantes de Français, de Françaises, d'Indiens et d'Indiennes de ce temps; il serait bien long de les raconter ici.

Le nombre des guerriers augmentait au fort de la Montagne, et pour eux la ville était trop facile à fréquenter. Entre autres vices, ils y prirent l'habitude des boissons fortes, ils devinrent difficiles à contenir, menacèrent la vie de leurs missionnaires et introduisirent le désordre dans la mission. A la fin on se vit obligé de créer pour les ivrognes une seconde mission, à trois lieues au nord de Montréal, sur la rivière des Prairies, près du Sault-au-Récollet.

Cette mission construite avec un fort et ses dépendances, aux frais de M. de Belmont, prit le nom de la « Jeune Lorette ».

On ne garda à la Montagne que les Indiens

les plus édifiants; mais quand M. de Belmont eut quitté son poste pour devenir supérieur du Séminaire de Montréal, toute la mission se transporta définitivement au Sault-au-Recollet.

Le transport eut son avantage; la rivière des Prairies étant une voie fréquentée par les Iroquois, pour pénétrer dans l'île et dans l'Ottawa, sans passer devant Montréal, le nouveau poste surveillait la rivière et interceptait le passage.

Gentilly et la Presentation

M. de Queylus retira de la barbarie et de la captivité le plus d'enfants indiens qu'il put racheter des mains des Iroquois, ou obtenir de leurs parents pour les faire instruire. Les garçons d'abord furent installés au séminaire, où ils reçurent une éducation élémentaire, puis apprirent un métier; quand ils y devinrent habiles, il les envoya en France pour s'y perfectionner.

Vers 1694, M. de Fénelon, revenu de Kenté, fit l'acquisition des îles Courcelles, et y transporta cette école, dont la commensalité entraînait des inconvénients pour le séminaire. Là, il les exerça à toutes sortes de métiers. Il donna à cette école le joli nom de « Gentilly ».

En face, sur l'île de Montréal, le Séminaire fit construire un fort et une chapelle qui devint le centre d'une nouvelle mission, pour la côte du lac Saint-Louis, depuis Lachine jusqu'au « bout de l'île de Montréal ». Les Messieurs du séminaire la desservirent tour à tour, jusqu'à ce que la cure de Lachine devint fixe et permanente. Sur cette côte, fréquentée surtout par les marchands de Montréal livrés à la traite des pelleteries, se construisirent plusieurs forts pour leur protection : car là abordaient et s'arrêtaient les flottes des canots indiens chargés de fourrures. En partant de Montréal, s'échelonnaient le fort de « Verdun », le fort « Remy » ou de Lachine, le fort « Rolland » et enfin le fort de la « Présentation ». Déjà Montréal rayonnait dans l'Ile, et commençait à former cette couronne de paroisses qui va l'entourer.

La mission de la Petite Lorette donna lieu à la fondation du Sault-au- Recollet. Celle de Gentilly donna lieu plus tard à celle de Lachine.

L'Ile aux Tourtes

Vers le même temps, M. d'Urfé, revenu avec son cousin l'abbé de Fénelon, de la baie de Kenté,

assembla en un village les familles dispersées des Nipissingues, errants sur l'île de Montréal, et dans les îles adjacentes. C'était une tribu de race algonquine, de moeurs dociles, facile à conduire. Il les fixa au fond de cette baie qui s'ouvrait vis-à-vis Sainte-Anne, avant que le canal fut construit, pour en franchir les rapides. Dès lors cette baie prit le nom de « Baie d'Urfé », qui lui est resté. M. d'Urfé s'appliqua à les évangéliser, à les instruire et les civiliser: il en fit de bons chrétiens, et un corps de guerriers fort courageux que les gouverneurs estimaient et caressaient beaucoup. Ils rendirent à la France d'appréciables services contre les Iroquois et contre les Anglais.

En même temps se fondait sur la rive l'église Saint-Louis pour le service de la mission des traiteurs, qui, de plus en plus, se fixaient à la pointe de l'île de Montréal, pour arrêter les sauvages à la descente au-dessus des cascades et accaparer les pelleteries qui se rendaient à Montréal.

Le gouverneur Perrot, qui avait mal remplacé M. de Maisonneuve, y avait établi deux comptoirs, l'un sur l'île de Montréal, l'autre vis-à-vis sur l'île Perrot.

Le Découvreur, ancien compagnon de La Salle, son fils d'Youville, et Senneville habitaient audessus de la baie d'Urfé et d'autres en grand nom-

bre. Cette population reçut les services de M. d'Urfé, et ce fut l'origine de la paroisse « Saint-Louis ».

M. de Breslay, ancien gentilhomme de la Chambre du Roi, succéda à M. d'Urfé. Voyant que la société des vendeurs d'eau-de-vie était peu édifiante pour ses néophytes Nipissingues, auxquels il s'était attaché avec zèle, il demanda à M. de Vaudreuil de lui céder « l'île aux Tourtes » qui lui appartenait, et l'ayant obtenue, il y transporta sa mission indienne. Cette île est située vis-à-vis le « fort Senneville ». M. de Breslay desservait en même temps la paroisse Saint-Louis; mais il changea bientôt son nom en vertu d'un voeu qu'il avait fait.

Il fit construire à ses frais une maison sur l'île aux Tourtes, qui servait de chapelle, de presbytère et de fort. Les gouverneurs et intendants, le Roi qui l'aimait, et le ministre lui remboursèrent ses frais et lui envoyèrent de beaux ornements.

Un jour, traversant sur la glace, il se fractura la jambe, et resta impotent, sans secours pour se relever; il adressa un voeu à sainte Anne et se trouva soudain transporté près d'une habitation, dont le propriétaire le recueillit et le conduisit à Montréal, où bientôt il fut guéri. Il revint à Saint-Louis que désormais il appela « Sainte-Anne »; le nom

Une vue de la seigneurie d'Oka.

Une vue du bois de pins.

est resté et avec le nom la dévotion à l'Aïeule du Sauveur, qu'invoquent avec ferveur les « Cageux » qui sautent les rapides de l'Ottawa.

M. de Breslay passa en Acadie, et la mission de l'île aux Tourtes se fondit avec celle des Algonquins du Lac-des-Deux-Montagnes en 1721.

Du côté de l'est, M. de Queylus avait fait des concessions qui amenèrent la fondation de la Pointe-aux-Trembles. Ce fut le dernier service qu'il rendit à la Colonie de Montréal. Rappelé par des affaires de famille, qu'il voulait régler pour réunir ses biens et consacrer sa fortune au progrès de la Seigneurie, il passa en France, tomba malade, se retira au Mont-Valérien, dont il devint supérieur, puis sentant venir la mort, il se retira à Saint-Sulpice (1677), où il fut enterré. Il a été d'une bonté et d'une charité extrêmes et un des plus généreux bienfaiteurs de Ville-Marie.

L'année précédente était mort, à Paris, M. de Bretonvilliers, seigneur de Montréal; c'étaient deux pertes irréparables; ils avaient été les principaux soutiens de l'oeuvre de M. Olier.

Monsieur Louis Tronson

Superieur general de Saint-Sulpice
Quatrieme Seigneur de Montreal

Monsieur Louis Tronson succéda aux charges de Supérieur de Paris et de Seigneur de Montréal.

Il était le troisième fils de M. Louis Tronson, conseiller d'Etat et secrétaire du Cabinet; sous M. de Bretonvilliers, il avait été le premier directeur du Séminaire de Paris. Assistant et consulteur, il avait pris une part intime à toute l'administration de la Compagnie; il était admirablement préparé à lui succéder.

Il fut la règle vivante du Séminaire de Paris. Il fut, par ses lettres, celle du Séminaire de Ville-Marie; c'est là le caractère de son gouvernement. Sa mémoire étonnante,sa science presque universelle lui permirent d'entrer dans un détail prodigieux pour le gouvernement général de la maison et pour la conduite de chaque particulier, en s'appliquant à observer les desseins de Dieu sur les âmes. Colbert le voulut dans son Conseil de chaque semaine, avec le Père Bourdaloue. La famille du marquis de Seignelay ne voulut point d'autre directeur de conscience.

Tout vit de tradition à Saint-Sulpice. M. Tronson, en devenant seigneur de Montréal, voulut continuer l'oeuvre de M. Olier et de M. de Bretonvilliers, selon leur esprit et leurs maximes. Il ne commandait pas de lui-même; il se contentait de rappeler ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. M. Olier était mort avant que le séminaire fût ouvert. Sous M. de Bretonvilliers, le séminaire, peu nombreux, eut assez, d'abord, de défendre sa vie contre tous les obstacles qui s'opposaient à son organisation. M. de Bretonvilliers, le voyant en voie de prospérer, se préoccupa de le bien organiser. Lorsqu'il mourut, M. Tronson prit cette communauté et l'organisa avec le concours du supérieur de Ville-Marie, M. Dollier de Casson. A force de soins, de persévérance, il sut l'établir, ainsi que la colonie, sur une base que les révolutions et les siècles n'ont point ébranlée.

Tout d'abord il demanda des lettres patentes qui assureraient l'existence légale du séminaire. Avant tout, il veut que le séminaire s'établisse solidement, qu'il sache se passer de Paris, afin qu'il puisse entreprendre de plus grandes oeuvres et des établissements durables.

Les cures commencent à s'établir dans l'île de Montréal; M. Tronson veut d'abord qu'elles ne soient que des missions, car il craint que « l'esprit

d'obéissance, de régularité, de communauté » ne se perde dès l'origine, le séminaire ne pouvant être utile qu'autant qu'il serait régulier.

L'exercice de la justice seigneuriale causait de grands embarras aux seigneurs; ils ne la gardaient que parce qu'elle était avantageuse aux peuples; mais si le Roi eût voulu la réunir au domaine et dédommager le séminaire, il n'en aurait été nullement fâché. Conservateur par principe, pour tout il ne cédait qu'à la nécessité des temps. Les officiers de justice, il les tenait à leur place, réprimant par sa science du droit leurs prétentions et leurs empiètements; mais il les obligeait avec une grande bonté. Les serviteurs, il les traitait comme enfants de la famille et faisait ressortir à leurs yeux l'importance de l'oeuvre qu'ils servaient et le mérite qu'ils en retiraient.

Le séminaire de Ville-Marie ne vivait pas de ses revenus. Paris ne le soutenait que par des sacrifices qui montaient chaque année au moins à trente-six mille francs. Mais la Providence ne leur manqua jamais, Dieu était toujours là; la vie de cette oeuvre était comme un miracle perpétuel.

M. Tronson s'inquiétait de la vie intérieure de la communauté et lui donna le règlement qu'elle pratique encore de nos jours.

Il s'inquiétait de la santé de chaque confrè-

re, de ses attraits, de ses travaux, les modérait dans leurs excès de zèle, les encourageait dans leurs souffrances et leurs peines, leur accordait le repos dont ils avaient besoin, les dirigeait dans leurs difficultés: véritable mère pleine de sollicitude pour tous ses enfants. Cela a toujours été l'esprit de Saint-Sulpice.

On s'inquiéta un moment à Montréal quand les Frères Récollets et les Pères Jésuites demandèrent à s'y établir: lui voulut que le Séminaire leur cédât des terres. « Je ne vois rien à faire, sinon de vivre avec eux, comme nous vivons avec eux en France, c'est-à-dire dans une grande union; c'est la conduite qui porte le plus de bénédiction. »

Saint-Sulpice a toujours été maintenu dans le respect, l'honneur et l'obéissance dus aux « Puissances », et il en donnait l'exemple par les lettres pleines de délicatesses qu'il écrivit aux évêques, aux gouverneurs, aux intendants et aux autres officiers de la Colonie, aux ordres et aux communautés religieux.

La première lettre du 5 avril 1677, touchant à tant de questions, se terminait par une direction générale donnée au Supérieur de Ville-Marie. Elle lui rappelait jusqu'à quel point le séminaire de Montréal dépendait des seigneurs pour la validité de ses actes, lesquels devaient recevoir l'ap-

probation des seigneurs de Paris, dont le supérieur de Montréal n'était que procureur. La procuration qu'il recevait après sa nomination fixait ses pouvoirs et lui donnait un conseil qu'on appelait « la Petite Assemblée. » Ces restrictions étaient imposées par la nécessité où se trouvaient les seigneurs de se mettre d'accord avec la Cour, le ministère, les bureaux, sur des questions qui touchaient aux affaires temporelles et religieuses, souvent difficiles à résoudre. M. de Bretonvilliers avait toujours tenu à ce qu'avant d'agir on lui communiquât les ordonnances de l'évêque, des gouverneurs et des intendants du Canada, et M. Tronson vit bientôt que pour avoir oublié cette règle, on était tombé dans des difficultés assez grandes, pour des choses qui pouvaient à première vue paraître indifférentes. Par exemple, la destruction du « Château » avait provoqué des plaintes de la part des ingénieurs militaires.

Ainsi se dessinait la zone d'influence de l'oeuvre qu'organisait avec beaucoup de sagesse et de prudence M. Tronson, en laissant aux missionnaires particuliers une grande initiative. La plupart des oeuvres importantes se firent souvent par la libéralité des prêtres des séminaires, qui y dépensaient leur patrimoine souvent très riche. Plusieurs acquirent des fiefs, qu'ils firent défricher à leurs

frais et où ils entretenaient une population ouvrière assez considérable; d'autres fondaient des fermes où ils établissaient de pauvres familles, ouvraient des écoles, aidaient à la création des paroisses, des missions, des forts, qui depuis se sont transformés en cités florissantes comme Kenté, Ogdensburg, Ottawa.

C'est à leur générosité que Montréal dut le défrichement de ses campagnes. Quand le premier évêque de Montréal, un Sulpicien qui longtemps avait travaillé avec eux, prit la direction du vaste diocèse qui lui avait été préparé, il ne lui resta plus qu'à étendre et développer l'immense ouvrage accompli pendant près de deux siècles; jamais évêque ne trouva sa ville épiscopale et son diocèse mieux pourvu de prêtres, de paroisses et d'oeuvres de zèle et de religion.

Dans les expéditions de guerre, les missionaires de la Montagne, de Lorette, du Lac des Deux-Montagnes, de la Présentation, accompagnaient leurs guerriers, comme aumôniers militaires, et M. Tronson se vit plusieurs fois obligé de modérer leur courage et de leur recommander de ne «point exposer par trop de zèle une vie qui pouvait se conserver pour le bien de leur troupeau.»

Le départ de Cavelier de La Salle pour le Mississipi avait laissé à l'abandon le fief de Saint-Sul-

pice; M. Dollier de Casson, homme actif, intelligent, le reprit pour l'exploiter; il y créa le village de Lachine devenu un des ports les plus animés du Saint-Laurent, point de départ du commerce de la Baie d'Hudson, du Nord-Ouest, de l'Ottawa et des Lacs. A la tête de la paroisse qui s'y fonda, il plaça M. Remy, qui y construisit l'ancienne église, l'école des filles, celle des garçons, et la principale redoute du fort, auquel il laissa son nom.

M. Souart, à son tour, après avoir été curé, vice-supérieur, aumônier de l'Hôtel-Dieu, père des pauvres, ouvrit la première école de garçons de la paroisse, et ne voulut plus porter que le nom de « Maître d'Ecole. » Il avait encore établi plusieurs familles de colons et créé plusieurs fondations en faveur de la paroisse. Quoique essentiellement bon, il n'avait pas manqué de courage pour lutter contre les violences du gouverneur Perrot et réprimer les séditions que celui-ci avait provoquées. Les ministres et le Roi lui en surent gré, et le lui firent savoir. M. Tronson lui rappelait comme sujet de consolation que « le Sauveur lui-même l'avait envoyé évangéliser les pauvres. »

« Ce qui me console, ajoutait-il, et ce qui me donne bien de la joie, c'est que nous avons appris par bien des endroits que si les écus manquent, la grâce ne fait pas défaut et que par vos instruc-

tions, par vos soins, la pauvreté de vos confrères leur devient le prix du Ciel.

M. Tronson était prompt à saisir les projets qui annonçaient un progrès dans le sens des oeuvres sulpiciennes. M. de Belmont ayant eu le dessein de fonder un « Noviciat » pour les missionnaires indiens à la Montagne, il l'en félicita et lui offrit « deux mille quatre cents francs pour commencer. »

M. Tronson se préoccupait des vastes idées de M. Olier et écrivait au Séminaire: « M. de Cicé serait un bon ouvrier pour la rivière de l'Ohio et le Mississipi, quand on sera en état de l'entreprendre. Il faut tâcher à se tenir tout prêt à y aller aussitôt que Notre-Seigneur en donnera les ouvertures; c'est son ouvrage, c'est à lui d'y appeler les ouvriers. » C'est l'idée de M. Olier qui n'est pas perdue, mais qui ne sera réalisée que par les missionnaires de M. Emery et de Baltimore. C'est dans ce but qu'il suivit avec tant d'intérêt la découverte de La Salle et lui donna des ouvriers dans l'espoir de fonder cette mission du Mississipi.

M. Dollier avait fait de nombreuses concessions et fondé la paroisse de la Pointe-aux-Trembles.En l'année 1681,il se laissa entraîner dans une entreprise vraiment royale. Pour éviter de nombreuses pertes de vies, de lourdes pertes de biens qui chaque année s'engloutissaient dans les rapides et

les chutes du Sault Saint-Louis, il entreprit de creuser le canal de Lachine. Il en fit percer les deux tiers, une partie du côté de Montréal, l'autre du côté de Lachine, et dut s'arrêter devant le soulèvement géologique de la chute, qui traverse l'île entière; cette partie, couverte de bois, arrêta l'entreprise, qui ne fut terminée que par le gouvernement.

De tous les seigneurs de la Nouvelle-France, ceux de Montréal furent toujours les moins exigeants dans la réclamation de leurs droits et les plus compatissants pour le pauvre peuple, évitant même les procès par amour de la paix. Souvent ils ont fait de grands sacrifices, et les institutions religieuses et civiles ont pu en conserver le souvenir.

La correspondance de M. Tronson, en 1682, annonce à M. Dollier l'arrivée de trois missionnaires. De 1677 à 1700, il envoya vingt-neuf sujets au Canada, et à l'époque de sa mort, Ville-Marie en avait déjà compté quarante-trois.

La même année il envoya trente-deux colons. C'est à ces envois, renouvelés chaque année, que Ville-Marie dut de voir sa population surpasser bientôt celle de la capitale de la Nouvelle-France.

Les Seigneurs, toutes les fois que l'occasion

s'en présentait, ne négligeaient pas de réclamer de MM. de Belmont, de Breslay et d'autres encore, des mémoires, des cartes, des plans, des statistiques qui pouvaient servir au progrès de la science ou de l'industrie, à l'agriculture, à l'exploitation des richesses du pays; par ce moyen les géographes du Roi purent fixer certains détails de la vallée de l'Ohio, du lac Saint-Sacrement et du lac Champlain.

La correspondance du supérieur général s'étend à tous: il écrit aux supérieures de l'Hôtel-Dieu, de la Congrégation, au père gardien des Récollets, au supérieur des pères Jésuites, aux communautés de Québec, aux diverses « Puissances », aux officiers, aux principaux habitants de la colonie; pour tous, il a des paroles de bienveillance et cherche le bien que peut leur procurer une parole de piété et d'édification.

L'intérêt très vif qu'il porte à la colonie de Montréal lui inspire un soin extrême dans le choix des missionnaires qu'il y envoie: « Nous sommes très convaincus de l'importance de votre mission, les fruits en sont grands, elle est ici fort estimée; cependant nous ne voyons pas d'apparence de vous envoyer personne cette année... Nous en trouverions à qui ne manque rien des qualités voulues, que celle d'être sans fortune, mais ce seul défaut,

me paraît suffisant pour ne pas augmenter le nombre de vos ouvriers. »... Il ne voulait point être à charge à la maison.

Le supérieur de Paris recueillit bientôt le fruit de ses sollicitudes: le 27 avril 1684, il écrivit à M. Remy. « J'ai bien de la joie de ce que vous me mandez de la paix et de l'union qui règne entre tous nos Messieurs: c'est une marque de la bénédiction que Notre-Seigneur y donne, et je crois que c'est aussi la plus grande consolation que l'on puisse avoir dans un pays qui ne fournit que des croix au dehors et où l'on ne trouve que des épines. Peut-être ne diminueront-elles pas à l'avenir, quelque soin qu'on y apporte, mais si elles repoussent après qu'on aura fait tout ce qu'on aura pu pour remédier aux maux présents, on aura sujet de croire que c'est une conduite de Dieu particulière et un pur ordre de Providence, qui veut exercer par là ses serviteurs et les purifier de l'amour-propre et de la vaine complaisance qui pourrait s'y mêler dans leurs travaux. »

Mgr de la Croix-Saint-Vallier
1685

Mission de L'Acadie

Mgr de Saint-Vallier venait comme coadjuteur de Mgr de Laval, qui offrait sa démission, quoique le gouvernement ne l'acceptât pas d'abord ; les bulles de M. de Saint-Vallier n'étant pas prêtes, il partit pour le Canada, avec les pouvoirs de grand-vicaire.

Le jeune aumônier du Roi était fort aimé à la Cour ; il était l'enfant spirituel de M. Tronson, qui, à cause de sa jeunesse, de son inexpérience et de son zèle ardent, eut pour lui les plus délicates attentions. Prévoyant la situation délicate dans laquelle il allait se trouver à Québec, il lui donna cinq de ses prêtres pour l'accompagner, le conseiller, l'aider à former sa maison.

Dès cette première année, il visita l'ouest de son diocèse, et au printemps de l'année suivante, il se dirigea vers l'Acadie qui, pour la première fois, voyait un évêque.

Dès 1604, des prêtres séculiers français avaient accompagné les colons de Poutrincourt en Acadie. Les Jésuites, les Récollets, les Pères Pénitents les y avaient suivis ; M. de Laval y avait

envoyé des prêtres de son clergé; les missionnaires dispersés dans tout le golfe y avaient travaillé beaucoup auprès des Français et des Indiens; leurs travaux n'y avaient pas été infructueux; mais les besoins étaients grands et les derniers missionnaires demandaient de prompts secours.

Le prélat se convainquit par ses propres yeux que le besoin d'ouvriers apostoliques était réel et pressant et détacha un prêtre de son cortège, qui fut M. Geoffroy. C'était un jeune Parisien, que Mgr de Laval et Mgr de Saint-Vallier avaient connu au Séminaire des Missions-Etrangères, pris en affection, et gagné aux missions de la Nouvelle-France. Mais avant de partir il se mit à la disposition de M. Tronson et entra dans la Compagnie de Saint-Sulpice.

Deux autres missionnaires de Saint-Sulpice, MM. Mossu et Bergier, avaient été destinés à l'Acadie; malheureusement ils étaient morts pendant la traversée, victimes de leur charité, en soignant les pestiférés.

Dès en arrivant à son poste, le jeune missionnaire fut outragé, pillé, dépouillé de tout par les corsaires et les flibustiers qui infestaient le golfe Saint-Laurent. A Port-Royal, des aventuriers français s'étaient conjurés pour faire « enrager le gouverneur et les missionnaires » qui le soutenaient

dans sa lutte contre les Anglais, et contrariaient leurs honteuses spéculations, leur commerce illicite de l'eau-de-vie par quoi ils démoralisaient les Indiens les plus fidèles que la France ait eus en Canada. Ces gens amenèrent traîtreusement la perte de l'Acadie, qui fermait la route du Saint-Laurent et la Nouvelle-France aux Anglais.

M. Tronson écrivit à M. Geoffroy pour le consoler : « La perte que vous avez faite nous fait craindre que vous n'ayez beaucoup souffert pendant l'hiver. »

A ces mauvais traitements, les missionnaires furent tous exposés, jusqu'au jour de la dispersion des Acadiens. Leur vie était un martyre journalier, qui usait aussi promptement les énergies morales que les forces physiques. On conçoit alors pourquoi le plan de M. Tronson qui désirait fonder à Port-Royal un « séminaire semblable à celui de Ville-Marie », ne put y réussir.

Le grand-vicaire Petit avait fondé une école à Port-Royal. Pour assurer cet essai d'éducation, il la confia à M. Geoffroy, qui s'y dévoua avec toute l'ardeur de son zèle. Il visita les classes, se rendit compte des progrès des jeunes Acadiens, donna des conseils aux maîtresses, construisit à ses frais de nouvelles maisons d'éducation, et les fournit du matériel nécessaire.

Cette population acadienne répondait admirablement au zèle des missionnaires: les enfants fréquentaient régulièrement l'école et M. Geoffroy pouvait déjà entrevoir le jour où elle se transformerait en collège et couvent, par les espérances que l'on fondait sur la France.

Déjà M. Tronson, remplaçant les morts, envoyait deux autres missionnaires à l'Acadie à l'aide de leur frère, M. Beaudoin, un ancien mousquetaire devenu apôtre, et M. Trouvé, l'ancien supérieur de la mission de Kenté, très capable de « conduire un séminaire aussi bien qu'une cure ou une mission. » Ainsi le jugeaient les deux évêques de Québec.

Il arriva le 13 septembre 1688 à Port-Royal, au milieu d'une population docile, douce, conciliante, naturellement pieuse et pacifique. Chez elle ne régnait ni l'ivrognerie, ni la débauche; Dieu n'y était pas blasphémé, mais béni tous les jours à la maison et publiquement le dimanche et les fêtes aux offices de l'église. Quoique éloignées la plupart de la ville de quatre ou cinq lieues, on voyait les familles acadiennes, montées sur leurs blanches nefs, venir à jeun, les jours de fête, participer au sacrifice de l'autel.

La messe y était chantée avec toute la solennité primitive de ces temps; l'instruction y était

écoutée avec avidité. A deux heures se chantaient les vêpres, et après l'office le grand-vicaire faisait le catéchisme aux enfants. De temps en temps, le baron de Saint-Castin venait à travers la Baie Française, avec ses guerriers de la rivière Saint-Jean, donner à ces fêtes un cachet pittoresque. La semaine, les familles, hommes et femmes, vaquaient à la pêche, à la chasse, ou travaillaient aux champs.

A peine arrivé, M. Trouvé reçut de M. Tronson la lettre suivante qui montre ses intentions :

« Mgr de Saint-Vallier ne vous a laissé partir pour l'Acadie que dans la pensée que vous y pourriez disposer les choses de manière qu'un établissement, dans la suite, s'y ferait peu à peu et sans éclat.

« Mandez-moi donc si vous persévérez dans cette pensée, car si cela est, l'affaire se conclura sans peine. »

Tout semblait donc prêt, et en même temps M. Tronson envoyait à Port-Royal M. Cilz, qui portait à quatre le nombre des sulpiciens en Acadie. C'était assez pour ouvrir un séminaire.

Une catastrophe déjà trop prévue fit évanouir tous ces projets. Au mois de mai 1690, l'amiral Phipps s'emparait de Port-Royal, livrait la ville au pillage et emmenait M. Petit et M. Trouvé pri-

sonniers à Boston. Avant que l'année fut finie, Phipps subissait un échec devant Québec. M. Trouvé fut échangé pour une jeune Américaine prisonnière à Québec, que les hospitalières avaient préparée à sa première communion.

C'est deux années auparavant que M. Beaudoin avait paru en Acadie. Il y débuta au sein de la plus noire misère, mais il était jeune et, quoique délicat, il n'en devint pas plus mélancolique. Il travailla à Port-Royal avec M. Geoffroy mais bientôt il alla rejoindre M. Trouvé à Beaubassin. Ils desservirent les Mines, Cobéquit, Petit-Coudiac, Chipody, toutes les côtes du Golfe jusqu'à Canseau, un pays vaste comme la Bretagne, dans un état demi-sauvage, peuplé d'Acadiens laboureurs, pêcheurs, au besoin coureurs de bois, pirates et forbans, s'unissant aux Micmacs, aux Malécites, dispersés en partie sur tous les rivages et jetant l'effroi dans les ports de la côte orientale des Etats-Unis.

Nos missionnaires goûtaient peu de repos, parcourant les divers *rangs* de chaque paroisse, visitant chaque poste, chaque campement de pionniers, de pêcheurs, le bord des lacs et les cours d'eau que fréquentaient les nombreuses colonies de Castors.

M. Beaudoin n'avait pas le temps d'écrire à

Paris et M. Tronson s'inquiétait de son silence; il disait à M. Dollier:

« Si vous apprenez des nouvelles de M. Beaudoin, vous m'obligerez de nous en mander cet automne, j'estime son courage et sa grâce et ne puis que me consoler de son éloignement, voyant qu'il prend le grand chemin de se faire *Saint* au milieu d'une nation barbare. »

Outre les missions, l'abbé Beaudoin dut prendre part à deux expéditions qu'entreprirent Saint-Castin contre le fort anglais Well, en 1692, et d'Iberville à Terre-Neuve, en 1696. Le missionnaire n'y avait qu'un but à remplir: assister spirituellement les Français et les Indiens chrétien, les empêcher de se livrer aux désordres qu'entraînait laguerre, et défendre les droits de l'humanité très exposés à être violés.

La présence du missionnaire dans les camps donnait aux guerriers la facilité de recevoir le Dieu des combats, le jour de l'engagement, et les rendait courageux comme des lions. Après le combat, elle empêchait l'Indien de s'enivrer, le forçait d'épargner les femmes, les enfants, les vieillards, et même de ne point scalper les morts; elle adoucissait le sort des prisonniers, contribuait souvent à leur rendre la liberté. La capitulation était plus douce aux vaincus:

« Ne craignez rien, disaient les Abénakis à la garnison anglaise, hésitant à sortir du fort sans armes, nous sommes de la *Prière,* et nous tiendrons serment. L'Anglais n'en pouvait pas toujours dire autant, il était sans quartier surtout pour les Sauvages.

En suivant l'expédition, le missionnaire ne négligeait pas de faire la mission, dans tous les postes où il trouvait des catholiques.

Et ce sont ces hommes que Parkman ne craint pas d'appeler injustement les « apôtres du Carnage. » Non! ils n'ont été que les apôtres de la paix, et de la vie. Les prétendus ministres du Saint-Evangile, qui prenaient bien garde d'exposer leurs vies précieuses, auraient mieux fait d'imiter ces apôtres, au lieu de passer leur temps à les calomnier, et faire massacrer le Père Rasle.

Après l'héroïque campagne de Terre-Neuve, l'abbé Beaudoin, épuisé de fatigues, rentra à Beaubassin, où bientôt après il mourut. Il avait rempli pendant huit ans une rude et noble carrière. Ce ne sont pas les années qui comptent devant Dieu, mais les oeuvres, les travaux, les sacrifices accomplis pour lui gagner des âmes!

Charles René de Breslay, gentilhomme de la chambre du Roi, arriva dans les îles du Golfe

Saint-Laurent en 1720, avec M. Métivier, ancien missionnaire de Kenté.

M. Leschassier l'envoyait à l'île Saint-Jean, essayer de reprendre l'idée de M. Tronson, celle de fonder un séminaire acadien.

En ce temps, le comte de Saint-Pierre essayait de coloniser cette île; il avait besoin d'un missionnaire d'expérience pour y attirer les Acadiens et les Indiens et y fonder une église, dans une situation bien choisie. Il en fit la demande à M. Leschassier, supérieur de Saint-Sulpice, qui lui envoya ces deux sujets déjà éprouvés; ils se trouvaient réunis en Port Lajoie, au mois d'août de la même année.

La Compagnie Saint-Pierre y établit une centaine de colons français qui, avec les Acadiens et les Micmacs, s'occupèrent d'agriculture, de pêche, de chasse et de commerce.

Sur la presqu'île méridionale du bassin du Port Lajoie, ils construisirent les magasins de la compagnie, la maison du gouverneur, les casernes, une petite église que l'abbé de Breslay dédia sous le vocable de saint-Jean l'Evangéliste: l'endroit en prit le nom et ne le perdit qu'à l'époque de la conquête, pour prendre celui de Charlottetown.

Une grande activité se développa sur ce coin de terre battu des vents et du bruit des grandes

vagues; sur la grève se dressèrent les cabanes des Indiens et des pêcheurs.

Le 14 juillet 1722, se célébra le baptême du fils de Louis, Sieur de la Ronde-Saint-Denis, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis.

Les principaux personnages de la colonie y assistèrent, et ils portaient des noms illustres: on y entendait nommer de Lotbinière, de Belle-Isle, de Kervin, du Buisson, Aubert Sieur de Maur, de Grand-Pré de la Bonne, de la Bretesche, Pastoureau de Bouillon et plusieurs autres officiers; les colons et les Indiens y étaient présents.

La fraternité régnait en ces temps et en ces lieux. A quelque temps de là, dans la même église, les missionnaires baptisaient un « petit Indien » et la même société y assistait. On peut se figurer l'impression que ces scènes chrétiennes laissaient dans le coeur des sauvages. Elles appuyaient la parole du missionnaire: Dieu Père des Blancs et des Peaux-Rouges voulait l'unité, l'égalité, la fraternité de toutes les races, le même droit à la justice, à la charité, à l'héritage de la vie éternelle. Tel a été le côté élevé du régime colonial français; il n'a pas su faire d'esclave, il n'a voulu que gagner de nouveaux citoyens à son empire et les lever à la hauteur de la civilisation chrétienne.

Les Micmacs de MM. de Breslay et Méti-

vier se dispersaient sur les îles soeurs du Golfe Saint-Laurent et nécessitaient de longs et pénibles voyages en canots d'écorce, ou, l'hiver, en raquettes sur les neiges. Deux fois l'année, l'automne et le printemps, ils recommençaient ces visites accompagnées de dangers et de privations, mais aussi de sérieuses consolations. Ces enfants des bois, ces âmes simples et naïves s'ouvraient comme la fleur à la rosée de l'Evangile, et portaient leurs fruits en leur temps.

L'empressement avec lequel elles accouraient au-devant de la *robe noire,* l'avidité avec laquelle elles écoutaient sa parole, le bien qui s'opérait en elles, faisaient oublier aux Pères leurs plus grandes fatigues.

La petite chapelle d'écorce dressée sous le dôme de la forêt devenait le centre où convergeaient pendant huit ou quinze jours les enfants, les mères, les guerriers, les vieillards, pour l'instruction et la réception des sacrements.

Le dernier jour de la mission, le soleil levant voyait la tribu entière à genoux devant le tabernacle rustique, où le prêtre célébrait le saint Sacrifice au milieu des choeurs vibrants des Indiens et des Indiennes qui se partageaient les divers chants de l'office; les canots qui longeaient les îles entendant ces chants, ravis de leur beauté, laissaient

tomber leurs rames et les voyageurs se recueillaient pour s'unir à ces âmes et faire monter au ciel une fervente supplication pour le succès de leur voyage.

A l'heure de la communion, les farouches guerriers, aux yeux de lynx, noirs comme le jais, aux traits osseux, à la chevelure empennée, s'approchaient, recueillis, et recevaient l'hostie sainte de la main tremblante du missionnaire dont les yeux se voilaient de larmes. La grande mer déferlait sur la grève avec des bruits sonores et les blancs goélands y répondaient dans les airs de leurs cris stridents.

Au départ, la foule émue conduisait le missionnaire jusqu'au rivage, lui baisait la main, recevait sa bénédiction et le suivait de l'oeil jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière le dernier cap.

Quelque désir qu'eût M. Leschassier de fonder à l'île Saint-Jean un séminaire, l'insuccès de la Compagnie des pêcheries et la guerre forcèrent les missionnaires d'abandonner l'île presque dépeuplée. Ce projet échoua comme tous ceux de ce genre que l'on forma alors pour l'Acadie; il ne fut repris et ne réussit que de nos jours après la création des évêchés.

En se rendant en France, M. de Breslay s'arrêta à Beaubassin pour y aider le curé. Il parvint

à y déterminer les paroissiens à construire une église en l'honneur de sainte Anne. Il en posa la première pierre. Elle subsista jusqu'en 1750.

L'année suivante, M. Métivier rejoignit M. de Breslay à Beaubassin et tous deux partirent pour la France au mois de juillet.

Dans le cours de l'été 1724, monté sur un navire de l'Etat, il visitait Louisbourg; il pensait s'y fixer, mais les Acadiens de Port-Royal firent de si grandes instances qu'il se détermina à desservir cette cure.

La situation y était bien changée depuis l'occupation anglaise; le régime militaire y répandait la terreur. M. de Breslay eut à subir le contrecoup de toutes les violences.

L'abbé de Breslay encourageait les écoles fondées par MM. Petit et Geoffroy; il précautionnait ses paroissiens contre les menées tortueuses du gouverneur anglais. Sa présence devint odieuse au tyran, seule l'affection de ses paroissiens le protégeait des violences qui ne lui étaient pas épargnées jusqu'au milieu de la célébration des saints offices. Menacé d'être jeté en prison, il s'enfuit dans les bois et pendant quatorze mois, il dut errer au milieu de ses fidèles Micmacs, partageant leur pauvreté, leurs misères, et leurs privations. Son ministère s'exerçait ainsi sur trente-cinq lieues de

territoire, et partout sur son passage, le poète Longfellow nous le montre accueilli avec toutes les marques de respect et d'affection.

Il ne rentra à Port-Royal qu'après le départ d'Armstrong en 1729, mais ses calomnies le poursuivirent jusque dans les bureaux des ministres de la Marine en France; il en reçut un blâme qu'il n'avait pas mérité et auquel il fut très sensible: il ne s'attendait pas à être ainsi abandonné des siens. Sir Richard et le major Colby furent plus justes envers lui et lui donnèrent un certificat qui témoignait de sa « bonne conduite ». « Il s'était comporté à l'égard du gouverneur, en toutes occasions, comme un homme de son caractère doit le faire, » c'est le témoignage que les Acadiens ont accordé à tous les missionnaires sulpiciens de ce pays. A la réception de ce certificat, le ministre Maurepas eut la loyauté de lui faire réparation. Les peines autant que les travaux des missions avaient usé le rude tempérament de cet admirable vieillard de 73 ans; il songea alors à se retirer. Le départ de Phipps qui l'avait bien traité, le retour prochain d'Armstrong, son persécuteur, lui firent résigner sa cure et ses pouvoirs de grand-vicaire de l'évêque de Québec, à l'abbé de la Goudalie, son confrère, curé des Mines, (1730). Par Louisbourg, il rentra en France. Le marquis de Beauharnois,

gouverneur-général, l'intendant Hocquart le regrettèrent; ils firent publiquement son éloge. « C'est un excellent homme très édifiant, très zélé, capable encore de travailler, mais non de retourner dans une pareille mission, à cause de son grand âge, quoiqu'il en eût encore envie. »

Le courage de ces héroïques missionnaires dépassait la limite des forces de la nature; pour tous, les travaux, les persécutions furent les mêmes, surtout dans ces derniers jours de l'Acadie, et tous méritèrent bien de la Religion, de l'Eglise, de la France et des Acadiens. On peut comprendre, par tout ce que nous avons dit de cette mission, quel fut le caractère de leur ministère et combien consolant: nous n'avons pas à revenir sur les mêmes détails, nous n'avons qu'à signaler comment leurs successeurs disparurent de la scène avec un peuple entier.

L'abbé Charles de la Goudalie était du diocèse de Rhodez; il exerça pendant deux ans le ministère paroissial à Limoges avant de partir pour Montréal, où il arriva le 2 août 1707. M. de Belmont l'employa à l'Ile-du-Pas, à la Pointe-aux-Trembles, à Sainte-Anne, à l'Assomption, à Répentigny; le séminaire de Ville-Marie dès lors desservait toutes les paroisses du gouvernement de Montréal, les créant, et fondant les cures. Une

vingtaine d'années s'écoulèrent ainsi, avec beaucoup de travaux, de souffrances et de mérites. Le pays était neuf, les cures étaient dans les premières années de leur création, tout y était à organiser et l'on était loin de l'état de tranquillité, de bien-être et de richesse dont elles jouissent aujourd'hui. Il y fallait subir de grandes privations. Après 20 années de travail, l'abbé de la Goudalie n'était pas encore associé à l'Oeuvre de Montréal; pour lui accorder un peu de repos, M. Leschassier l'appela à la Solitude de Paris et le renvoya plus fervent que jamais à la mission de l'Acadie, où le besoin de missionnaires était grand, et la situation délicate. Sous le Régime français, tous les missionnaires acadiens et ceux des sauvages, sous la juridiction de l'évêque de Québec, vivaient unis, ayant tous les mêmes vues. Sous le Régime anglais, la juridiction de Québec était mal vue, et en défiance auprès des gouverneurs, qui ne voulaient pour l'Acadie anglaise que des prêtres directement demandés de France. Ils gouvernaient un peuple qui s'était déclaré « neutre, » ne combattant ni pour l'Angleterre, ni pour la France. Les missionnaires avaient ordre de Paris et d'Halifax, de ne point se mêler de politique, et de conserver la neutralité. Les missionnaires de Québec, chargés des Indiens, restaient Canadiens, libres et hos-

tiles aux Anglais. De là, des différences de vues, de sentiments, d'agissements; les uns étaient sympathiques aux Anglais ou au moins tolérés; les autres, pour l'Anglais, restaient toujours l'ennemi; et il fallait, de part et d'autre, chez les missionnaires, faire preuve de beaucoup de tact pour ne point se compromettre et pouvoir s'entendre dans la pratique, et conserver l'unité de vues religieuses; la position était fausse.

Cette position des Sulpiciens au milieu de l'Acadie anglaise, entourés d'officiers et de soldats étrangers à leur foi, à leur langue, à leurs moeurs et pleins de préjugés hostiles, fanatiques même, demandait des hommes de vertu, de science, de zèle, de désintéressement et d'un jugement guidé par une prudence exquise. M. de la Goudalie répondait à cet idéal, il fut en conséquence envoyé aux Mines ou Grand-Pré, (1729).

Les Récollets avaient quitté l'Acadie: une nuée de traficants, d'aventuriers, de coureurs de bois, d'écumeurs de mer étaient venus depuis; ce n'étaient pas des amis des missionnaires: ce sera contre eux au contraire que les prêtres du Séminaire auront à lutter jusqu'en 1756.

Jusqu'ici les gouverneurs n'avaient eu qu'à se féliciter des prêtres: ils maintenaient dans la fidélité à l'Angleterre les Acadiens, qui avaient prê-

té le serment de neutralité; cependant il leur eût été facile, en plusieurs circonstances, de se laisser entraîner vers une puissance qui leur était infiniment plus sympathique et avec eux d'entraîner leurs paroisses entières: ils ne le firent pas.

M. de la Goudalie aux Mines, M. Desenclaves à Beaubassin, M. Chauvreulx à Pigiguit, ne suivirent pas d'autre direction que celle qu'ils recevaient selon les traités, de la cour de France et du supérieur de Paris. A cette loyauté, Armstrong ne répondit que par des exigences tyranniques; il leur défendit de reconnaître l'évêque de Québec pour l'ordinaire de l'Acadie; il leur interdit tout voyage à Québec et au Canada; il voulut renvoyer tous les prêtres français que protégeait le traité d'Utrecht; il en voulait recevoir de Suisse ou de Rome. Il refusa à l'évêque Bosquet, sulpicien lui aussi, le droit de faire sa visite pastorale en Acadie; il trouvait ingouvernables trois pauvres prêtres infirmes, vieillis et paisibles, qui ne se mêlaient que de leur ministère; il trouvait que les Acadiens se multipliaient avec une effrayante rapidité et envahissaient tout le pays, « comme la race de Noé »: « Like Noah's progeny. »

Ils étaient néanmoins bien pacifiques, ce peuple et ce clergé qu'il trouvait nuit et jour appliqués à leur devoir temporel et spirituel. Ce clergé sur-

tout partageait les deuils de son peuple, plus que ses joies: il s'asseyait plus souvent au chevet des mourants qu'au banquet des noces; il avait toujours la main ouverte pour répandre l'aumône, malgré sa pauvreté; pour donner un bon conseil en ces circonstances critiques: aucune affaire importante ne se traitait sans lui, il était l'arbitre de toutes les contestations, l'avocat de tous les accusés, laissant les parties convaincues de sa droiture, de son impartialité et de son bon sens.

Avec plus d'abondance encore, ce clergé versait dans les âmes les bienfaits de la grâce, l'instruction, la paix de la conscience, la résignation dans le malheur et un peu du bonheur de la vie: pendant vingt années de ministère, on ne trouve pas un désaccord entre le curé des Mines et ses paroissiens. Sa vertu était si éminente, sa raison si haute, son caractère si affable, si conciliant, qu'il gagnait les esprits et les coeurs.

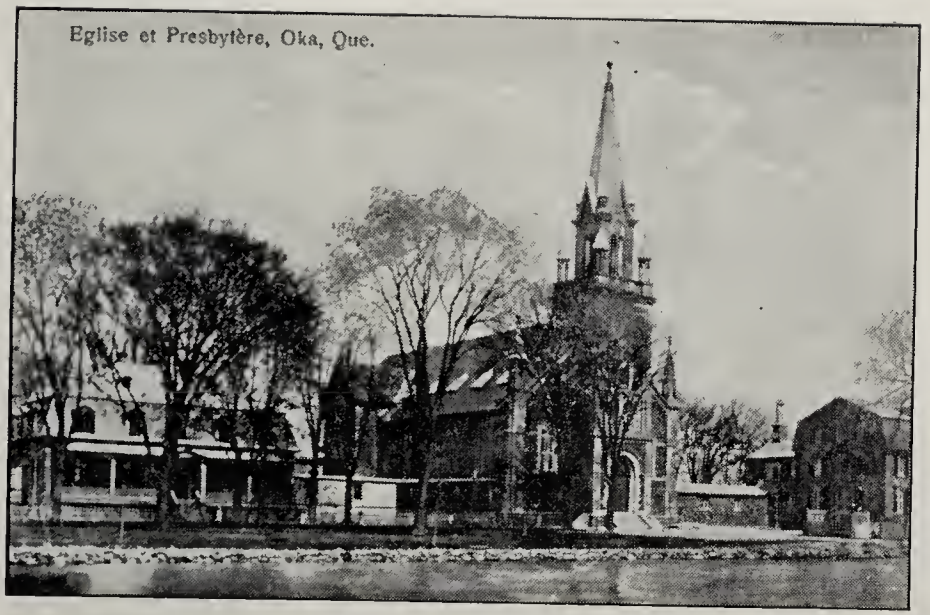
Les gouverneurs ne s'y méprenaient pas, quand ils se plaignaient que « les Acadiens préféraient se courber devant la houlette de leurs pasteurs que sous le sceptre de sa Majesté Britannique. » Et de fait, à part les tracasseries des officiers, cette époque a été une des plus tranquilles de leur pauvre vie.

Mascarène, qui remplaça Armstrong, soit po-

litique, soit tempéramment, rendait justice aux missionnaires français. Il attendait beaucoup de l'influence de M. de la Goudalie, mais hélas! les jours de l'Acadie anglaise étaient déjà comptés!

A cette date, six paroisses étaient régulièrement constituées avec un curé résidant ou *fixe;* l'abbé Desenclaves à Port-Royal; l'abbé de Miniac à la Rivière-aux-Canards, avec le titre de grand-vicaire; l'abbé de la Goudalie aux Mines; l'abbé Chauvreulx à Pigiguit; plus deux prêtres de Québec travaillant avec les sulpiciens: l'abbé Girard à Cobéquid et l'abbé Laboret à Beaubassin. Les abbés Maillard et Le Loutre, très célèbres et redoutés des Anglais, dirigeaient habilement les Indiens fidèles à la France et leur tête était mise à prix; le difficile était de l'avoir, tant les Indiens gardaient leur *père.*

Deux attaques venues, l'une de Louisbourg (1744), l'autre du Canada (1745), pour reprendre Port-Royal, échouèrent et compromirent la tranquillité des Acadiens restés neutres et fidèles à leur serment. En apprenant qu'une immense flotte conduite par le duc d'Anville se dirigeait sur Louisbourg, les « Bostonnais » se soulevèrent et la guerre ne finit qu'en 1748, par la prise de Louisbourg; l'Acadie restait dès lors sans défense, livrée au caprice du vainqueur.



L'église actuelle d'Oka.

Les trois dernières stations du Chemin de la Croix.

L'abbé de Miniac, aveugle, ne pouvant plus travailler, M. de la Goudalie le conduisit en Bretagne, où tous deux moururent dans la communauté sulpicienne de Saint-Clément de Nantes. Leurs noms sont restés écrits au livre d'or des Acadiens.

Deux vieux sulpiciens restaient encore, M. Chauvreulx et M. Desenclaves, derniers consolateurs des Acadiens. En ce moment suprême, le premier desservait la vaste paroisse de Pigiguit, le second, celle non moins importante de Beaubassin. De l'aveu de M. l'abbé de Saint-Poncy, curé à Port-Royal, tous deux faisaient merveille dans leur paroisse.

Vers la fin de 1748, la position des missionnaires devint intolérable; du côté de la France ils étaient accusés de trahison, du côté des Anglais, ils ne rencontraient que défiance et soupçons: leur correspondance ne respire que tristesse et inquiétude; cependant c'était moins pour eux-mêmes que pour leurs paroissiens qu'ils tremblaient.

Cornwallis venait de fonder Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse. Il y transporta le siège du gouvernement. Le fort aussitôt construit, il y installa une force régulière qui lui permettait de briser toutes les résistances acadiennes.

Violant le traité de neutralité, il imposa le serment hérétique d'allégeance à la Couronne

d'Angleterre, que ne pouvaient prêter les Acadiens. Il ne leur restait plus qu'à fuir et s'abriter derrière le drapeau français du fort de Beauséjour. Le courant de l'émigration s'accusa et Cornwallis s'arrêta.

MM. Desenclaves et Chauvreulx furent appelés devant le gouverneur d'Halifax et reçurent l'injonction de prêter le serment; ils ne le prêtèrent pas plus que les martyrs ne sacrifiaient aux idoles devant les juges romains. Ils devaient l'exemple à leurs paroissiens; ils le donnèrent courageusement. Cornwallis se vit vaincu; il supplia les Acadiens de ne point émigrer, car l'Acadie se dépeuplait. Une partie demeura, sans être inquiétée: ce fut son malheur!

En 1754, Lawrence remplaça Cornwallis, et la persécution s'ouvrit sans miséricorde. On cessa d'administrer la justice aux Acadiens; pour le moindre soupçon on les jetait en prison: en peu de temps elles furent combles; on les menaçait de les disperser comme les Irlandais, de brûler leurs maisons, de ravager leurs champs, de confisquer leurs immenses troupeaux (c'était surtout ce que convoitaient leurs persécuteurs); enfin on voulait anéantir leur nation.

L'hiver se passa à concerter cet infâme projet. Au printemps de 1755, une armée anglaise se

présenta devant le fort de Beauséjour et s'en empara; toute la population fut désarmée, les chaloupes brûlées: les Acadiens ne pouvaient plus fuir. Il ne restait plus qu'à s'emparer des missionnaires que l'on craignait toujours. Le 1er août un mandat d'arrestation fut lancé contre tous les curés de l'Acadie anglaise; M. Chauvreulx fut arrêté facilement à la Grand-Pré, le 4 du mois, conduit à Halifax et enfermé au fort Edouard; les familles en pleurs, sur le seuil de leurs maisons, lui adressaient leurs adieux et se recommandaient à ses prières.

Les missionnaires avaient donné l'ordre de dépouiller les autels, de tendre la chaire en noir, d'y placer le crucifix, faisant entendre par là aux peuples qu'ils n'avaient plus d'autres missionnaires que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les Acadiens consternés, dans tout le pays, fondaient en larmes. A Port-Royal, ils priaient leur curé, l'abbé Daudin, de les mettre sous la protection du Roi de France, protestant « que sa Majesté n'avait pas dans son empire de coeurs plus sincères que les leurs. »

Aussitôt après l'enlèvement des curés, le drapeau britannique fut arboré sur leurs clochers, les églises furent dépouillées de leurs autels, de leurs statues, de leurs tableaux et transformées en caser-

nes. Deux missionnaires, MM. Daudin et Lemaire, escortés d'un détachement de soldats, furent dirigés sur Halifax. La troupe entra, tambours battants, très fière de cet exploit, et s'arrêta sur la place d'armes où elle eut le triste courage de laisser pendant trois quarts d'heure les prisonniers exposés aux ignobles moqueries de la populace.

Détenus trois mois sur la flotte anglaise ancrée dans la rade d'Halifax, ils furent ensuite expédiés en Angleterre. Ils nolisèrent à leurs frais un petit vaisseau qui les transporta à Saint-Malo. où ils débarquèrent, le 8 du mois d'août de l'année 1756.

Miné par l'âge, les infirmités, les chagrins, les souffrances de la captivité, M. Chauvreulx fut conduit par l'abbé Daudin à Orléans, où sa famille prit soin de ses derniers jours.

Le dernier demeurant de la phalange sulpicienne, Jean-Baptiste Desenclaves, se trouvait encore en Acadie, dernièrement revenu de France; sur la prière du ministre et de son supérieur il était revenu à Louisbourg; sur la demande de ses paroissiens, il retourna à Port-Royal. Il s'absorba entièrement dans son ministère pastoral et y demeura, à la fin alangui, épuisé par une maladie de poitrine, jusqu'à l'arrivée de M. Daudin à qui il remit sa cure, puis se retira dans la plus lointaine mis-

sion de Port-Royal, à Pomcoup, où il fut reçu chez les Entremont, près du manoir seigneurial. Là s'élevait la chapelle où se réunissaient, dimanches et fêtes, vingt-cinq familles acadiennes et trois cents Micmacs, loin de la persécution. Le missionnaire renouvelait les solennités qu'y avait célébrées l'abbé de Breslay. Jusqu'à l'automne de 1755, cette paisible population ignora le sort de l'Acadie; mais dans le cours de l'hiver les émigrés vinrent leur apprendre le sort que Lawrence réservait aux derniers groupes acadiens: le seul parti à prendre était de se réfugier dans les bois.

Le 9 avril 1756, le major Pebble reçut l'ordre de débarquer au Cap Sable, d'y saisir tout ce qu'il y trouverait d'Acadiens et de les emmener à Boston; de piller et d'incendier leurs maisons et de faire main-basse sur tous leurs troupeaux; c'était ce qui venait de s'accomplir dans l'Acadie avec un raffinement de cruauté dont l'écho a retenti dans le monde entier et lui a fait pousser un cri d'horreur et d'indignation.

Le même crime se renouvela à Pomcoup, avec plus de barbarie. Les soldats massacrèrent jusqu'aux enfants, scalpèrent les morts et les brûlèrents; ils oublièrent de les manger, c'est la seule grâce qu'ils leur firent.

L'abbé Desenclaves fut surpris dans les bois

avec une partie de son peuple, fait prisonnier et transporté à Boston. On l'y retint pendant deux années dans une dure captivité, sans compassion pour son caractère et ses infirmités. Remis en liberté en 1759, il rentra en France, se retira à Limoges, où il mourut doucement dans la paix du Seigneur.

Avec lui s'éteignit la mission de Saint-Sulpice en Acadie; elle avait duré de 1688 à 1756. Le bien qu'y firent ses douze missionnaires fut sans doute moins étendu que celui qu'avaient souhaité y faire MM. Tronson et Leschassier. La fondation d'un séminaire, semblable à celui de Montréal, y aurait été la pépinière d'un clergé national, un principe d'unité, de force et de vie plus ardente. Cette idée, due aux Récollets, M. Tronson l'avait reprise à son tour. M. Leschassier l'essaya à l'île Saint-Jean, Mgr de Saint-Vallier à Pentagoët; les événements politiques, la pauvreté du pays firent échouer tous ces projets, qui eussent peut-être conservé l'Acadie, empêché sa douloureuse dispersion. En ces derniers temps, sous l'inspiration de M. Rouxel, du séminaire de Montréal, plusieurs efforts ont été tentés. Puisse l'Acadie se reconstituer pour l'honneur de la religion dans la foi et la langue de ses pères, c'est le voeu que doivent former au ciel ses aimés missionnaires, toujours

zélés, toujours dévoués à sa prospérité et à son vrai bonheur.

Mission du Lac des Deux-Montagnes
1721

De toutes les missions du séminaire de Montréal, la plus importante par sa durée, par le nombres des misionnaires qui y ont travaillé, par les fruits de grâce qu'ils y ont recueillis est inscontestablement la Mission du Lac des Deux-Montagnes.

Historiquement, elle n'est que la continuation et le développement de la mission de la Montagne à Montréal, de la mission de la Nouvelle-Lorette, du Sault-au-Récollet, et de celle de l'Ile-aux-Tourtes.

La mission du Sault-au-Récollet avait donné lieu à la fondation d'une des paroisses de l'île de Montréal sur la rivière des Prairies, mais elle n'avait pas procuré aux ivrognes le remède qu'on en attendait; éloignée de trois lieues de Montréal, elle était encore trop près, ce n'était pas un obstacle sérieux pour nos Algonquins, brisés à bien d'autres courses; ils le franchissaient en quelques heu-

res, et passaient la journée dans les cabarets de Ville-Marie. Le soir, ivres, revenant à la mission, ils s'égaraient dans les bois, ou roulaient dans les fossés, la neige les recouvrait et on ne les retrouvait qu'au printemps, morts de froid, ou à demi dévorés par les fauves ou par les oiseaux de proie.

La résolution, toute naturelle, qui se présenta à M. de Belmont fut de transporter la mission sur une réserve plus éloignée et en dehors de l'île de Montréal. Le gouverneur-général entra dans les vues du séminaire et accorda la concession de terre qui forme la seigneurie du Lac des Deux-Montagnes (1718). Louis XV ratifia cette concession le 1er mars 1735. Le séminaire y devait construire fort et bastions en pierre, une chapelle et une résidence pour les missionnaires.

Dès 1720, les bâtiments et les cabanes étaient préparés et plusieurs terres labourées, pour nourrir les sauvages. Ils n'avaient sur les terres aucun droit de propriété, le gouvernement français les ayant toujours traités en mineurs.

Au printemps de 1721, commença le transport de la mission. Le village fut d'abord établi à l'extrémité de la commune, près de la première ferme, c'est « l'ancien village Kanatatonke Kete Otenang. » La commune fut mise à l'usage des In-

diens pour y semer du blé-d'Inde. Le reste de la propriété forma le domaine des seigneurs.

Les Iroquois, les Hurons, les Algonquins et les Nipissingues de l'Ile aux Tourtes formèrent le fond de la population, mais, comme dit M. Cuoq, les missionnaires devaient « jargonner » la langue des Sioux, des Panis, des Loups, des Renards, des Têtes-de-Boule, des Têtes-Plates, des Folles-Avoines et d'autres nations de l'Ouest, car il se trouvait, au Lac, des Peaux-Rouges de toutes ces nations, amenés prisonniers ou venus volontairement. Les prêtres les accueillaient avec bonté et, à l'aide d'interprètes, les initiaient à la connaissance des vérités de la foi ou de la « Prière ».

La même année, arriva au Lac M. Pierre Herman Dosquet, qui fut, en 1733, évêque de Québec. M. Michel Robert Gay fut le premier supérieur de la mission. D'après les mémoires du temps, il déploya dans cet emploi « les vertus d'un apôtre et les qualités d'un général d'armée, » qui n'étaient pas déplacées dans un aumônier de quatre à cinq cents guerriers.

Il avait pour directeur, au Lac, M. Quéré de Tréguron, qui lui succéda en 1725.

Deux ans auparavant, ils avaient reçu une visite fort agréable, celle de M. Clément Robert, le premier visiteur envoyé de Paris à Montréal. Il

consola, fortifia les missionnaires dans leur vie de privation et de rudes travaux.

Quoique éloignés de Ville-Marie, les Indiens n'étaient pas à l'abri des dangers de l'ivrognerie; les coureurs de bois venaient en fraude leur vendre *l'eau de feu,* dans les bois. M. de Belmont se transporta de Montréal au Lac avec un père jésuite, et ouvrit la mission; les Français et les Indiens accoururent en foule; ils furent touchés, se convertirent et laissèrent pour l'église deux « celliers de rasade » en témoignage de « leur résolution de ne plus recevoir de boissons dangereuses. »

Monsieur Hamon Guen

M. Hamon Guen était le troisième missionnaire qui avait suivi la mission de la Nouvelle-Lorette au Lac, il en fut le troisième supérieur (1754-1761), et l'un des plus fervents et des plus laborieux missionnaires du Canada. Il y aurait beaucoup de bien à dire de ce digne prêtre. Ce fut lui qui, avec M. Picquet, créa le célèbre pèlerinage du Calvaire qui, le jour de l'exaltation de la sainte Croix, attire au Lac des milliers de pèlerins, et où des pro-

diges de guérisons et de conversions ne cessent pas de se renouveler chaque année.

En 1729, M. de Belmont, voyant le besoin de missionnaires qu'exigeait le progrès de la mission, détacha M. Elie Depéret de Montréal, où il était commissaire du Roi auprès des sauvages et chargé de les accompagner en temps de guerre. Il est l'auteur d'un catéchisme algonquin réédité et corrigé par M. Cuoq.

M. François Doinet arriva de Bourges à Montréal en 1723. Pendant 16 années il rendit de grands services à la mission. Ses forces trahirent son courage et M. Normand le rappela à Ville-Marie, où il mourut pieusement en 1742.

Il fut remplacé par le célèbre abbé Picquet, qui apparut au Lac en l'automne de 1739. Il aida puissamment et avec intelligence à terminer les grands travaux entrepris par M. Quéré. Ce fut de son temps qu'on déplaça la mission de « l'Ancien Village » pour la transporter à la Pointe-du-Lac, où elle habite encore. L'église fut construite à la droite du manoir et l'école des Soeurs de la Congrégation à la droite de l'église.

M. Quéré avait conservé à l'église le vocable de la Nouvelle-Lorette et fait peindre un tableau de l'Annonciation pour le maître-autel.

A cette époque il y avait à la mission jusqu'à

huit ecclésiastiques occupés à l'étude des langues sauvages, à l'instruction des catéchistes, des néophytes et des païens.

Dans le fort de leurs travaux, la petite vérole ou la *picote* fit une seconde invasion et donna aux missionnaires l'occasion de faire éclater leur zèle et leur dévouement. Le fléau produisit l'effet d'une véritable mission.

M. Picquet avait obtenu de la munificence royale une belle statue d'argent; elle fut reçue au Lac avec pompe et enthousiasme par les Indiens échappés au fléau; on fit une consécration solennelle des « trois villages » et aux pieds de la Madone on renouvela le serment « de ne plus boire au village, de renoncer aux danses nocturnes et aux sorcelleries de toutes espèces. »

M. Picquet fit construire un magnifique brancard et la statue fut portée à la procession du jour de l'Assomption; tous les Indiens y voulurent prendre part, les cabanes se vidèrent et les derniers malades furent guéris, tant était grande la foi et la confiance de ces bonnes gens.

M. Jean-Claude Mathevet, du diocèse de Viviers, arriva en 1740 à Montréal et, six ans après, remplaça M. Depéret, nommé curé à Sainte-Anne. Il eut bientôt appris l'algonquin; son activité, ses talents contribuèrent au progrès de la mission.

Jean-Pierre Besson vint rejoindre son compatriote. Il s'appliqua à l'étude de l'iroquois et remplaça, avec M. Depéret à la Galette, nouvellement fondée, M. Picquet, passé en France pour y solliciter des secours.

Au Lac, M. Jean-Baptiste Reverchon, en 1751, les remplaça; de là, il fut envoyé curé à la Pointe-Claire. Il voulut traverser l'Ottawa un jour de tempête et de grand vent, son canot chavira, il se noya; il y eut un grand deuil dans toutes les paroisses voisines.

M. Quéré mourait à Montréal à l'âge de 90 ans (1754). M. Guen lui succéda dans la supériorité de la mission du Lac et ne lui survécut que quelques années. Il mourut au Lac en 1761 et fut enterré sous le maître-autel de l'église, au milieu de son troupeau.

M. Mathevet prit sa place et la conserva jusqu'en 1778. Il en fut rappelé au séminaire et y mourut en 1780, accablé d'infirmités, souffertes patiemment pour l'amour de Dieu. Par les formes d'une humble politesse, il avait gagné tous les coeurs et les esprits.

La nation des Têtes-Plates, et celle des Renards, dont les prisonniers étaient nombreux au Lac, offraient de nombreux modèles d'héroïques vertus, on admirait en eux les merveilles de la grâ-

ce. Au nombre de vingt-trois, ils furent tous baptisés dans la même année. Un Indien de la tribu des Loups fut baptisé à l'âge de trente ans, et un Sakis, fils d'un grand chef, le fut à l'âge de 20 ans.

M. Mathevet traversa cette terrible époque qui vit le Canada passer à l'Angleterre, le séminaire de Montréal destiné à périr et la mission du Lac des Deux-Montagnes à disparaître avec lui, Le plan en était tracé, les communautés religieuses étaient destinées à disparaître faute de pouvoir recevoir des novices.

Les Jésuites étaient dissous; les Messieurs du séminaire de Québec s'étaient détachés des Missions-Etrangères; les Récollets, Saint-Sulpice et les communautés de femmes étaient condamnées à mort: leurs noviciats étant fermés.

De quarante prêtres, qui, en 1760, composaient le séminaire de Montréal, douze ne purent se résoudre à renoncer à leur nationalité et rentrèrent en France, avec les officiers du gouvernement et presque toute la noblesse.

On vit alors un spectacle attristant, la mort moissonnant chaque année les vingt-huit missionnaires qui avaient consenti à ne point abandonner leur troupeau, à consoler les vaincus, à partager leur exil, à subir avec eux les mépris et la violence du vainqueur, à mourir même pour la défense

de leur foi, de leur langue et de leurs droits réservés par le traité de 1763.

Ces bons pasteurs redoublèrent de courage; ils se multiplièrent pour combler tous les vides et faire face à tous les besoins. M. Emery, supérieur de Paris, en exil lui-même pendant la Révolution, envoya quelques sujets à Montréal; mais ils n'y purent demeurer, forcés qu'ils furent de passer aux Etats-Unis, ou enlevés par l'ordre du gouvernement, jetés sur un vaisseau de l'Etat et obligés de rentrer en France.

Le séminaire essaya de se faire aider par des prêtres du pays ou venus d'Irlande; mais le diocèse de Québec avait perdu beaucoup de sujets par l'émigration et les vocations étaient encore rares.

Chaque mort au Séminaire était pour tous les survivants le glas de leur maison. En 1793, ils ne sont plus que deux: deux vieillards, M. Brasier, de 68 ans, et M. Poncin, de 77 ans; deux vieillards depuis longtemps infirmes, épuisés de travail, qui essayaient vainement de lutter contre la mort.

Sur eux étaient fixés tous les yeux. Toutes les cupidités convoitaient leurs biens et n'attendaient que leur dernier soupir, pour se jeter sur cette proie, l'accaparer ou se la partager.

Mais en cette occasion, comme en beaucoup

d'autres de cette histoire, Dieu était présent et veillait sur « son oeuvre. » Il ne voulait point la laisser périr. Le gouvernement anglais, averti par la sécession des colonies d'Amérique, touché de compassion pour les émigrés du clergé français, qu'il avait si loyalement assisté à Londres, lui ouvrit ses colonies comme il lui avait ouvert le Royaume-Uni. Le Canada s'offrit de recevoir tout prêtre français qui voudrait émigrer. Onze sulpiciens se trouvaient prêts à partir pour Montréal. Ils y arrivèrent le 12 septembre 1794, abordant à la Pointe-aux-Trembles. La population se porta au-devant d'eux jusqu'à l'extrémité de l'île, les amena en triomphe au séminaire. L'allégresse fut universelle: la colonie, le séminaire, les communautés, par la grâce de la Divine Providence, étaient sauvés; les lois d'obstruction tombèrent et l'émigration française reprit son cours pour ne plus l'interrompre.

Durant cet intervalle de 29 années que le séminaire de Montréal avait été séparé du séminaire de Paris, les missionnaires s'étaient remplacés à la mission du Lac presque régulièrement.

M. Jean-Pierre Davaux Besson de la Garde avait succédé à M. Mathevet, en 1784; M. Guichart l'avait remplacé; et M. Leclerc, le dernier « supérieur » de la mission, avait vu finir des an-

LE NOUVEAU SEMINAIRE DE BALTIMORE

nées terribles et luire l'aurore de la situation nouvelle (1793-1813).

Après le traité de Paris (1664), les seigneurs de Paris avaient généreusement cédé leurs droits et la propriété de leurs biens au séminaire de Montréal. M. Montgolfier, supérieur à Ville-Marie, et ses successeurs, étaient devenus « seigneurs de Montréal » et administrateurs de la colonie.

M. Humbert fut envoyé au Lac et ne prit plus que le titre modeste de « directeur de la mission. » (1813.)

Le travail durant cette ère malheureuse fut écrasant pour les missionnaires, particulièrement chez les Algonquins, dont la tribu s'était considérablement accrue par l'accession des Têtes-de-Boules et des Ottawas, qui s'assemblaient au Lac pour la traite des pelleteries et la « mission ».

Les prêtres du Lac ont été aussi fort occupés à composer plusieurs ouvrages utiles aux missionnaires. M. Mathevet nous a laissé un *Traité de la pénitence,* des *Sermons* en iroquois et un cahier d'*Observations grammaticales.* M. Robert a laissé un *Examen de conscience* français et iroquois, une *Grammaire* de la langue.M. Guichart composa un *Manuel français-algonquin d'examen de conscience* qui existe encore à la mission, plusieurs *Instructions* dans les deux langues et des livres de

chant notés à l'usage des deux choeurs du Lac des Deux-Montagnes.

Mission de la Presentation

La mission de la Présentation sur le Saint-Laurent, vulgairement appelé *la Galette,* est une fille de la mission du Lac des Deux-Montagnes. Elle fut fondée par M. l'abbé Picquet, dans un double but religieux et politique: religieux, elle aspirait à ramener à la foi les cinq nations iroquoises déjà plusieurs fois évangélisées; politique, parce que le gouvernement espérait, par la mission, rattacher tous les Iroquois et les nations de l'Ouest à l'alliance de la France, au moment où la guerre contre l'Angleterre et ses Colonies allait éclater.

Cette mission, qui entrait dans les plans de M. Olier, conduisait Saint-Sulpice à l'entrée de la vallée de l'Ohio et, par le pays des lacs conquis à l'Evangile, reprenait la mission projetée par M. Dollier et M. de Queylus, portait Saint-Sulpice jusqu'à l'Illinois et la vallée du Mississipi, où était déjà descendu M. de Montigny.

La Galette fut un grand élan d'expansion

vers l'Ouest, qu'encouragea beaucoup la Cour de France; par suite des mêmes vues et des mêmes intérêts, elle fut fortement appuyée par le gouverneur et l'intendant de la Nouvelle-France, et désirée vivement par l'évêque de Pontbriand, un Breton éminemment français et un saint prélat.

La mission sortit du Lac, sous la conduite du vénérable et entreprenant abbé Picquet, dont Lalande, son compatriote, a publié l'intéressante biographie dans les *Lettres édifiantes*.

L'abbé Picquet réunissait dans sa personne les qualités d'un excellent missionnaire et était capable de faire un incomparable chef de guerre égal à Saint-Castin, de l'Acadie. Peu de prêtres eurent sur les tribus indiennes l'influence dont il a joui. Un peu de temps encore, et il eût déchaîné contre les « Bostonnais » toutes les tribus à l'ouest des Alléghanys jusqu'à l'Océan Pacifique; il eût réalisé les plans de Cavelier de La Salle et donné l'empire d'un monde à la France. Cet esprit était digne de M. Olier. Au Lac, M. Picquet avait trouvé bientôt le cercle de son action trop restreint et avait conçu le plan de fonder une mission sur la rive sud du Saint-Laurent, au-dessous des « Mille-Iles, » vis-à-vis Prescott, là où le fleuve, rétréci, pouvait offrir un passage aux Anglais pour envahir le Canada: il était à la porte des Cantons iroquois

et dans un poste plus avantageux que celui du fort Frontenac.

Jadis, Saint-Sulpice avait conquis à la religion toute la rive nord de l'Ontario et du lac Erié, M. Picquet reprit au sud cette mission. Il arriva vers 1749, sur les bords de la rivière « Souekatsi ». Le 1er juin, il ouvrit le registre des baptêmes, des mariages et des sépultures, par une lettre latine de grand style et de grande écriture; tout en lui était magnifique, sa personne, ses écrits, et ses oeuvres, comme les horizons du lac Ontario, qu'il visita en canot, pour recueillir des catéchumènes pour l'Eglise, des guerriers pour la France, à la veille des derniers et héroïques combats, victoires, et défaites plus glorieuses que les victoires, qui signalèrent ces dernières années de son empire sur le continent américain! De la Galissionnière, Bigot, l'intendant, voyaient avec plaisir renaître à la Galette le fort et l'influence de Cataracoui. Ces guerriers étaient surtout des Onontagués et des Onnéiouts, tribus iroquoises des plus portées vers l'alliance de la France. M. de Blainville commandait ce poste français en 1752.

Mgr de Pontbriand, évêque de Québec, le visita accompagné de MM. Montgolfier et Normand, grand-vicaire et seigneur de Montréal, dès cette seconde année. M. Picquet présenta au

baptême et à la confirmation cent trente néophytes, et le pontife y bénit dix-huit mariages qui firent comprendre l'importance et l'avenir de cette mission. M. Picquet, qui avait le talent de faire réussir les grandes démonstrations, y retint l'évêque quatre jours. La retraite produisit ses fruits, et, à la fin de l'année suivante, la Présentation compta deux cent trente baptêmes. Elle égalait le Lac.

Il fallait des ouvriers pour soutenir cette ferveur, et des secours pour pourvoir à son entretien et à sa défense. En 1754, M. Picquet passa en France. Il obtint du Roi des présents pour sa chapelle, des renforts pour le poste et la garnison, et ramena à Montréal neuf nouveaux missionnaires dont deux pour la Galette, M. François-Auguste Magon de Ferlaye et M. Pierre-Paul-François de la Garde.

Ils furent ensuite rejoints par MM. Besson, Depéret et Guen. Celui-ci, dans les moments de loisir que lui laissait son ministère, herborisait et transformait ses régistres en herbiers; il y avait recueilli le ginsen du Canada et plusieurs autres plantes curieuses.

Durant la guerre de 1757-1758, l'abbé Picquet fut toujours sur pied, recrutant des alliés pour la France, suivant les armées et ses guerriers dans leurs nombreuses expéditions à Chouaguen, à

Oswego, à William-Henry, à Carillon; déployant un zèle sans bornes et les ressources de son intelligence, de son intrépidité; communiquant le feu sacré du patriotisme à toutes les âmes. Les officiers le contemplaient avec admiration et étonnement. « L'abbé Picquet, disait le gouverneur Duquesne, me vaut mieux que dix régiments. »

Les Anglais tremblaient à l'approche des guerriers iroquois, conduits par le missionnaire, et pour s'en défaire, ils mirent bravement sa tête à prix: mais qui eût osé frapper le « Grand Chef » au milieu de ses guerriers? Ses ennemis avaient plus de peur d'être scalpés, que lui n'avait peur d'être pris.

Toutefois, après la guerre, les généraux anglais ne purent refuser leur estime à l'intrépidité et à l'habileté du sulpicien. Ils offrirent à M. Picquet de servir l'Angleterre dans la colonie, comme il avait servi la France: c'était de bonne politique, il aurait pu gagner les Indiens à la cause anglaise, et aurait épargné aux vainqueurs bien du sang répandu pour les soumettre.

L'honneur du Français ne crut pas devoir accepter ces offres. Il se retira vers le Mississipi. A travers mille périls, il gagna la Louisiane et revint mourir à Paris, plein de mérites.

Ses compagnons, restés à la mission de la Pré-

sentation, entreprirent plusieurs courses lointaines pour desservir les annexes. Ils avaient en particulier à prendre soin de la grande « Ile des Galots » et de la petite île Picquet. La dernière sépulture de la mission fut faite par M. de la Garde, le 25 juillet, et il y reçut l'abjuration d'un soldat allemand du régiment de Béarn et rentra au Lac des Deux-Montagnes.

Mission de L'Ohio, du Mississipi, de Baltimore

La cession du Canada à l'Angleterre, la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis changèrent le régime religieux de l'Eglise de Québec, la forcèrent à renoncer à l'évangélisation des anciennes provinces françaises, devenues américaines, et mirent le séminaire de Montréal dans l'impossibilité de s'occuper des missions à l'ouest des Alléghanys.Le plan de M. Olier devait-il échouer? non, car c'était aussi le plan de Dieu, et malgré les révolutions des empires, la Providence trouve infailliblement le moyen de réaliser ses projets, sans qu'aucune puissance puisse la faire échouer.

Napoléon venait de dissoudre Saint-Sulpice de Paris; M. Emery, son supérieur, était exilé et

ses membres dispersés. Il chercha hors de la France un asile pour la compagnie, et se rappelant les anciens projets de M. Olier, il pensa à l'établir aux Etats-Unis.

Dans quelle partie?... les traditions de Saint-Sulpice y répondaient: dans les provinces qu'arrose la rivière de l'Ohio et dans celles que le Mississipi baigne de ses eaux; ces contrées chères à M. de Bretonvilliers, M. de Queylus et M. Tronson, qui en avait fait lever le plan par M. de Belmont, et où même il avait envoyé M. de Montigny; c'étaient celles qu'ils avaient désignées à leurs missionnaires et ce furent celles que, par tradition, M. Emery indiqua à ses prêtres comme choisies d'avance dans les vues de leur fondateur.

Jacques-André Emery, le neuvième supérieur de Saint-Sulpice, était un prêtre à larges vues, d'un amour ardent pour l'Eglise, d'un courage invincible en face de la guillotine. Son influence se fit sentir dans le clergé de France, et aussi sur l'homme dont l'orgueil écrasait le monde, et prétendait soumettre les âmes et l'Eglise à son empire.

En 1790, pour sauver sa compagnie de la destruction, M. Emery se préparait à envoyer une troupe de missionnaires fonder un séminaire dans la vallée du Mississipi, lorsqu'il fut informé que

le Saint-Siège fondait un évêché aux Etats-Unis: ce premier siège était placé à Baltimore. En même temps, le nonce du Pape, Mgr Dugnani, lui conseillait de changer ses plans et de fonder son séminaire dans le Maryland.

Obéir au Pape, c'était obéir à M. Olier, qui n'eût pas refusé d'obéir au nonce, parlant au nom du pontife. M. Emery envoya donc en Angleterre M. Nagot, pour mettre sous les yeux de Mgr Carroll, nouvellement consacré évêque de Baltimore, le dessein de la compagnie.

A la première information de ce projet, l'évêque de Baltimore remercia Dieu de l'occasion favorable qui répondait si bien à ses désirs et à ceux du Saint-Siège.

Il avoua qu'il n'avait nul autre secours à offrir pour cette oeuvre que sa bonne volonté, et que Saint-Sulpice aurait à faire les frais du voyage et de l'installation.

Au retour de M. Nagot, la Providence avait déjà procuré à M. Emery les moyens nécessaires pour conclure l'affaire avec le prélat américain. La Providence vient toujours à temps.

Le choix des missionnaires fut fait: M. François-Charles Nagot fut le supérieur du nouvel établissement; c'était un homme aussi instruit que pieux, le premier directeur au séminaire de Pa-

ris, après M. Emery. Ses aides furent MM. Tessier, Levadoux et Garnier qui, plus tard, devint supérieur général du séminaire de Saint-Sulpice.

M. Nagot et ses compagnons s'embarquèrent le 8 avril 1791. Ils emmenaient avec eux cinq ecclésiastiques comme pépinière d'un séminaire. Par un heureux hasard, Chateaubriand était du voyage. Il allait, disait-il, au pôle nord; il ne dépassa pas la chute de Niagara.

Sur le vaisseau se trouvait un jeune officier anglais par la conversion duquel M. Nagot débuta dans sa mission.

Arrivés à Baltimore les sulpiciens achetèrent une ancienne maison et les cinq acres de terre qui l'environnaient, *The One Mile Tavern*: c'est là que fut établi le premier grand séminaire des Etats-Unis.

L'émigration française put dès lors avoir un but et un vaste champ ouvert à ses travaux.

L'année suivante, au mois de mars, MM. Chicoisneau, David et Flaget vinrent se joindre aux premiers directeurs, avec deux étudiants, MM. Badin et Barret. Au mois de juin, MM. Maréchal, Richard et Ciquard, en 1794, M. Dubourg, vinrent à leur tour prendre part à la mission. Parmi les élèves du séminaire, un jour, on aperçut le

jeune prince Démétrius Galitzin de la maison de Russie.

Les catholiques au Maryland étaient encore peu nombreux, les vocations rares, et le nombre des séminaristes n'égalait pas le nombre des nouveaux arrivants.

Mgr de Baltimore ne put les employer tous au séminaire. Le besoin était grand, dans le diocèse, il dut en consacrer quelques-uns, dans des collèges, à l'éducation, et les autres furent envoyés en mission. M. Dubourg devint supérieur du collège de Georgetown. M. Flaget, envoyé missionnaire à Vincennes, devint évêque de Bardstown, puis de Louisville. M. David travailla au Maryland, au Kentucky et devint coadjuteur de l'évêque de Bardstown ;MM. Badin et Dilher travaillèrent dans la vallée de l'Illinois et du Mississipi, au Kentucky comme M. David, comme M. Dubourg qui devint évêque de la Nouvelle-Orléans. MM. Garnier, Maréchal, Tessier évangélisèrent les environs de Baltimore. Les abbés Tournier, Rivet, Salmon, Barrier, Olier annoncèrent la bonne nouvelle dans la vallée du Mississipi, travaillant à Vincennes, au Kentucky, aux Illinois, et à la Louisiane, tandis que M. Gabriel Richard, missionnaire puis évêque de Détroit, et député au

congrès du Michigan, exerçait sa douce et salutaire influence dans la vallée de l'Ohio.

En 1793, quarante mille catholiques chassés, par la persécution, de Saint-Domingue, de la Martinique, de la Guadeloupe, émigrèrent aux Etats-Unis, avec beaucoup de mulâtres, et vinrent seconder l'oeuvre des missionnaires, y développer l'agriculture, les arts, les sciences, la civilisation chrétienne, y faire tomber de vieux préjugés, préparer l'ère de liberté qui y règne aujourd'hui, et donner des modèles à la formation des paroisses catholiques. La persécution avait déjà jeté plus de sept mille Acadiens, dispersés en 1755-56, sur tout le territoire. Pour eux, l'Eglise catholique fut surtout douce et compatissante.

Ce n'est pas seulement à l'ouest des Alléghanys que travaillèrent nos missionnaires sulpiciens et français. M. Dubois, après avoir fondé St. Mary de Baltimore, devint plus tard évêque de New-York; l'abbé François Matignon fut missionnaire à Boston et Mgr de Cheverus en fut le premier évêque.

M. Ciquard, expulsé du Canada par le gouverneur Haldimand, vint évangéliser les Indiens du Maine, du Nouveau-Brunswick et puis rentra en Canada, devint curé de Saint-François-du-Lac et enfin missionnaire à Montréal, où, après ses

émouvantes pérégrinations, il réussit à mourir en paix. L'abbé de la Valinière, poursuivi pour la même cause, visita les missions du Mississipi, puis vint à Albany où il fit imprimer sa vie en vers français, et fit preuve, dans l'état de New-York, d'un zèle apostolique fort nuancé d'originalité, quoique fort sincère.

L'émigration apostolique, la fondation du collège de Georgetown et du grand séminaire de Baltimore donnèrent au diocèse une stabilité qui permit à Mgr Carroll de réunir son premier synode et de solliciter du Saint-Siège l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique.

A la suite du clergé, sur la terre protestante des Puritains, apparurent les floraisons du Carmel, de Sainte-Claire, de la Visitation, des Soeurs de la Charité, et les anciens ordres religieux du temps de Colomb.

Le siège de Baltimore, érigé en archevêché, avec quatre sièges suffragants, était en ce plein progrès d'expansion qui devait amener la prospérité d'aujourd'hui, lorsque, le 3 décembre 1815, mourut le premier archevêque de la grande République. Cette perte fut pleurée des catholiques et des protestants comme une calamité publique. Son troisième successeur fut Mgr Maréchal, du séminaire de Saint-Sulpice de Baltimore.

En 1816, mourut aussi M. Nagot, le fondateur du séminaire, dont le nom s'est identifié avec celui de l'Eglise d'Amérique. Il lui a fourni la plus grande partie de son premier clergé; il a travaillé avec un grand zèle auprès de la population catholique française; sage confesseur, bon prédicateur, il fut, en outre, un modèle d'humilité; écrivain, il a laissé une vie de M. Olier, une traduction française du cathéchisme de Butler, et plusieurs recueils des conversions qu'il avait opérées.

Ces récits donnèrent lieu à une autre très étonnante conversion, celle de M. Richard. Ce ministre méthodiste, qui admirait l'Eglise de Ville-Marie et son clergé, s'avisa un jour de vouloir les convertir. Il vint à Montréal, se mit à endoctriner les prêtres du séminaire; c'est là que la grâce l'attendait: ce fut lui qui fut converti et demanda à entrer à Saint-Sulpice. Baltimore et Montréal recueillaient les fruits de leur apostolat.

Plus de deux mille prêtres et beaucoup d'évêques sont sortis du grand séminaire de Baltimore. C'est par ce clergé laborieux et intelligent que, de l'est à l'ouest des Etats-Unis, les peuples ont été évangélisés. C'est par ces vaillants travailleurs que les vues de MM. Olier, Tronson, Emery ont été accomplies dans les Etats de la Louisiane, du Mississipi, de l'Arkansas, du Tennessee, du Kentucky,

de l'Ohio, jusqu'aux lacs Michigan, Erié, Ontario.

On sait que Saint-Sulpice dirigea les grands séminaires de Boston et de New-York au début du XXe siècle. De nos jours, outre les trois séminaires de Baltimore, les sulpiciens dirigent encore un séminaire universitaire à Washington, les deux séminaires de San-Francisco, et s'apprêtent à fonder le petit séminaire de Seattle.—(Note de l'éditeur.)

College de Baltimore

M. Rousseau, pour montrer l'influence de Saint-Sulpice sur les laïcs des Etats-Unis, raconte rapidement l'histoire de St. Mary's College devenu de nos jours St. Charles' College, et magnifiquement établi, aux portes de Baltimore, à Catonsville.—(Note de l'éditeur.)

chapitre III

Le Canada devenu anglais et le Seminaire de Saint-Sulpice

La guerre avec l'Angleterre et sa domination militaire avaient ruiné le Canada, et ses habitants

avaient été réduits à manger de la viande de cheval. Le séminaire avait multiplié ses charités, nourrissant surtout les vieillards, les femmes et les enfants, soutenant les communautés tentées de passer en France, même celles de Québec; il les conserva ainsi au pays.

L'acte de 1764, par lequel les seigneurs de Paris transmettaient tous leurs biens au séminaire de Montréal, fut un immense service rendu à la colonie. Les nouveaux seigneurs ont, depuis, employé leur richesse au soulagement des pauvres, à la construction d'églises, de chapelles, d'écoles,de collèges, à la diffusion de l'éducation à laquelle prirent part beaucoup d'enfants de familles anglaises et irlandaises de la ville, du pays, des Etats voisins de la Nouvelle-Angleterre et du Haut-Canada.

Ils l'employèrent encore à la fondation d'asiles, de salles d'hôpitaux, d'ouvroirs, et de maison de préservation pour la conservation de la race, pour le soulagement de toutes les misères.

Des séminaires furent ouverts pour l'étude des sciences religieuses et la formation du clergé national, pour l'érection de la succursale de l'Université Laval de Montréal et l'organisation de son musée et de sa bibliothèque.

La fondation d'un seminaire canadien a Rome

La guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, en 1775, fournit au séminaire et à Montréal l'occasion de témoigner de leur fidélité aux serments prêtés à la Grande-Bretagne.

Peu à peu la tranquillité se rétablit dans le pays, les antipathies nationales, les préjugés s'affaiblirent; la liberté et les droits civils furent rendus; le gouvernement constitutionnel fut introduit dans le pays; le Canada put respirer sous la protection de la justice, et le peuple se reprit à la vie, à s'intéresser au sort de la patrie nouvelle qui lui était faite; l'agriculture, le commerce, l'industrie prirent un mouvement ascensionnel si prononcé en ces derniers temps que Montréal, possédant les capitaux, les chemins de fer, les plus belles lignes de navigation, les entrepôts de la Baie d'Hudson, les bureaux de la compagnie du Nord-Ouest, une marine marchande sillonnant toutes les mers, les fleuves et les lacs, mérita d'être appelé: « la Grande Métropole du Dominion. »

Le séminaire, par ses souscriptions, prit part à tout ce mouvement et ne fut étranger à aucune des grandes entreprises de bienfaisance, de charité, de religion et de progrès national...

Jusqu'au jour où Montréal s'érigea en municipalité et élut un maire, le seigneur représentait la cité, recevait les gouverneurs, les princes, et les invitait à prendre un goûter au fort de la Montagne. Souvent le gouverneur leur rendait la courtoisie et, venant présider à la distribution des prix au « Collège de Montréal, » il distribuait aux élèves des récompenses qui n'étaient qu'un souvenir de sa libéralité.

En 1812, le séminaire demeura fidèle à rappeler au peuple ses devoirs envers la Couronne. Il mit tous ses revenus à la disposition du gouverneur anglais et contribua autant qu'il put à conserver le pays au gouvernement établi. C'était un devoir de loyauté, de religion et de salut pour l'Eglise du Canada ; il n'y a que les hommes du désordre qui y peuvent trouver à redire. (On peut en dire autant de son attitude lors de la Rébellion de 1837-38).

Le seigneur de Montréal, M. Billaudèle, en 1860, parut aux fêtes organisées pour la réception de son Altesse Royale le Prince de Galles, fit partie de son cortège, assista à son « lever ». Le séminaire prit part également aux diverses expositions de l'agriculture, de l'industrie, des arts et des sciences, s'intéressant à tout ce qui pouvait pro-

mouvoir le progrès de la religion et de la civilisation.

Le séminaire a encouragé la fondation des banques, l'ouverture des chemins de l'île, celle des rues, des parcs de la cité et toutes les améliorations de la ville par de généreuses concessions.

Mais c'est surtout comme centre d'activité religieuse, d'éducation et de charité, qu'il s'est distingué.

M. Rousseau raconte alors la division de la paroisse Notre-Dame, la fondation du collège de Montréal, du Grand Séminaire, du Séminaire de Philosophie et du Collège Canadien de Rome. Il parle des Frères des Ecoles Chrétiennes, des Commissaires des Ecoles Catholiques, des Dames de la Congrégation Notre-Dame, de l'Hôtel-Dieu, des Soeurs Grises, des Petites Filles de Saint-Joseph, parce que Saint-Sulpice s'est occupé d'eux tous. Il dit encore la part prise par le Séminaire dans la fondation d'autres oeuvres d'éducation et de charité. Mais il nous a semblé que ces pages nous éloignaient du sujet de cette publication, et nous les avons supprimées.—(Note de l'éditeur.)

En 1794, la colonie des sulpiciens, arrivée en Canada, reprit le travail du Lac, comme elle avait repris celui de Ville-Marie, sans s'épargner.

Deux nouveaux missionnaires furent envoyés par M. Roux assister M. Leclerc, supérieur de la mission; ce furent M. Melchior Sauvage de Chatillonnet et M. Anthême Malard. M. Sauvage s'appliqua à l'étude de l'iroquois, M. Malard à celle de l'algonquin. MM. Thavenet et Jean-Baptiste Roupe les rejoignirent bientôt; M. Thavenet, après quelques années, retourna en France, pour travailler aux intérêts du séminaire, des communautés du Canada et faire rembourser les arriérés de la dette française, qui n'avait point été payée depuis 1753. Ce fut un service immense rendu à la colonie. Il séjourna à Paris,puis à Rome pour plaider la cause de Montréal et il obtint toutes les satisfactions désirables.

Sous M. Roupe, s'ouvrirent les missions de l'Ottawa. Il avait été six ans missionnaire de la mission iroquoise de Saint-Régis, sur le Saint-Laurent. Quand il entra à Saint-Sulpice, le voyant tout formé à ce ministère, M. Roux l'envoya au Lac, vers 1813. Il s'acquitta avec zèle et prudence de tous les devoirs de sa charge, sous la direction de

M. Humbert. Il apprit un peu d'algonquin, et sachant désormais les deux langues, il put se mettre à la disposition de Mgr Lartigue, qui ouvrait les missions de l'Ottawa. Il monta les rapides de la « Grande Rivière » et visita les familles algonquines campées sur les bords de l'Ottawa et les groupes canadiens travaillant sur les deux rives. On peut le suivre dans chaque poste, donnant des missions, administrant les sacrements, fondant des églises ou des chapelles, à Carillon, Saint-André, Grenville, Petite Nation, Aylmer, Portage-du-Fort, Fort Coulonge, les Allumettes, Fort William.

En redescendant, il visitait la rive sud, Pembroke, Arnprior, Bytown ou Ottawa, et l'Orignal. Au mois de mai 1818, les premiers missionnaires de la Rivière-Rouge abordèrent au Lac des Deux-Montagnes pour saluer les sulpiciens de la mission; c'étaient MM. Provencher, Dumoulin et un jeune catéchiste, Guillaume Edge. Mgr Plessis leur avait recommandé de prendre conseil des missionnaires du Lac, sur la manière de procéder pour l'instruction des sauvages infidèles. Quand M. Provencher devint évêque du Manitoba, il appela M. Belcourt près de lui et lui confia la mission des Sauteux, en 1831. M. Roux assura Sa Grandeur qu'il lui serait très agréable de recevoir au Lac les missionnaires qui voudraient étudier les

langues sauvages. De ce jour, les Pères Oblats et les autres vinrent y faire une sorte de noviciat, et la maison du Lac devint comme « un Séminaire de Missions étrangères. » C'était une bonne manière de servir les missions du Nord-Ouest.

M. Charles-François de Bellefeuille fit ses études au Collège de Montréal, sous le vénérable M. Roque, entra à Saint-Sulpice, se consacra aux missions indiennes et fut envoyé au Lac, n'étant encore que sous-diacre. Il y transcrivit le *Dictionnaire* de M. Thavenet, étudia l'algonquin avec beaucoup d'ardeur et remplaça M. Malard.

Ce fut lui qui reprit les missions de M. Roupe, en 1838 et 1839. Ces missions comprenaient une population de sept mille catholiques établis dans la seigneurie de la Petite-Nation, dans les postes du Grand Calumet, de la Passe des Grandes Allumettes, du Fort Coulonge, des Petites Allumettes, de Témiscamingue, du Grand Lac et du Lac à la Truite, où les Algonquins se réunissaient aux Canadiens, aux Ecossais, et aux Irlandais, pour la mission. Les sauvages devaient être au nombre de six cents, non pas tous catholiques mais pour la moitié décidés à le devenir; c'était une population de 7,600 âmes, jusque-là dénuée de tout secours religieux.

Ces pays s'étaient développés depuis la Con-

quête. Les peuples y étaient fort exposés à l'apostasie, car les ouvriers ne trouvaient du travail que dans des familles protestantes. Les méthodistes y étaient déjà présents et répandaient partout leurs bibles falsifiées.

M. de Bellefeuille, parlant l'algonquin et l'anglais, fit un premier voyage en 1838, et se rendit jusqu'au Témiscamingue.

L'année suivante, M. de Bellefeuille renouvela la mission avec des fruits plus abondants. Mais, épuisé de travaux, il laissa à de plus jeunes ouvriers le soin de cultiver ce champ de père de famille.

Les missionnaires se succédaient régulièrement au Lac des Deux-Montagnes, dans une uniformité qui n'était interrompue que par les fêtes, les troubles et les fléaux qui traversaient « les trois villages ». Depuis le changement de domination, les Iroquois n'avaient cessé de convoiter la seigneurie. Cernés par les progrès de la culture auxquels ils n'avaient point su prendre part, séduits par des prédicants intéressés, ils ne cessèrent, à certaines époques, de réclamer les biens qui ne leur appartenaient pas. C'étaient des crises par lesquelles passait la mission et dont les missionnaires devaient subir les contre-coups.

Au plus fort d'une de ces crises, apparut au Lac un jeune missionnaire en qui se personnifièrent

tous les missionnaires du Lac, comme dans la mission du Lac semblaient s'être absorbées toutes les missions sulpiciennes, à part celles de l'Acadie. C'était M. Cuoq, un vrai missionnaire, lié à son devoir journellement, et ne quittant pas son poste pendant plus d'un demi-siècle, (1846-1898.)

Le Lac, dans sa conception première, était une sorte de mission perpétuelle, une « réduction », où la pénitence publique était encore en vigueur, où les jeunes guerriers se faisaient gloire aux jours de grande fête de servir à l'autel vêtus de l'aube blanche et de la ceinture rouge ou blanche, frisés et poudrés comme au siècle de Louis XIV.

Les mois d'été étaient surtout ceux des grands travaux pour le missionnaire; rentrés alors des chasses d'hiver, les Iroquois et les Algonquins assistaient chaque jour à la « Prière », à la sainte messe, aux instructions du matin et du soir, faites dans leurs langues respectives: le soir ils se réunissaient aux Canadiens pour la bénédiction du Très Saint Sacrement. Les mêmes mois étaient marqués par la première communion des enfants, la solennité des Quarante-Heures, celle de l'Assomption, la procession du Voeu de Louis XIII, le pèlerinage au Calvaire de la Montagne, qui servait de clôture aux exercices de la mission. Le soir même, les

chasseurs embarquaient leurs familles dans leurs canots et s'en allaient camper dans le bois.

Alors, le calme, le silence régnaient au Lac. M. Cuoq pouvait vaquer à ses études, car il ne connaissait pas le repos. Il fit quelques voyages, l'hiver, sur les glaces, jusqu'au-dessus d'Arnprior, pour évangéliser quelques familles algonquines.

Les travaux absorbaient tous les loisirs que lui laissait son ministère. Il aimait l'étude, mais ses dernières publications eurent pour origine une requête de M. Le Hir, motivée par de téméraires assertions de Renan, sur des langues qu'il ignorait, mais dont il n'hésitait pas à tirer des arguments contre « l'unité de l'espèce humaine. » M.Cuoq n'avait jusque-là cultivé les langues que dans l'intérêt de son ministère; mais il ne pouvait refuser d'employer sa science pour la défense de la vérité religieuse. Il le fit en 1864 dans une série d'articles réunis en brochure sous le titre: *Jugement erroné de M. E. Renan sur les langues sauvages d'Amérique.* Il y revint, en 1866, dans les *Etudes philologiques sur quelques langues sauvages du Nouveau-Monde,* et donna en 1867 une édition fort augmentée de son premier ouvrage.

Ces travaux le mirent en rapport avec plusieurs savants de la *Société Royale du Canada* et provoquèrent d'autres publications: ses deux

Lexiques de la langue iroquoise et de la langue algonquine, et une *Grammaire* de cette dernière langue; ce qui lui mérita de devenir membre de la *Société Ethnologique* de Washington et de la *Société Royale d'Ottawa.* Au moment de sa mort, M. Cuoq passait pour un américaniste de grande autorité.

Après lui, M. Tallet montra ce même amour de l'étude des langues indiennes. Il conserva le zèle des âmes de ces pauvres Indiens qu'avaient évangelisés ses prédécesseurs; il reprit les voyages de M. Roupe et de M. de Bellefeuille et, par voie de terre, atteignit les latitudes qu'ils avaient visitées. De 1859 à 1862, il ne cessa de recueillir les mêmes fruits et même des consolations et des moissons plus abondantes, la population de ces contrées ayant beaucoup augmenté. Saint-Sulpice a donné à la mission du Lac plus d'une soixantaine de missionnaires.

Nous nous permettrons d'ajouter que Saint-Sulpice n'a pas cessé de maintenir à Oka, — la mission du Lac, — des prêtres qui s'occupent des sauvages.

Saint - Sulpice s'intéresse toujours aux missions. Un de ses membres, M. Pierre Trudel, parti de Montréal en 1909, *pour cause de santé, est maintenant missionnaire des Mexicains, dans le*

Colorado, à Fort Collins. La maison-mère suit avec émotion les développements rapides de cette florissante mission espagnole.—(Note de l'éditeur.)

La semence de deux siècles et demi de dévouement est devenue la moisson du présent. Chacun peut contempler le spectacle que présente la « Cité de Marie » et les merveilles que Dieu a opérées par ses humbles serviteurs. Les deux océans sont devenus les limites de cette terre donnée à l'Eglise: Dieu a rempli ses promesses; il a béni son Oeuvre, comme jadis il l'avait annoncé aux deux fondateurs, à M. de la Dauversière, en 1632, à M. Olier, en 1636. Dieu règne toujours dans le monde et préside à ses destinées.

FIN

(Montréal, fête de la Bienheureuse
Vierge de la Merci, 1899.)

TABLE DES MATIERES

Pages

AVERTISSEMENT 7

LIVRE I — L'Ancien-Monde — M. Olier..... 11

Chap. I — France 12

Chap. II — MM. Bourret et Latil 22

Chap. III — M. Quiblier 29

Chap. IV — Indo-Chine 38

LIVRE II — Le Nouveau-Monde 42

Chap. I — Ville-Marie 42

La Société Notre-Dame de Montréal 42

M. de Maisonneuve 51

Organisation de Ville-Marie 61

Saint-Sulpice à Montréal 64

Saint-Sulpice de Paris, seigneur de Montréal 82

Chap. II —Missions indiennes 87

Kenté 95

Voyage aux Illinois 99

Cavelier de La Salle 102

Mission de la Montagne 104

Gentilly et la Présentation 109

L'Ile aux Tourtes 110

Monsieur Louis Tronson 114

Pages

Chap. II —*(Suite)*.

Mgr de Saint-Vallier et l'Acadie .. 125
Le Lac des Deux-Montagnes 151
Monsieur Hamon Guen 154
La Présentation 162
L'Ohio, le Mississipi, Baltimore 167

Chap. III—Le Canada devenu anglais et le Seminaire 175
La fondation du Séminaire de Rome 177
Les Missions de l'Ottawa 180

349011 - Lib.

010101 000
95
TY

DATE DUE

MAY 07 1991

AUG 07 1992

JUL 28 1992

CARR McLEAN, TORONTO FORM #38-297

BX 4060 .R68 1930
Rousseau, Pierre, 1827-19
Saint-Sulpice et les missions
010101 000
0 1163 0008179 5
TRENT UNIVERSITY

BX4060 .R68 1930
Rousseau, Pierre, 1827-1912
Saint-Sulprice et les missions catholiques
864639
DATE | ISSUED TO

864639